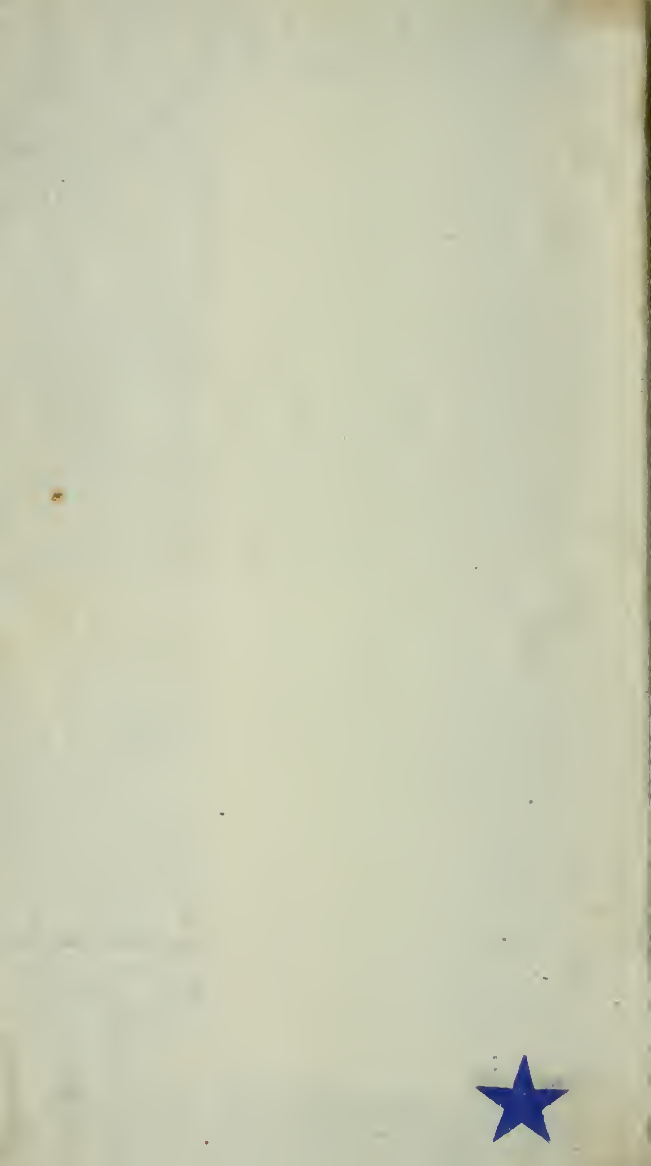


U d'/of OTTAWA
39003002161924



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 31.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES — TOME IV.



A PARIS,

CHEZ MME VEUVE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1822.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE,

PAR CHATEAUBRUN,

Représentée, pour la première fois, le 11 mars 1754.

NOTICE
SUR CHATEAUBRUN.

Jean-Baptiste Vivien de Chateaubrun naquit à Angoulême en 1686. Il avoit vingt-huit ans lorsqu'il fit représenter *Mahomet second*. Cette tragédie, jouée le 13 novembre 1714, fut donnée onze fois. Son succès eût encore été plus grand si le dénouement, dans lequel Irène se tue elle-même, n'eût pas paru foible et contraire à la tradition. Malgré les encouragements que dut donner à Chateaubrun l'heureux essai de ses talents pour le théâtre, il laissa passer quarante ans sans faire jouer d'autre ouvrage.

On attribue cette longue interruption à la crainte qu'il eut de déplaire à monseigneur le duc d'Orléans, prince extrêmement pieux, dont il étoit maître-d'hôtel.

Quoi qu'il en soit, la tragédie des *Troyennes* ne parut que le 11 mars 1754. La première représentation de cette pièce fut tumultueuse ; mais, au moyen de quelques coupures, elle fut jouée neuf fois avec un grand succès, et en a toujours obtenu depuis à ses différentes reprises.

Le 1er mars 1755, Chateaubrun fit paroître *Philoctète*, tragédie imitée de Sophocle, mais

moins fidèlement qu'elle ne l'a été depuis par La-harpe. Cette pièce obtint du succès pendant sept représentations.

Astyanax, tragédie jouée le 5 janvier 1756, ne réussit point. L'auteur la retira après la première représentation.

On prétend qu'il composa encore deux autres tragédies, *Antigone* et *Ajax*, qui ont été entièrement perdues.

Reçu à l'académie française en 1753, Châteaubrun mourut à Paris en 1775, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

PERSONNAGES.

HÉCUBE, veuve de Priam.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector.

ASTYANAX, fils d'Andromaque. *On le suppose âgé de trois ou quatre ans.*

CASSANDRE, } filles de Priam et d'Hécube.
POLYXÈNE, }

ULYSSE, roi d'Ithaque.

THESTOR, grand-prêtre des Troyens.

IPHIS, confident de Thestor, et sacrificateur chez les Troyens.

CÉPHISE, gouvernante d'Astyanax.

IDAS, } hérauts dans l'armée des Grecs.
HILUS, }

Un enfant de l'âge d'Astyanax, ou à peu près.

Vieillards, prêtres des Dieux chez les Grecs.

Troupe de soldats.

La scène est dans le camp des Grecs, sous les murs de Troie.

LES TROYENNES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(On voit d'un côté du théâtre le tombeau d'Hector, et de l'autre celui de Pâris, exhaussés à l'antique. Le tombeau d'Hector est plus élevé et plus orné.)

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

Sous les murs d'Ilion que cherchez-vous encore ?
Le feu depuis trois jours l'embrase et le dévore ;
Le carnage et l'horreur règnent de toutes parts,
Et le sang de Priam fume sur ces remparts.
Fuyez, craignez, seigneur, que les Grecs en furie....

THESTOR.

Calchas défend nos jours contre leur barbarie ;
Pontife chez les Grecs, et moi chez les Troyens,
En consacrant mes droits il honore les siens.
Du glaive des vainqueurs nous n'avons rien à craindre.

IPHIS.

Faut-il de ce bienfait s'applaudir ou se plaindre ?
Sommes-nous réservés à la honte des fers ?

THESTOR.

Dussé-je m'exposer aux plus affreux revers,
Je déteste les cœurs qu'une amitié commune
Fait flotter incertains au gré de la fortune.
Je fus cher à Priam tandis qu'il fut heureux;
J'adore de son sang les restes malheureux,
Et je respecte en eux sa gloire anéantie.
Dans quels gouffres de maux sa veuve est engloutie,
D'autant plus exposée à de vives terreurs,
Qu'elle seule a creusé la source de ses pleurs!
Priam, que si long-temps éclaira la sagesse,
Succomba sous le poids de la triste vieillesse.
La reine gouverna le déclin de ses ans,
Ou plutôt sous son nom fit régner ses enfants.
Combien de fois Priam voulut-il rendre Hélène!
Mais les pleurs de Pâris attendrirent la reine.
Le courage d'Hector, qui brûloit d'éclater,
Acheva malgré nous de tout précipiter.
Voilà de nos malheurs la source trop amère;
Hécube aimoit l'État, mais Hécube étoit mère;
Nos farouches vainqueurs ne l'ignorèrent pas.

IPHIS.

Je crains que le courroux n'ensanglante leur bras;
Que d'objets de pitié vont tourmenter la reine,
Andromaque et son fils, Cassandre et Polyxène!

THESTOR.

Calchas, sans s'expliquer sur leur triste destin,
M'a fait de nos vainqueurs entrevoir le dessein;
Ces rois, depuis trois jours plongés dans le carnage,
Ont laissé le soldat s'engraisser du pillage,
Et brûlant maintenant de hâter leur retour,
Vont de leurs prisonniers ordonner dans ce jour.

Vois-tu non loin de nous cette tente dressée,
Par l'orgueil du vainqueur avec pompe exhaussée?
C'est là qu'avec les chefs le fier Agamemnon
Va décider du sort des restes d'Ilion.
L'appareil de l'arrêt m'en fait craindre la peine;
C'est parmi ces tombeaux qu'on doit juger la reine.
Son sang doit-il baigner la tombe de ses fils?
Est-ce celle d'Hector, ou celle de Pâris?
Elle vient.

SCÈNE II.

HÉCUBE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

HÉCUBE.

Est-ce vous, ami toujours fidèle,
Dont le sort en courroux ne peut lasser le zèle?
Dans le sein du malheur vous osez nous chercher.
Ah! Thestor, sans frémir pouvez-vous m'approcher?

THESTOR.

Madame, vous savez toute la bienveillance
Dont Priam m'honora dès ma plus tendre enfance;
J'ai joui quarante ans des bontés de mon roi:
Je mourrai, s'il le faut, victime de ma foi.

HÉCUBE.

C'est moi qui l'ai perdu ce roi trop magnanime,
C'est moi dont la fierté l'entraîna dans l'abîme,
Le jour que malgré vous captivant ses esprits,
J'arrachai son aveu pour l'hymen de Pâris.
Dans cet affreux moment je croyois être mère,
Dès lors j'en démentis le sacré caractère.
Il a fallu, Thestor, pour dessiller mes yeux,
Que Troie eût épuisé les vengeances des Dieux;
Puis-je les désarmer par des regrets stériles?

THESTOR.

Pourquoi vous y livrer, puisqu'ils sont inutiles?
Des crimes des Troyens ce fut le châtiment.

HÉCUBE.

Hé! devois-je, Thestor, en être l'instrument?
Le ciel m'en a punie : épouse, mère, reine,
A chacun de ces noms il attache sa peine.
Pyrrhus, dont la fureur anime tous les coups,
Fit jaillir jusqu'à moi le sang de mon époux.
Comme de tendres fleurs au matin moissonnées,
Mes fils ont vu trancher leurs tristes destinées.
La guerre, dont j'ai seule allumé le flambeau,
Les a précipités dans la nuit du tombeau.
Reine, où sont mes sujets? Qu'en reste-t-il? des femmes,
Des enfants, des vieillards qu'ont épargnés les flammes,
Attendant comme moi d'un vainqueur irrité
Une mort trop tardive ou la captivité.
O souvenir cruel de ma gloire passée!
J'ai vu dans un moment ma grandeur terrassée;
Époux, enfants, sujets, il ne me reste plus
Que le remords vengeur de vous avoir perdus!

THESTOR.

Eh! madame, éloignez cette image terrible.

HÉCUBE.

Ah! trop d'objets présents me la rendent sensible:
Voyez-vous les débris de mes palais brûlants,
Ces temples embrasés et ces autels sanglants,
Ces enfants égorgés sur le sein de leur mère,
Et tout couverts du sang de leur malheureux père;
Ces blessés dont les cris me déchirent le cœur,
Qu'insulte avec orgueil la rage du vainqueur?

Le fer de tous côtés m'entoure de victimes,
Et la terre est partout couverte de mes crimes.

THESTOR.

Madame.....

HÉCUBE.

Si les dieux ne menaçoient que moi,
J'offrirois à leurs coups un cœur exempt d'effroi.
Mes filles, dont le sort est si digne de larmes,
C'est pour vous que je sens de mortelles alarmes;
C'est sur Astyanax que je verse des pleurs;
Andromaque sa mère a part à mes douleurs.
Ignorez-vous combien mes filles me sont chères?
Oui, je me nourrirai de mes larmes amères,
Jusqu'à ce que la mort, que je demande aux dieux,
En tarisse la source, et me ferme les yeux.
Mais on guide vers moi ma famille éperdue;
Dans quel état, hélas! frappe-t-elle ma vue?
Combien dans leurs regards j'aperçois de terreurs!

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS.

HÉCUBE, *courant au-devant de ses filles.*

Mes filles, puis-je encor vous mouiller de mes pleurs?
Dans vos embrassements puis-je rendre ma vie?

POLYXÈNE.

Nos vainqueurs publioient qu'on vous l'avoit ravie,
Dans nos sombres prisons nous pleurions votre mort.

IDAS.

Quelques moments pourront éclaircir votre sort.

Vos vainqueurs rassemblés dans la tente prochaine,
Vont signaler pour vous leur clémence ou leur haine;
Dans ces moments affreux où flottent leurs esprits,
Puissent-ils oublier jusqu'au nom de Pâris!
Puissé-je de leurs lois interprète et ministre,
N'être chargé pour vous d'aucun ordre sinistre!

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah! que puisse bientôt, pour finir mes remords,
Un équitable arrêt m'entraîner chez les morts!

CASSANDRE.

Hélas!

HÉCUBE.

Et pourquoi donc pleurez-vous une mère
A qui vous ne devez que haine et que colère?
De votre amour pour moi j'ai rompu les liens;
J'ai causé vos malheurs, et vous pleurez les miens.

ANDROMAQUE.

Madame, de l'erreur qui vous avoit séduite,
Pouviez-vous de si loin apercevoir la suite?
Vos tendresses pour nous n'éclatèrent pas moins.

HÉCUBE.

Oui, vous étiez l'objet de mes plus tendres soins;
Quoiqu'aux vœux de mes fils je me fusse asservie,
Pour chacune de vous j'aurois donné ma vie,
Il est vrai; mais malgré mon amitié pour vous,
Qu'auriez-vous craint de plus d'un barbare courroux?

Voyez l'état horrible où je vous abandonne !
Un rempart éternel vous sépare du trône ;
A de superbes rois notre Empire est soumis ;
Vous voici sous la main de vos fiers ennemis.
(A Astyanax.)
Et toi, fils malheureux du plus vaillant des hommes,
Maintenant insensible à l'état où nous sommes,
Combien gémiras-tu quand l'âge et la raison
T'auront développé le sort de ta maison ?
Dieux, épuisez sur moi toute votre colère ;
N'ajoutez point sa mort aux malheurs de sa mère ;
De son sang racheté que le mien soit le prix :
Il n'a point eu de part au crime de Pâris.

THESTOR.

Non, ces cruels vainqueurs, dont vous craignez la rage,
Ont respecté ses jours dans l'horreur du carnage ;
Rassasiés de sang vont-ils s'y replonger ?

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, POLYXÈNE, THESTOR, CÉPHISE, IDAS, *trois prêtres qui se tiennent au fond du théâtre.*

IDAS.

PRINCESSES, vos vainqueurs viennent de vous juger.
Ils ont réglé d'abord le sort de Polyxène ;
Idas ignore encor si c'est faveur ou haine.
Vous voyez ces vieillards consacrés aux autels,
Ministres révérés de nos dieux immortels,
Il faut que sans tarder Polyxène les suive.

HÉCUBE.

Où vont-ils l'entraîner en quittant cette rive ?

IDAS.

C'est un secret pour moi ; mais je sais que ces rois
Veulent que sur-le-champ tout fléchisse à leurs lois.

HÉCUBE.

Arrachez-moi le cœur, ou laissez-moi ma fille.

CASSANDRE.

Frappez d'un même coup notre triste famille.

ANDROMAQUE.

Ne nous séparez point.

IDAS.

Vos vœux sont superflus,
La Grèce ainsi l'ordonne, et vous êtes vaincus.
Obéissez.

HÉCUBE.

Hélas !

POLYXÈNE.

Ah ! mes sœurs, ah ! madame,
Cachez-moi des regrets qui déchirent mon âme ;
Ma naissance et mon nom sont présents à mes yeux,
Je vais vivre ou mourir digne de mes aïeux.

SCÈNE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, IPHIS, IDAS, CÉPHISE.

IDAS, *à Hécube.*

Nos princes vous ont fait une autre destinée :
A des fers éternels vous êtes condamnée,
Vos filles sous le joug gémiront comme vous.

HÉCUBE.

La mort est à leurs yeux un supplice trop doux ;
Ils font choix d'un tourment qui jamais ne finisse.

IDAS, *à Hécube.*

Vous vivrez dans les fers et sous les lois d'Ulysse.

HÉCUBE.

Moi, grands dieux! je vivrois dans ses indignes fers!
Cet opprobre est pour moi le comble des revers.

IDAS.

Andromaque à Pyrrhus est échue en partage.

ANDROMAQUE.

Pour la veuve d'Hector quel horrible esclavage!

IDAS.

Cassandre dans Argos va suivre Agamemnon.

CASSANDRE.

Le barbare m'arrache au culte d'Apollon;
Il brave le courroux du Dieu qui me protège;
Affranchis-moi, grand Dieu, de son joug sacrilège.

IDAS.

Les flots vont vous porter aux différents climats
Où vos maîtres bientôt reverront leurs États;
Après dix ans entiers d'une guerre sanglante,
Dont le succès si tard a rempli leur attente,
Ils brûlent de revoir leur patrie et leurs dieux.
Il faut les prévenir et presser vos adieux.

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, THESTOR, CÉPHISE, IPHIS.

(Hécube paroît accablée de sa douleur, soupire, lève les yeux au ciel, et veut sortir sans prononcer une parole.)

THESTOR.

Sont-ce là vos adieux? Où vous conduit, madame,
Le sombre désespoir qui dévore votre âme?

Quel sujet important presse votre départ ?
Craignez-vous que vos fers ne vous chargent trop tard ?

ANDROMAQUE.

Ah ! madame, pourquoi priver notre tendresse
De ces moments trop courts que le vainqueur vous laisse?
Avant que loin de vous on entraîne nos pas,
Attendez qu'on nous vienne arracher de vos bras.
Quels apprêts pour partir nous reste-t-il à faire ?
Qu'emporté-je avec moi ? mon fils et ma misère.

HÉCUBE.

Pourquoi me forcez-vous à de tristes adieux ?
Laissez-moi m'arracher à la haine des dieux.
Aux cendres de Priam je vais joindre les miennes,
J'ai vu l'affreux débris où reposent les siennes ;
De mon retardement je l'entends qui se plaint ;
Son funeste bûcher n'est pas encore éteint.
Je n'ai que trop rempli ma fatale carrière,
Mes yeux avec horreur s'ouvrent à la lumière.

THESTOR.

Voilà du désespoir les déplorables fruits ;
La mort paroît un bien à ceux qu'il a séduits.
Peu touchés des regrets de ceux qui leur survivent,
Ils pensent s'affranchir des maux qui les poursuivent,
Et que dans la poussière heureusement perdus,
Dans l'ombre du tombeau les dieux ne les voient plus.
Non, non, n'espérez point vous soustraire à leur haine,
L'enfer même frémit à leur voix souveraine ;
L'épouvantable mort ne détruit que le corps,
Et les dieux malgré nous sont nos dieux chez les morts.

HÉCUBE.

Faut-il me replonger dans mes peines cruelles ?

THESTOR.

C'est par le désespoir qu'on les rend éternelles.
Armez-vous de courage et respectez vos jours;
Le ciel vous garde encor d'inespérés secours.
Peut-être a-t-il sur vous épuisé sa vengeance.
Dans l'île de Samos j'ai reçu la naissance,
Des États de Priam pays seul indomté;
Ses bords couverts d'écueils en font la sûreté.
Mes aïeux furent grands dans ce pays fertile,
Et surent réunir l'honorable et l'utile;
Chacun d'eux ajoutoit au trésor amassé,
Leur ample patrimoine à moi seul a passé.
Priam l'accrut encor par d'immenses largesses,
Sa main versa sur moi la gloire et les richesses;
Mes jours furent marqués par autant de ses dons.
Mon trésor peut ici suffire à vos rançons,
Je vais à vos vainqueurs l'offrir sur ce rivage;
Ils pourront cependant me garder en otage.
J'espère que pour prix d'un échange si doux,
Ils vont rendre à mes vœux votre famille et vous.

HÉCUBE.

Faut-il pour affranchir ma famille asservie,
Sacrifier vos biens et livrer votre vie?

THESTOR.

Périssent à l'instant et ma vie et mes biens,
S'il le faut, pour briser vos indignes liens!
Pourrois-je de mon sang faire un plus noble usage?
Vivrois-je dans le faste, et vous dans l'esclavage?
Enfants infortunés et trop dignes des pleurs
Que ma compassion répand sur vos malheurs,
Plus je vois votre gloire éteinte, humiliée,
Et plus à votre sort mon âme s'est liée.

Au travers de ses fers je reconnois mon roi.
(*Il se jette aux pieds d'Astyanax.*)
Oui, mon cœur pour toujours vous consacre sa foi,
Rejeton précieux de mes augustes maîtres.
J'adore à vos genoux les droits de vos ancêtres,
A mon plus tendre amour vous les retracez tous,
Jusqu'au dernier soupir tout mon sang est à vous.

SCÈNE VIII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ASTYANAX, CASSANDRE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

O fidélité rare autant que magnanime!
Tu balances les coups dont le poids nous opprime.
Non, la foudre sur nous ne frappe qu'à demi,
Puisque dans nos malheurs il nous reste un ami.
En attendant qu'ici son zèle le ramène,
Allons nous informer du sort de Polyxène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE.

HÉCUBE, *à Cassandre.*

Ma fille, vous voyez avec quelle noirceur
On cache à mes regards le sort de votre sœur;
Nos barbares vainqueurs s'obstinent à se taire,
Et pour moi sa prison est encore un mystère :
Mais vous que dès l'enfance instruisit Apollon,
Et dont il éclaira l'esprit et la raison,
A vos yeux comme aux siens l'avenir se découvre,
Vous ôtez au destin le voile qui le couvre;
Le sort de Polyxène est visible pour vous,
Et cette obscurité n'enveloppe que nous.

CASSANDRE.

Que me demandez-vous? Eh! plût aux dieux, madame,
Que je pusse calmer le trouble de votre âme!
Il est vrai qu'Apollon m'inspire quelquefois;
Mais ce n'est qu'à son gré qu'il anime ma voix.
De son souffle divin organe involontaire,
Il me force à parler, il me force à me taire :
Mais ce funeste don que me sert-il, hélas!
Pour prévoir l'avenir, on ne le change pas.
Madame, respectons le voile impénétrable
Qu'oppose à nos regards un destin favorable.
Non, non, ce n'est qu'aux dieux qu'il est doux de prévoir;
Leur bonheur ne dépend d'aucun autre pouvoir;

Ils ne voient devant eux qu'une immortelle joie,
Qu'aucun temps n'affoiblit, que chaque instant déploie.
L'avenir est pour eux un bien toujours présent;
Mais nous pour qui la vie est un fardeau pesant,
Nous mortels dont le cœur n'est qu'erreur, que foiblesse,
Et qu'un essaim de maux environne sans cesse,
Hélas! que verrions-nous dans le triste avenir,
Que de quoi nous confondre, et de quoi nous punir?
Laissons à chaque jour les chagrins qu'il amène,
Sans vouloir d'un coup d'œil réunir notre peine;
L'homme le plus heureux ne le soutiendroit pas.
Les dieux sur nos malheurs semant quelques appas,
Nous ont enveloppés d'une heureuse ignorance,
Et pour charmer nos maux nous laissent l'espérance.
Suivons aveuglément leurs ordres sur ce point,
Sans rapprocher des maux que nous ne sentons point.

ANDROMAQUE.

Madame, nous voyons un terme à nos alarmes,
Thestor peut rendre encor Polyxène à nos larmes.
Le zèle qui l'embrase, et ses trésors offerts,
Peut-être dans nos mains brisent déja nos fers.
Samos peut nous offrir un asile paisible,
Aux efforts ennemis toujours inaccessible:
Nous pourrions y goûter une profonde paix.
Mon fils y trouvera de fidèles sujets,
Thestor nous est garant de leur obéissance.
Dieux! avec quel respect et quelle complaisance
Par les plus tendres soins adoucissant vos jours,
Vos filles tâcheront d'en prolonger le cours!
Mon fils est pour vos yeux une source de joie,
Vous verrez croître en lui l'espérance de Troie;

Nous vous rassemblerons, Troyens infortunés,
Que le fer du vainqueur n'aura point moissonnés;
Notre cœur et nos mains s'ouvrant à vos misères,
Nous vous accueillerons moins en sujets qu'en frères.
Cet ami généreux, si prévoyant pour nous,
Nous comble de bienfaits qui s'étendront sur vous.
Mon Hector nous suivra, j'emporterai sa cendre,
Mon cœur se nourrira d'un souvenir si tendre.
Eh! n'est-ce pas un bien dans notre adversité,
Que de pouvoir au moins pleurer en liberté?

SCÈNE II.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

IPHIS.

Madame, quel malheur! plût aux dieux que mon zèle
N'eût point à vous porter cette affreuse nouvelle....

HÉCUBE.

Ciel! sur combien d'objets se répand mon soupçon!
Parlez, expliquez-vous.

IPHIS.

Plus d'espoir de rançon.
Thestor est dans les fers; pour comble d'injustice,
On l'ose menacer des horreurs du supplice,
S'il ne livre pour lui l'or qu'il offroit pour vous.

HÉCUBE.

Malheureuses, faut-il qu'il s'immole pour nous!

ANDROMAQUE.

D'une pitié si noble on va lui faire un crime.

HÉCUBE.

On le croit innocent, mais mon destin l'opprime;
Le malheur qui me suit devient contagieux.
Hélas! en me plaignant, on irrite les dieux.

IPHIS.

Thestor a cru d'abord son attente comblée,
Son offre et ses discours entraînoient l'assemblée,
Tous les cœurs se tournoient à la compassion,
La plupart acceptoient l'offre de la rançon;
Quand soudain Ménélas, animé par Hélène...

HÉCUBE.

Hélène! Quoi! ce monstre...

IPHIS.

Elle enflamme leur haine,
Et prenant en horreur ses amis malheureux,
Par des traits accablants se déchaîne contre eux.
Par combien de noirceurs sa bouche vous outrage!
Mais c'est Pâris surtout que déchire sa rage;
Qu'il ne fut à ses yeux qu'un lâche ravisseur,
Dont elle détestoit la flamme et la fureur;
Que brûlant de revoir Ménélas et la Grèce,
La reine et ses enfants l'en détournoient sans cesse;
Que d'affreux surveillants, qui ne la quittoient pas,
Traversoient ses desseins et retenoient ses pas.

HÉCUBE.

O monstre que l'enfer tira de ses abîmes
Pour couvrir l'univers de meurtres et de crimes!
Par combien de ressorts aigrissant les esprits,
Elle éloignoit la paix dont elle étoit le prix,
Embrassant mes genoux et m'appelant sa mère,
Attestant un hymen qui me la rendoit chère,
Et prête, disoit-elle, à mourir dans mes bras,
Plutôt que de se voir dans ceux de Ménélas!

IPHIS.

La cruelle aujourd'hui devient votre furie.

HÉCUBE.

Le voilà donc l'objet de ton idolâtrie,
Pâris! voilà le prix qu'on gardoit à ta foi!

(Elle s'approche du tombeau de Pâris.)

Sors du séjour des morts que tu remplis d'effroi;
Sors, viens la contempler ton infidèle amante,
Et regarde à ses pieds ta patrie expirante,
Ton père massacré, tes frères égorgés,
Dans le feu, dans le sang tes citoyens plongés,
Ta mère avec terreur pleurant sa complaisance,
Et maudissant le flanc où tu pris la naissance;
Le fils d'Hector chargé de ton crime odieux,
Et tes sœurs dans les fers n'osant lever les yeux.
Malheureux! falloit-il par tant de sacrifices,
De ton barbare amour nourrir les injustices;
Et livrant ta patrie à tes feux détestés,
Payer à si haut prix des infidélités?

SCÈNE III.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS, IDAS.

IDAS, *à Cassandre.*

MADAME, Agamemnon demande sa captive,
Il est près de quitter cette sanglante rive.
De son heureux départ il hâte le moment,
Et vous devez répondre à son empressement.

CASSANDRE.

Allez, à son vaisseau j'aurai soin de me rendre,
Et sa flotte un moment n'attendra pas Cassandre;
Je brûle de me voir dans le palais d'Argos.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, CASSANDRE, IPHIS.

HÉCUBE.

Me voici parvenue au comble de mes maux;
Cassandre avec transport va quitter sa famille.
Je suis donc le supplice et l'horreur de ma fille!
Votre joie importune est un reproche amer,
Dont Hécube après tout n'oseroit vous blâmer.

CASSANDRE.

C'est mon amour pour vous qui fait naître ma joie.
L'indomtable destin à mes yeux se déploie;
Voici l'heureux moment où m'inspire Apollon.
Mes yeux vont décider du sort d'Agamemnon;
Je vais venger les fers et les pleurs de ma mère.

HÉCUBE.

Dévoilez à mes yeux cet étonnant mystère.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne sa foi....

HÉCUBE.

Quel amant! quel époux!

CASSANDRE.

Ah! calmez votre effroi.
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais ensevelir la maison des Atrides.
Hélène a fait de Troie un abîme de maux,
De carnage et de sang je vais remplir Argos;
Et l'Amour, au sortir des ruines de Troie,
Me suit pour s'assurer d'une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte et la fureur
Vont saisir Clytemnestre et déchirer son cœur.

À ses cris menaçants, vole, jalouse rage,
Et conduis sur tes pas les larmes, le carnage,
Le fer, la soif du sang, les rapides transports.
Dans son âme orgueilleuse étouffe les remords....
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?
La voyez-vous porter d'inévitables coups?
Entendez-vous les cris que jette son époux?
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime?
C'en est fait, Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort, Idoménée est encor plus affreux,
Hâte-toi d'accomplir tes sacrilèges vœux....
Et toi, Pyrrhus, aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides.
Au malheur des Troyens ton bras eut trop de part:
Quoi! c'est l'amour encor qui guide le poignard!
Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste.
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste:
Oreste va punir tes crimes par les siens,
Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

HÉCUBE.

O favorable espoir!

CASSANDRE.

Mais toi, perfide Ulysse,
Je vois tout l'univers armé pour ton supplice;
La mer pour t'engloutir a soulevé ses eaux,
Et la foudre à tes yeux embrase tes vaisseaux.
Les ombres des enfers, les monstres de la terre,
Conspirent à l'envi pour te faire la guerre.
Sous quel horrible aspect verras-tu ta maison,
Où tu ne trouveras que trouble et trahison?

N'osant plus sous ton nom jouir de la lumière,
Où vas-tu terminer ta fatale carrière?
La parque te présente au glaive que tu fuis;
Misérable, tu meurs de la main de ton fils.
Télégone cherchoit le sang qui l'a fait naître,
Et c'est en le versant qu'il va le reconnoître....
Mais quel fantôme encor se présente à mes yeux?...
J'ai peine à discerner son visage odieux....
C'est Hélène, grands dieux! qu'entraîne une furie!
Ses charmes dangereux embrasèrent l'Asie :
Perfide, et respirant de nouvelles amours,
Une rivale enfin s'arme contre ses jours;
La rage dans le cœur, elle fond sur sa proie,
Lui montre en l'immolant une barbare joie:
Et d'un lien affreux qu'a tissu sa fureur,
La rend pour son amant un spectacle d'horreur.
Voilà de tant d'attraits l'épouvantable reste:
L'univers est vengé de sa beauté funeste.

HÉCUBE.

Puisse le temps rapide avancer le moment
Qui doit à ses forfaits joindre son châtiment!

CASSANDRE.

Madame, quel que soit le sort qui nous accable,
Au sort de nos vainqueurs le nôtre est préférable.
Priam et ses enfants, par un noble destin,
Sont morts pour leur pays les armes à la main:
Leur nom vivra toujours. Et toi, divine Troie,
Jamais du noir oubli tu ne seras la proie.
C'est peu que l'univers, dans un commun effroi,
Ait aimé tous ses rois ou pour ou contre toi;
Nous avons vu des dieux entrer dans la carrière,
Et dans le trouble affreux de la nature entière,

Après neuf ans de guerre, ils combattoient encor,
Pour renverser des murs que défendoit Hector.

HÉCUBE.

Vous soulagez les maux qu'Ulysse me prépare.

CASSANDRE.

Non, vous ne vivrez point sous le joug d'un barbare.
De mes propres malheurs je vous tairai la fin.
La mort doit me paroître un bienfait du destin....
Quel sort !... mais épargnons la mère la plus tendre.
(*Elle sort.*)

HÉCUBE, *à Andromaque.*

Ah ! ma fille, arrachons ce secret à Cassandre.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE, *embrassant son fils.*

Il goûtoit les douceurs d'un tranquille sommeil :
N'aurai-je point, Céphise, avancé son réveil ?
Que veux-tu ! mais sitôt que je le perds de vue,
Tout m'afflige, tout manque à mon âme éperdue.
De la reine et d'Iphis j'ai devancé les pas,
Pour voir plus tôt mon fils se jeter dans mes bras.
Tandis qu'autour de lui tout est triste et terrible,
Il offre à nos regards un sourire paisible.
Heureux âge, Céphise, où la réflexion
De ses traits dévorants n'atteint point la raison !...
Je frémis pour mon fils des périls qu'il ignore.

CÉPHISE.

Il suivra votre sort, que peut-il craindre encore ?
Mais de quelque rempart dont on pût l'entourer,
A peine votre cœur voudroit se rassurer ;
Il est pour vous l'objet d'une amitié si tendre !

ANDROMAQUE.

A quel titre, Céphise, il a droit d'y prétendre !
Hélas ! nous n'avons plus de sceptre à lui donner,
Plus de Troie où ma main puisse le couronner.
Quels fruits recueille-t-il de son triste héritage ?
Des cendres, un tombeau, des larmes, l'esclavage !

Pour adoucir son sort, il est juste qu'au moins
Mon ardente amitié lui consacre mes soins.

CÉPHISE.

D'Agamemnon, dit-on, Cassandre est adorée;
L'hymen la fait entrer dans la maison d'Atrée:
Cassandre sur les siens réfléchit sa faveur,
Et donne à votre fils un puissant protecteur.

ANDROMAQUE.

A peine Agamemnon a daigné nous entendre;
Il ne prend, a-t-il dit, d'intérêt qu'à Cassandre.
Au nom de Polyxène, interdit ou distrait,
Il garde sur son sort le plus profond secret.
Le barbare est parti; pour prix de notre zèle,
Nous n'avons remporté qu'une injure nouvelle.

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE, IDAS.

IDAS.

Je viens avec douleur alarmer vos esprits;
Nos princes assemblés demandent votre fils.

ANDROMAQUE.

Mon fils! Ah dieux!

CÉPHISE.

Hélas!

ANDROMAQUE.

Qu'en prétendent-ils faire?
Au vaisseau de Pyrrhus il va suivre sa mère.
Ne doit-il pas porter les mêmes fers que moi?

IDAS.

Quels que soient les soupçons qui vous glacent d'effroi,

Oubliez la fierté qui ne convient qu'au trône.
Vous êtes dans les fers.

ANDROMAQUE.

Puisque le sort l'ordonne,
Portons le fils d'Hector à ses fiers ennemis.
(Céphise fait quelques pas pour sortir avec Astyanax.)
Arrête, ma Céphise, où portes-tu mon fils?

IDAS.

Vous craignez pour un fils les droits de la victoire.

ANDROMAQUE.

Non, non, puis-je penser, sans outrager leur gloire,
Que ces rois, de sang froid, injustes, inhumains,
Livrassent un enfant à de barbares mains?
C'est déja trop pour nous d'un honteux esclavage,
Ai-je quelque raison d'en craindre davantage?
(Elle cherche dans les yeux d'Idas le sort de son fils.)

IDAS.

Venez donc.

ANDROMAQUE.

Oui... j'y vais... et de vaines terreurs...
(Céphise fait encore quelques pas.)
Arrête, que mon fils vienne essuyer mes pleurs.
Il doit me tenir lieu d'un époux que j'adore.
Céphise, rends-le moi, je ne pars point encore.
(A Idas.)
Vous pouvez à vos rois annoncer mes refus;
Mon fils n'a plus ici de maître que Pyrrhus.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Leur affreux tribunal respire le carnage,
Dois-je traîner mon fils au-devant de leur rage?
De son sang innocent qu'ils viennent s'enivrer;
Mais ce n'est pas à nous, Céphise, à le livrer.
Dans mes bras tout sanglants il faut que mon fils meure,
Et que ce même coup marque ma dernière heure.

CÉPHISE.

Mes yeux ne verront point ce spectacle d'horreur.

ANDROMAQUE.

Dieux! il verse des pleurs; pressent-il son malheur?
Dans ce danger affreux il semble qu'il m'implore.
(Astyanax va se jeter dans les bras de sa mère.)
Hélas! mon fils, pour toi que puis-je faire encore?
Mon bras, mon foible bras peut-il te conserver?
Nous n'avons plus d'Hector qui puisse nous sauver.
Mais j'aperçois Thestor que le ciel nous ramène.

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, ASTYANAX, THESTOR, CÉPHISE.
IPHIS, *un enfant de l'âge d'Astyanax.*

ANDROMAQUE.

Quelle main secourable a rompu votre chaîne?

THESTOR.

Ma constance et Calchas ont ouvert ma prison:
Mais laissons ce détail pour une autre saison.

Nous n'avons pour agir que l'instant qui s'écoule.
Voici le fils d'un Grec dérobé dans la foule.
Le vôtre, par les Grecs déja trop redouté,
Doit d'une tour qui reste être précipité....

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

THESTOR.

De ces cruels la sentence inhumaine
Semble n'avoir pour but que de punir la reine;
Idas va la placer vis-à-vis de la tour
D'où l'espoir des Troyens doit tomber sans retour.
Il faut substituer cet enfant à sa place.
Ulysse en frémissant s'avançoit sur ma trace:
Mais nos soins prévoyants lui cachoient cet enfant.
Dérobons votre fils à son regard perçant.

ANDROMAQUE.

Dans cet espace étroit comment tromper sa vue?

CÉPHISE.

Le seul chemin qu'il suit nous offroit une issue:
Sans perdre Astyanax, vous ne pourriez encor...

ANDROMAQUE

Donne, cachons mon fils dans le tombeau d'Hector.
Céphise, viens, suis-moi, je compte sur ton zèle.

CÉPHISE.

Je descendrois pour lui dans la nuit éternelle.

ANDROMAQUE, *à son fils, en le remettant à Céphise, qui est entrée dans le monument.*

Tu frémis! plonge-toi dans le sein de la mort,
Voici le seul asile où te réduit le sort.
O mon fils, tu naquis pour régner sur l'Asie;
Il te reste un tombeau pour y sauver ta vie.

Et toi, mon cher Hector, sois sensible à mes cris,
De tes mânes sacrés enveloppe ton fils;
Creuse jusques au Styx ta demeure profonde,
Et cache mon dépôt sous l'épaisseur du monde.
Tu me l'as confié, j'attends aussi de toi
Que ton ombre le couvre et le rende à ma foi.

THESTOR *la fait éloigner du tombeau.*

Madame, éloignez-vous, de crainte que vos larmes
Ne fassent soupçonner d'où naissent vos alarmes.

SCÈNE V.

ULYSSE, ANDROMAQUE, IPHIS, *l'enfant grec à côté d'Andromaque, troupe de soldats.*

ULYSSE.

MADAME, vos refus ne nous ont point surpris;
Mais déja vos terreurs ont jugé votre fils:
Plus vous appréhendez cet affreux sacrifice,
Et mieux vous nous prouvez quelle en est la justice.

ANDROMAQUE.

Et de quel crime, hélas! prétend-on le punir?

ULYSSE.

Son nom seul nous fait craindre un funeste avenir:
Vous tremblez pour un fils, nous en pleurons un nombre
Qu'Hector précipita dans le royaume sombre.

ANDROMAQUE.

Mais vos guerriers sont morts les armes à la main,
Hector fut leur vainqueur et non leur assassin;
Son bras ne s'arma point contre un âge si tendre.

ULYSSE.

Ainsi pour l'accabler la Grèce doit attendre

Qu'Hector qui vit en lui puisse se déployer,
Et que son bras un jour vienne nous foudroyer!
Quel conseil! quelle erreur! La saine politique
Veut qu'on immole tout à la cause publique.
Elle ne risque rien à perdre votre fils,
Et court en le sauvant des risques infinis.

(*Montrant l'enfant.*)

Soldats, vous m'entendez, voilà votre victime.

(*Deux soldats se saisissent de l'enfant. Andromaque, après avoir mis les mains au-devant, comme pour empêcher qu'on ne l'enlève, fait mine de le suivre; mais, après quelques pas, elle revient tout à coup, tandis que les soldats emportent le jeune Grec, et s'adressant à Ulysse:*)

ANDROMAQUE.

Non, mes bras... Rois cruels dont la rage m'opprime,
Prenez, précipitez, dévorez cet enfant.
Dieux, écoutez les cris de son sang innocent;
Avec moins de douleur j'en fais le sacrifice,
Si ce massacre affreux retombe sur Ulysse.

ULYSSE, *après un moment de silence.*

Madame....

ANDROMAQUE.

Que veux-tu? porte loin de mes yeux
L'épouvante et l'horreur dont tu remplis ces lieux.
Faut-il te ménager, pour combler mes alarmes,
Le barbare plaisir de jouir de mes larmes?

ULYSSE.

Interprète à regret d'un ordre souverain,
Le coup dont vous pleurez ne part point de ma main;

C'est un ordre absolu de la Grèce assemblée.
Hélas! d'une autre crainte elle est encor troublée;
Mais non.... vous chérissez la mémoire d'Hector.
Éloignez-vous, craignez que je ne parle encor.

ANDROMAQUE.

Faut-il de nouveau sang pour assouvir la Grèce?

ULYSSE.

Madame, en rougissant j'avouerai sa foiblesse;
Quel honneur pour Hector, quelle honte pour nous,
Que même après sa mort nous en soyons jaloux,
Que tant de rois ne croient assurer leur victoire,
Qu'en éteignant de lui jusques à sa mémoire!
Ils veulent l'abolir; et même son cercueil
Irrite leur colère et blesse leur orgueil.
Madame, ces soldats viennent pour le détruire.

ANDROMAQUE.

(*A part.*) (*Haut.*)
O mon fils! Sur les morts avez-vous quelque empire?
Avez-vous oublié qu'un immense trésor
Fut le prix éclatant du corps de mon Hector?
A sa cendre immortelle on vendit cet asile.
Êtes-vous plus cruels ou plus puissants qu'Achille?

ULYSSE.

Ilion sous sa cendre ensevelit vos droits,
Et les Grecs à leur joug ont enchaîné vos lois.
Nos héros, disent-ils, victimes de la guerre,
A peine ensevelis couvrent encor la terre,
Tandis que les vaincus, traités avec honneur,
Jusque dans la poussière insultent au vainqueur;
Ils osent nous braver jusque dans la mort même.
Soldats, obéissez à leur ordre suprême;

Frappez, que ce tombeau, par vos mains dispersé,
Trompe jusqu'aux regards de ceux qui l'ont dressé.

ANDROMAQUE, *outrée de douleur, se met entre le tombeau et les soldats.*

Barbares, arrêtez ; votre bras téméraire
Osera-t-il souiller ce sacré sanctuaire ?
Avez-vous oublié quel guerrier fut Hector ?
Ses mânes furieux vous menacent encor.
Fuyez, traîtres, craignez que son ombre indignée
Ne punisse la main qui l'auroit profanée.
Les foudres qu'il lançoit vont éclater sur vous.

ULYSSE.

Ces soldats craindront-ils un impuissant courroux?
Hector est sous la tombe, et ses cendres paisibles....

ANDROMAQUE.

Pourquoi donc à vos yeux sont-elles si terribles ?
Les Grecs de son vivant n'osoient l'envisager ;
Et mort, jusqu'aux enfers ils osent l'outrager.
Ah ! Thestor, je succombe à ma peine mortelle.

(Elle s'appuie sur le bras d'Iphis.)

THESTOR.

Au nom des dieux, seigneur, daignez écarter d'elle
Les ombres de la mort qui vont l'envelopper.
Ce triste monument peut-il vous échapper ?
Daignez devant les chefs conduire la princesse,
Qu'elle porte à leurs pieds sa profonde tristesse;
Peut-être que ces rois, touchés de sa douleur,
Voudront par quelque grâce adoucir son malheur,
Et rendre à son amour des dépouilles si chères.
Mais s'ils ne changent rien à leurs ordres sévères,
Qu'Andromaque se rende aux tentes de Pyrrhus,
Sans vous importuner par des cris superflus.

ULYSSE.

Je cède à ce conseil qu'inspire la prudence,
Quoique je sache assez comme la Grèce pense.
(A Andromaque.)
Venez aux yeux des Grecs faire parler vos pleurs ;
Madame, puissiez-vous désarmer leurs rigueurs,
Et libre désormais d'un trouble si funeste,
Des dépouilles d'Hector conserver ce qui reste !

ANDROMAQUE.

Ces farouches soldats les laissez-vous ici ?

ULYSSE.

Qu'importe à votre espoir, et d'où naît ce souci ?

ANDROMAQUE.

Ah ! seigneur, ces soldats pourroient dans notre absence,
Même contre vos vœux, tromper mon espérance.
Des soupçons importuns me rempliroient d'effroi,
Et je crains moins la mort qu'un doute....

ULYSSE, *aux soldats après un moment de réflexion.*
Suivez-moi.

SCÈNE VI.

THESTOR, IPHIS.

THESTOR.

PROFITONS du moment que son départ nous laisse ;
Mais prends garde....

IPHIS.

A grands pas il guide la princesse.
(Thestor court ouvrir la porte du tombeau.)

SCÈNE VII.

THESTOR, IPHIS, CÉPHISE.

THESTOR.

Céphise, il faut quitter ces profonds souterrains,
Et que le fils d'Hector soit remis dans mes mains.

CÉPHISE, *sortant du tombeau avec Astyanax.*

Pour l'éloigner d'ici, la route est-elle sûre?

THESTOR.

Peut-elle l'être moins que cette voûte obscure?
(A Céphise.)
Vous, courez à la tour dans un deuil simulé,
Ensevelir l'enfant par les Grecs immolé.
(Thestor emporte Astyanax.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Les deux tombeaux sont détruits dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte.)

ANDROMAQUE, *voyant le tombeau d'Hector détruit.*

Impitoyables rois, voilà donc votre ouvrage?
Les morts et les vivants, tout ressent votre rage.
O tombeau, que n'a pu défendre ma douleur,
Recèles-tu pour moi le comble du malheur?
Mon fils infortuné, que le sort persécute,
Aura-t-il prévenu les horreurs de ta chute?
Thestor a-t-il trompé les yeux de son bourreau?

SCÈNE II.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Oui, Thestor l'a tiré de la nuit du tombeau;
Hélas! n'en ressentez qu'une rapide joie,
L'inexorable mort redemande sa proie.

ANDROMAQUE.

Mon fils!... Céphise!... Hélas! eh! quel nouveau danger
Dans le sein de la mort va donc le replonger?

CÉPHISE.

Idas, n'en doutez point, rend sa perte certaine;
Vis-à-vis de la tour il entraînoit la reine,

Quand soudain devant lui l'enfant est apporté,
Qui devoit par les Grecs être précipité.
Quelle erreur, a-t-il dit, quel échange funeste
D'un sang fatal aux Grecs conserve ce qui reste?
L'esprit plein de ses traits, ils me frappent encor,
Ce n'est point là le fils du redoutable Hector.

ANDROMAQUE.

Ah dieux!

CÉPHISE.

Vous eussiez vu les Grecs frémir de rage,
S'amasser, s'écrier, s'apprêter au carnage;
Tout est en mouvement pour retrouver Thestor.
On croit qu'il guide seul les pas du fils d'Hector.
Ulysse est animé du feu de la vengeance;
Ulysse confondu dans sa propre science,
D'artifices cruels si long-temps occupé,
Ne peut vous pardonner d'avoir été trompé.

ANDROMAQUE.

Thestor!... c'en est donc fait!..

CÉPHISE.

Vous connoissez son zèle.
Mais que fera pour vous son amitié fidèle?
Parmi tant d'ennemis ardents à le chercher,
Dans ce camp odieux pourra-t-il le cacher?

ANDROMAQUE.

Non, je vois son destin; non, il faut qu'il périsse:
Le ciel à ma tendresse égale mon supplice.
Céphise, qui m'eût dit, quand je pleurois Hector,
Qu'il étoit des douleurs que j'ignorois encor?
Tous les maux que jamais les dieux ont pu répandre,
Ils les ont réservés pour l'âme la plus tendre.

J'adorois mon époux, ils l'ont abandonné :
Ils frappent dans mes bras mon fils infortuné.
Du plus grand des héros pourquoi l'ont-ils fait naître ?
Et c'est Ulysse seul... Dieux ! je le vois paroître.

SCÈNE III.

ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

ULYSSE.

Ce n'est point en vainqueur que je viens en ces lieux,
Un titre moins suspect me ramène à vos yeux ;
Les Grecs sur votre fils ont changé de pensée :
Ne craignez plus pour lui, sa grâce est prononcée.
Pyrrhus s'offre, madame, à garder votre fils ;
Aux mains d'Idoménée il peut être remis.
Tous nos Grecs à l'envi briguent cet avantage ;
Vous pouvez à nos soins le livrer en otage ;
Dans le sein de la Grèce, élevé parmi nous,
Il prendra pour les Grecs des sentiments plus doux.

ANDROMAQUE.

(*A part.*)

Ah ! mon espoir renaît ; Ulysse dissimule.
Seigneur, il n'est plus temps ; ma tendresse crédule
Parmi tant de périls espéroit le sauver ;
Mais proscrit par les dieux, qui l'eût pu conserver ?
Cessez contre mon fils une recherche vaine,
Un tombeau le dérobe aux traits de votre haine.

ULYSSE.

Il est mort !

ANDROMAQUE.

Pour sauver mon unique trésor,
Je l'avois renfermé dans le tombeau d'Hector ;
Mais qui peut fuir des dieux la volonté suprême ?

Mes pleurs n'ont pu tromper votre prudence extrême,
Et ce tombeau fatal que l'on vient d'écraser.....

ULYSSE.

La feinte désormais ne peut plus m'imposer;
Je perce vos détours. Non, le cœur d'Andromaque
N'eût pu sans expirer soutenir cette attaque;
La tendresse de mère eût réglé votre sort;
Et puisque vous vivez, votre fils n'est point mort.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils n'est point mort! Ulysse m'en assure.
Heureux Grecs, triomphez, je le vois sans murmure.
Mon fils respire; eh bien! tous mes maux sont passés;
Partagez mon bonheur, vous qui me l'annoncez;
Partagez... mais vos yeux sont brûlants de colère;
M'envieriez-vous mon fils? Hélas! vous êtes père,
Et vous offrez au sort, pour vous punir un jour,
Un cœur comme le mien rempli du même amour.

ULYSSE.

Non, non, de vos douleurs je saurai me défendre.
Où le cache Thestor? C'est ce qu'il faut m'apprendre.
Qu'il rende à ses vainqueurs votre malheureux fils;
Qu'il paroisse, on pourra l'épargner à ce prix.

ANDROMAQUE.

Où le cache Thestor! Que prétend donc ta rage?
Quoi! que ma main te livre un si précieux gage!
Si je savois quel lieu cache un dépôt si cher,
Crois, pour le révéler, que le ciel, que l'enfer
N'ont ni prix ni tourments capables de séduire
Ou d'étonner ce cœur que sa tendresse inspire.
Moi te livrer... Grands dieux, témoins de leurs excès,
Rendez à nos vainqueurs les maux qu'ils nous ont faits.

Des mains de ses enfants puisse périr le père,
Qui pour tuer un fils le demande à sa mère!

ULYSSE.

Thestor; au moins Thestor ne peut nous échapper;
Une enceinte de feu vient de l'envelopper.
Vous êtes de son sort justement alarmée :
On l'a vu dans le bois qui confine l'armée;
Et partout nos soldats lui fermant les chemins,
Il ne peut en sortir sans tomber dans nos mains.

SCÈNE IV.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, ULYSSE, CÉPHISE.

HÉCUBE.

Ah ma fille!

ANDROMAQUE.

Ma mère!

HÉCUBE.

Andromaque...

ANDROMAQUE.

Madame.

HÉCUBE.

Le fils d'Hector...

ANDROMAQUE.

Eh bien?

HÉCUBE.

Étouffé dans la flamme...

ANDROMAQUE.

Il est mort!

HÉCUBE.

Entouré de chefs et de soldats,
Thestor vient en pleurant d'annoncer son trépas.

ULYSSE.

Malgré moi je me sens attendri par leurs larmes.
Cessons en les voyant d'augmenter leurs alarmes;
Et pressant leur départ, dérobons à leurs yeux
Le douloureux aspect de ces funestes lieux.

SCÈNE V.

HÉCUBE, ANDROMAQUE.

HÉCUBE.

Epouse infortunée, et mère déplorable,
Tous vos maux sont les miens, le même sort m'accable.
Que dis-je! tous les maux dispersés entre vous,
Sur moi seule le sort les a réunis tous;
Chacun des miens gémit de son propre supplice,
Des supplices de tous il faut que je gémisse.
Ma fille, de vos pleurs vous inondez mon sein,
Eh! vos pleurs pourront-ils changer notre destin?

ANDROMAQUE.

D'un époux adoré tendre et parfaite image,
O mon fils!... les cruels t'immolent à leur rage.
Hector, mon cher Hector m'est ravi tout entier;
De mes jours malheureux ce jour est le dernier.
Du tombeau d'un époux ô vous débris funestes,
De tout ce qu'il aima recevez donc les restes.
(Tirant un poignard.)
Favorable ornement que je reçus d'Hector,
Et que mon sort présent me rend plus cher encor,
Tu vas dans cet instant me rendre à sa tendresse.

HÉCUBE.

O ciel!

SCÈNE VI.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR.

THESTOR, *saisissant le poignard.*

Que faites-vous, malheureuse princesse?
J'ai sauvé votre fils, j'en atteste les dieux;
Le vaisseau qui le porte a fait voile à mes yeux.

ANDROMAQUE.

Quoi! mon fils....

HÉCUBE.

Quoi! Thestor....

ANDROMAQUE.

Croirai-je mon oreille?
Il respire; ah! grands dieux, je doute si je veille.

THESTOR.

Ce n'est qu'à mon retour que les Grecs m'ont surpris,
Et déja vers Samos on guidoit votre fils;
J'avois déja couru sur les bords du Scamandre,
Jusqu'au sombre vallon où la mer vient se rendre:
Dans cet affreux désert, combien de nos amis,
Fugitifs comme nous, je trouve réunis?
Énée étoit chargé de ses dieux, de son père,
Plus léger sous le poids d'une charge si chère;
Ascagne le suivoit, que guidoit Anténor.
A peine à leurs regards j'offre le fils d'Hector,
Quels transports! quel amour! dans l'excès de leur joie,
Ils pensent voir Hector que le ciel leur renvoie.
On se hâte, et bientôt on arrive aux vaisseaux,
Qu'aux besoins d'Ilion avoit fournis Samos.
Un lamentable cri s'est fait alors entendre;
Quels soupirs, quels sanglots, en fuyant Troie en cendre!

L'aspect d'Astyanax soulageoit leurs douleurs.
Je le livre à leurs soins, arrosé de mes pleurs.
Sûr de son sort, tremblant pour vous et pour la reine,
Je rentre dans le bois qui borde cette plaine;
Les Grecs y poursuivoient des enfants, des vieillards,
Que des feux dévorants pressoient de toutes parts.
Sur la foi des regrets qui partoient de mon âme,
On a cru votre fils consumé par la flamme.
Les cruels m'entraînoient.

ANDROMAQUE.

Ah! que j'ai craint pour vous
De leurs rois inhumains l'implacable courroux!

THESTOR.

Hélas! et que ne peut le zèle qui m'anime
Détourner tous les traits du sort qui vous opprime!
Que ne puis-je bientôt vous rendre au fils d'Hector!

ANDROMAQUE.

Je ne le verrai plus, n'importe, il vit encor;
De mon unique bien digne dépositaire,
Ne l'abandonnez pas, tenez-lui lieu de père.
Eh! qui peut mieux que vous l'élever en héros?
Si je pouvois un jour le revoir à Samos!
Si je pouvois franchir la mer qui nous sépare!
Mais non, je vais gémir dans un exil barbare;
Et ce fils fugitif, si cher à mon amour,
Pour mes yeux désolés est perdu sans retour.

THESTOR.

C'est pour le conserver que je consens à vivre.
Mais on vient.

ANDROMAQUE.

Que veut-on?

SCÈNE VII.

HÉCUBE, ANDROMAQUE, THESTOR, IDAS.

IDAS, *à Andromaque.*

Madame, il faut me suivre;
Il faut quitter ces lieux, et vous rendre à Scyros.
Pyrrhus veut qu'avant lui vous traversiez les flots:
Son cœur va s'occuper d'une fête immortelle
Que les mânes d'Achille exigent de son zèle.

ANDROMAQUE.

C'en est donc fait, madame, il faut nous séparer.

HÉCUBE.

Me reste-t-il encor des malheurs à pleurer?

ANDROMAQUE.

O rives du Scamandre, ô divines contrées,
Par les exploits d'Hector autrefois consacrées,
Lieux chéris, si long-temps délices de mes yeux,
Recevez pour toujours mes plus tendres adieux.
Thestor, vous m'entendez et vous voyez mes larmes.
Thestor... mon cher Thestor...

THESTOR.

Oui, partez sans alarmes.

ANDROMAQUE, *dans les bras d'Hécube.*

Adieu.

HÉCUBE.

Funeste adieu que je ne reçois pas;
Jusqu'au dernier moment je veux vous voir.

ANDROMAQUE.

Hélas!

(Elles sortent dans les bras l'une de l'autre.)

SCÈNE VIII.

THESTOR, IPHIS.

IPHIS.

O jour vraiment affreux ! ô vengeance inhumaine !
Voilà le dernier trait qu'on gardoit à la reine ;
Elle en mourra, seigneur, et je n'en puis douter.

THESTOR.

De quel nouveau récit viens-tu m'épouvanter ?
Quel est donc ce malheur que je ne puis comprendre ?

IPHIS.

Vous frémirez d'horreur, si vous osez l'entendre.
Les Grecs mettent Achille au nombre de leurs dieux ;
Et pour mieux lui marquer leurs soins religieux,
Ils souillent son tombeau d'une victime humaine.

THESTOR.

Et la victime ?

IPHIS.

C'est...

THESTOR.

Achève...

IPHIS.

Polyxène.

THESTOR.

O reine, en quels sanglots allez-vous éclater !
Dieux terribles, quels coups voulez-vous lui porter ?
Pourriez-vous recevoir cette offrande exécrable ?
Courons, Calchas encor me sera favorable ;
Il pourra désarmer nos farouches vainqueurs.
Du zèle qui m'anime embrasons tous les cœurs.

SCÈNE IX.

ULYSSE, THESTOR, IPHIS, GARDES.

ULYSSE.

Thestor, où courez-vous? Gardes, qu'on le retienne.

THESTOR.

Grâce, grâce, seigneur, il faut que je l'obtienne.
Polyxène....

ULYSSE.

Sa mort est juste, c'est assez;
Les Grecs à la hâter sont tous intéressés.
Retournez à Samos, la barque est toute prête;
Vos clameurs troubleroient l'éclat de cette fête.
Le sang d'Achille crie, et son ombre en courroux
N'a pas besoin ici d'un témoin tel que vous.

THESTOR.

Quelle fête, grands dieux! quel spectacle terrible,
Où l'innocence meurt dans un supplice horrible,
Où sans lois et sans frein, l'affreuse cruauté
Est poussée au-delà de l'inhumanité!
Honorez ce héros des titres les plus rares :
Mais pour mieux l'honorer faut-il être barbares?
Faut-il ne distinguer ni l'âge ni le rang,
Épouvanter la terre, et nager dans le sang,
Faire rougir le ciel de le croire capable
De se plaire aux fureurs d'un zèle abominable?

ULYSSE.

Thestor!

THESTOR.

En le plaçant parmi les immortels,
Donnez-lui des vertus dignes de leurs autels;

Ne le supposez plus violent, sanguinaire,
Avide de carnage et bouillant de colère.
Les dieux jouiroient-ils d'un suprême bonheur,
Si la rage barbare empoisonnoit leur cœur?
Tous les hommes n'ont plus qu'une même patrie,
Sitôt qu'ils ont franchi les bornes de la vie.
La mort également les marque de son sceau;
La haine et l'intérêt meurent dans le tombeau;
Les folles passions n'en troublent point l'asile.
Hector sans être ému voit les mânes d'Achille.
Loin de leur imputer nos aveugles transports,
Prenons les sentiments de ces illustres morts.
Achille ne veut point la mort de Polyxène;
Et si vous le croyez susceptible de haine,
C'est à de vils mortels que vous le comparez,
Et pour en faire un dieu, vous le déshonorez.

ULYSSE.

Les dieux peuvent-ils trop détester des perfides,
Que n'étonnèrent pas les plus noirs parricides?
La paix étoit signée, et pour la confirmer,
Le flambeau de l'hymen tout prêt de s'allumer.
Achille, qu'embrasoient les yeux de Polyxène,
La guidoit à l'autel à côté de la reine;
De la main de Pâris atteint d'un coup mortel,
Ce héros tout sanglant tombe aux pieds de l'autel.
Vengez-moi, nous dit-il, d'une injuste famille;
Je voue à vos fureurs et la mère et la fille;
Contraignez-les un jour à gémir de ma mort.
Pourrions-nous oublier son déplorable sort?
L'implacable justice a poursuivi la reine;
Et si vous vous plaignez du sort de Polyxène,
Qui des Grecs ou d'Hécube en faut-il accuser?
C'est son noir attentat qui ne peut s'excuser.

THESTOR

Pâris médita seul ce piège abominable,
Dont la reine, seigneur, fut toujours incapable.
Ce meurtre évidemment les perdoit toutes deux,
Et vous leur imputez ce sacrilège affreux ?

ULYSSE.

Si Pâris n'eût point eu la reine pour complice,
Aux yeux de l'univers elle en eût fait justice ;
Hécube avoit saisi toute l'autorité,
L'avez-vous vu punir ce crime détesté ?

THESTOR.

Confondez-vous, seigneur, le crime et la foiblesse ?

ULYSSE.

Eh ! qu'importe à quel titre elle ait trahi la Grèce ?
Finissons des discours désormais superflus.
(Aux gardes.)
Qu'on l'emmène.

THESTOR.

Seigneur....

ULYSSE.

Ne nous résistez plus.
Gardes, obéissez sans tarder davantage ;
Conduisez-le au vaisseau qui l'attend au rivage ;
Et même en le guidant, cachez-le à tous les yeux ;
Que son zèle indiscret ne trouble plus ces lieux.

SCÈNE X.

ULYSSE, *seul.*

L'intérêt de l'Etat me force d'être injuste,
Je viole à regret son caractère auguste.

Quand de son zèle ardent j'ai paru murmurer,
Dans le fond de mon cœur j'aimois à l'admirer.
Quel sujet ! quel ami ! quel zèle pour son maître !
Zèle pur que Priam ne peut plus reconnoître.
Les rois seroient des dieux sur le trône affermis,
Si leur cœur ne s'ouvroit qu'à de pareils amis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉCUBE, CÉPHISE, GARDES.

HÉCUBE, *à ses gardes.*

Fuyez, et redoutez la fureur qui m'entraîne.
Ah! Céphise, sais-tu le sort de Polyxène?
On déifie un monstre; à quel titre, à quel prix!
Il a de son vivant exterminé mes fils;
Il s'est rassasié du sang de ma famille.
A ma vive tendresse il restoit une fille,
Et l'on va l'immoler à ce monstre odieux,
Plus barbare pour moi que tous les autres dieux.
C'est des dieux infernaux qu'il augmente le nombre.
Mais comme une furie attachée à son ombre,
J'irai dans les enfers surpasser sa fureur.
Thestor est-il instruit de mon nouveau malheur?
Sait-il?...

CÉPHISE.

Saisi d'horreur pour ce noir sacrifice,
Que n'a-t-il pas tenté pour désarmer Ulysse?
Ses efforts généreux ont été superflus.
Hélas! il est parti, nous ne le verrons plus.

HÉCUBE.

Qu'entends-je! Quoi, Thestor! Thestor nous abandonne!

CÉPHISE.

Les Grecs l'ont éloigné; son zèle les étonne.

HÉCUBE.

Voici donc le moment de la fureur des dieux;
Aucun rayon d'espoir ne luit plus à mes yeux.
Je vois toute l'horreur de mon sort déplorable;
Le coup le plus cruel, le plus irréparable
Que puisse nous porter le destin ennemi,
C'est de nous enlever un véritable ami.
J'ai tout perdu.... ma fille.... hélas! c'est elle-même;
Sa vue ajoute encore à ma douleur extrême.

SCÈNE II.

HÉCUBE, POLYXÈNE, CÉPHISE, VIEILLARDS, GARDES.

POLYXÈNE, *courant se jeter dans les bras d'Hécube.*

Ah! madame.... Ah! ma mère, est-ce-vous que je voi?
Combien votre présence a de charmes pour moi!
Malgré tous les chagrins dont nous sommes la proie,
Mon cœur en vous voyant s'ouvre tout à la joie.
Votre absence cruelle excitoit mes terreurs;
Ah! quel est votre sort et celui de mes sœurs?

HÉCUBE.

Les Grecs m'ont condamnée à vivre en servitude.

POLYXÈNE.

Ah! pour le cœur d'un roi que ce supplice est rude!
L'homme le plus obscur aime la liberté,
Et vous passez du trône à la captivité.
Et mes sœurs, puis-je apprendre où le sort les entraîne?

HÉCUBE.

Cassandre a déja pris la route de Mycène.
Andromaque à Scyros va précéder Pyrrhus.

POLYXÈNE.

Hélas! c'en est donc fait, nous ne les verrons plus.
N'importe, il faut au sort opposer du courage.
Ne puis-je point pour vous m'offrir en esclavage?
Je porterois vos fers, et pour vous soulager,
Le poids le plus pesant me paroîtroit léger.

HÉCUBE, *à part.*

Elle ignore à quel sort les Grecs l'ont condamnée.

POLYXÈNE.

Eh! pourquoi me fait-on une autre destinée?
Pourquoi me distinguer de mes sœurs et de vous?
Je ne demande point un traitement plus doux.
On m'a remise aux mains de femmes révérées,
Au culte des autels de tout temps consacrées,
Qui loin de m'offenser et de blesser mes yeux,
Me rendent des respects que l'on ne doit qu'aux dieux;
Comme un temple sacré regardent mon asile,
Me nomment à genoux la compagne d'Achille;
Elles ornent mon sein de guirlandes de fleurs,
Et me parent d'habits des plus riches couleurs;
D'un superbe bandeau l'on doit ceindre ma tête.
A quoi bon ces honneurs que la Grèce m'apprête?
Si l'on vous avilit, je les déteste tous.
Et mon cœur les fuira pour souffrir avec vous.

HÉCUBE

Les perfides!

POLYXÈNE.

Pourquoi?

HÉCUBE.

Je me meurs.

POLYXÈNE.

O ma mère !
Daignez de vos terreurs m'expliquer le mystère.

HÉCUBE.

Je ne le puis.

POLYXÈNE.

Vos pleurs.......

HÉCUBE.

Ah ! laisse - les couler,
Et que puisse avec eux mon âme s'exhaler !

POLYXÈNE.

Ma mère, en me voyant votre douleur s'irrite ;
Sans doute je rappelle à votre âme interdite
Mes sœurs que le destin vous enlève en ce jour,
Bien plus dignes que moi d'exciter votre amour.
Mais, ma mère, croyez que toute leur tendresse
Revivra dans le cœur de celle qu'on vous laisse.
Ce qu'elles eussent fait pour calmer vos douleurs,
Mon zèle le fera pour adoucir vos pleurs,
Et je vous aimerai plus que toutes ensemble.

HÉCUBE.

Tu m'arraches le cœur, laisse-moi.

POLYXÈNE.

Ciel ! je tremble.
Non, je n'aime que vous, croyez-en mes serments.
Pourquoi fuir mes regards et mes embrassements ?
Ma vue à chaque instant semble aigrir votre peine ;
Hélas ! vous n'aimez plus la triste Polyxène.

HÉCUBE.

Moi, je ne t'aime plus !

POLYXÈNE.

Vous frémissez !

HÉCUBE.

Ah! vien,
Jette-toi dans mes bras, ô mon unique bien.
D'une injuste froideur n'accuse point ta mère,
O ma fille, jamais tu ne me fus si chère;
Trop digne de ces pleurs que tu me fais verser,
Ton sort... Mais est-ce moi qui dois te l'annoncer?

POLYXÈNE.

C'est moi que vous pleurez! Ah! parlez sans contrainte;
Est-ce au sang dont je sors à connoître la crainte?
Croyez-vous qu'à la peur mon cœur puisse s'ouvrir,
Et que la sœur d'Hector ne sache pas mourir?
Daignez vous expliquer, la feinte est inutile.

HÉCUBE.

Les Grecs vengent sur toi l'assassinat d'Achille.
Sous le couteau sacré tout ton sang va couler,
Et c'est sur son tombeau que l'on doit t'immoler.

POLYXÈNE.

Moi, m'immoler! Hélas! et quel est donc mon crime?
Je vis avec douleur frapper cette victime;
Non, je ne trempai point dans son funeste sort:
Sa vie eût sauvé Troie, et je pleurai sa mort.

HÉCUBE.

Les cruels, pour combler l'horreur du sacrifice,
Me condamnent à voir ton injuste supplice:
Leurs rois, en me rendant le témoin de ton sort,
Ont cru me punir mieux qu'en me donnant la mort.
Ils ne se trompent point dans leur projet barbare,
Je meurs à chaque instant du coup qu'on te prépare.

POLYXÈNE.

Peut-on pousser plus loin la haine et le courroux?

Ah ! je sens maintenant tout le poids de leurs coups.
Ils veulent m'égorger ; je mourrois sans murmure :
Mais de braver en vous les cris de la nature,
Mais de me faire voir vos larmes, vos terreurs,
Et de fixer vos yeux sur le coup dont je meurs ;
O fille infortunée ! ô mère malheureuse !
Hélas ! que cette mort va me paroître affreuse !

HÉCUBE.

Non, tu ne me verras ni pleurer ni souffrir.
Hilus vient nous chercher, ma fille, allons mourir.

SCÈNE III.

HÉCUBE, POLYXÈNE, HILUS, CÉPHISE, GARDES.

HILUS.

GARDES, vers le tombeau conduisons Polyxène :
Mais Calchas veut qu'ici l'on retienne la reine.
(*A Hécube.*)
Calchas n'approuve point que vos yeux soient témoins
Du sacrifice affreux qu'on commet à ses soins.

HÉCUBE.

Non, je n'accepte point cette odieuse grâce.
Les Grecs n'ont pas encore éprouvé mon audace.
Sans relâche livrée aux traits les plus perçants,
La douleur, l'épouvante avoit glacé mes sens ;
Ce coup, ce dernier coup m'en redonne l'usage.
Aux fureurs de Pyrrhus j'opposerai ma rage.
Je préviendrai ses coups, je percerai son sein,
J'arracherai ma fille à sa sanglante main.
Mais... on l'entraîne... ô fille, ô mère désolée !
Que je l'embrasse encore, et je meurs consolée.

(Céphise suit Polyxène.)

Hélas ! à ma tendresse accordez un moment...
Monstres, que ma douleur implore vainement,
L'enfer vous enseigna l'art affreux des vengeances.
Cruels, si vous n'osez terminer mes souffrances,
Si jusqu'à m'épargner vous poussez vos dédains ;
Par pitié, d'un poignard armez mes foibles mains.
Je ne puis plus suffire aux excès de ma peine...
Quoi ! je vis, et tu meurs, ma chère Polyxène !
Je vois ton sang mouiller un sacrilège autel.
Où m'éloigner ? où fuir ce spectacle cruel ?
(A Iphis.)
Que vient-on m'annoncer ?... Sans doute Polyxène...

SCÈNE IV.

HÉCUBE, IPHIS, GARDES.

IPHIS.

Hélas ! sa destinée est encore incertaine.
Calchas a réuni presque tous les esprits
Que la pitié naissante avoit déja saisis.
Que d'Achille, dit-il, on célèbre la gloire,
Par des honneurs divins consacrons sa mémoire ;
Que sur son tombeau même un temple édifié
Soit à son nom sacré par nos soins dédié.
A son culte éternel il faut une prêtresse ;
Ce choix ne peut tomber que sur une princesse.
Neptune, Jupiter, nos dieux les plus puissants,
Des mains d'une princesse ont reçu votre encens.
Achille a mérité leur grandeur souveraine,
De cet emploi sublime honorez Polyxène.

Par-là vous l'immolez aux mânes d'un époux;
Vous la sacrifiez par des moyens plus doux.
Qu'à veiller près de lui jour et nuit attentive,
Dans ses chants immortels le nom d'Achille vive.
Les vainqueurs d'Ilion sont devenus des dieux;
Pardonnez comme ils font, vous serez grands comme eux.
Mais le cruel Pyrrhus frémissant de colère,
Réclame sa victime, et veut venger son père.

HÉCUBE.

Le barbare... Grands dieux, favorisez Calchas;
Ah! s'il m'étoit permis... Iphis, guide mes pas,
Hâtons-nous.....

SCÈNE V.

HÉCUBE, IPHIS, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Arrêtez, malheureuse princesse.

HÉCUBE.

Ma fille.....

CÉPHISE.

Vous voyez la douleur qui me presse.

HÉCUBE.

Non, Calchas nous protège, et je dois à ses soins...

CÉPHISE.

Que mes yeux ne sont-ils d'infidèles témoins!
Pyrrhus.....

HÉCUBE.

O nom fatal!

CÉPHISE.

Dans sa fureur extrême,
Il vient de l'immoler aux yeux de Calchas même.

HÉCUBE.

(*Elle tombe sur le tombeau de Pâris.*)

Ma fille... je succombe... Hélas! elle n'est plus...
De ruines, de morts, ciel! quel amas confus!
Je me meurs. Rois, tremblez; ma peine est légitime.
J'ai chéri la vertu, mais j'ai souffert le crime.

FIN DES TROYENNES.

BRISÉIS,

OU

LA COLÈRE D'ACHILLE,

TRAGÉDIE,

PAR POINSINET DE SIVRY,

Représentée, pour la première fois, le 25 juin 1759.

NOTICE
SUR POINSINET DE SIVRY.

Louis Poinsinet de Sivry, qu'il ne faut pas confondre avec Poinsinet auteur du *Cercle*, et son cousin, naquit à Versailles le 20 février 1733, de Pierre Poinsinet et de Magdeleine-Victoire Chapart. Son père occupa successivement les charges de premier valet de garde-robe et huissier du cabinet de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans, régent du royaume, et de contrôleur de la chambre et intendant des menus et argenterie de monseigneur le duc d'Orléans, premier prince du sang. Le jeune Poinsinet avoit reçu de la nature une grande aptitude pour le travail. Ses parents, voulant cultiver d'aussi heureuses dispositions, le mirent à Picpus, chez Colin, maître de pension, qui jouissoit d'une bonne réputation. Il y commença ses études, qu'il acheva au collège de la Marche.

Il se fit connoître dès l'âge de dix-neuf ans par ses Égléides, ou recueil de poésies dédiées à Églé. Ce premier ouvrage, qui annonçoit une grande facilité pour la poésie, fut bientôt suivi d'un autre, qui prouva que le jeune auteur étoit familier avec les poëtes grecs. Il fit paroître, en 1758,

les Muses grecques, traduction en vers français d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrtée, etc. Cet ouvrage eut cinq éditions.

Depuis ce moment, Louis Poinsinet ne cessa de donner des preuves de son amour et de sa constance pour le travail. Nous n'entreprendrons pas ici l'énumération de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels on doit distinguer sa traduction française de Pline le Naturaliste, accompagnée d'un texte raisonné et de commentaires, formant 12 volumes *in*-4°.

Il est à croire que sans cet ouvrage, qui éloigna Poinsinet du théâtre, il l'eût enrichi d'un plus grand nombre de tragédies. Il n'en a fait représenter que deux. *Briséis* parut pour la première fois le 25 juin 1759, et fut fort applaudie pendant quatre représentations ; mais à la cinquième, Lekain s'étant démis le pied à la fin du quatrième acte, la pièce ne fut pas achevée. Cette tragédie ne fut remise que 28 ans après, le 11 mars 1787.

Reprise pour la troisième fois le 17 novembre 1798, elle obtint au théâtre de l'Odéon un très grand succès pendant douze représentations. A la première, plusieurs personnes ayant demandé l'auteur, quelqu'un du parterre répondit qu'il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit mort. Aussitôt sort de la galerie une voix qui crie : *Eh! non! messieurs, je ne suis pas mort.* C'étoit Poinsinet lui-même, âgé alors de soixante-cinq ans, qui, pénétré de joie, ne put retenir cette exclamation.

Ajax, sa seconde tragédie, fut jouée le 30 août 1760, et retirée après la première représentation. Elle devoit reparoître en 1789; tous les rôles étoient distribués : mais des circonstances particulières empêchèrent cette représentation. Poinsinet a encore composé une tragédie intitulée *Caton d'Utique*, qui a été imprimée, mais qui n'a pas été représentée.

Cet auteur laborieux fut plusieurs fois honoré des bienfaits du Gouvernement, et mourut à Paris le 11 mars 1804, dans sa soixante-douzième année. Il a laissé un fils qui, entraîné par son propre talent et par l'enthousiasme que lui avoient inspiré les vers de son père, a traduit en latin, vers pour vers, le beau récit de Brisès. Nous avons cru devoir imprimer cette traduction, à la suite de la pièce, comme un hommage de l'admiration filiale.

PERSONNAGES.

ACHILLE.
BRISÉIS.
PRIAM.
BRISÈS.
PATROCLE.
ULYSSE.
AJAX.
ADRASTE.
EUPHANOR.
Suite.

La scène est devant Troie, dans le camp d'Achille, séparé de celui des Grecs.

BRISÉIS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PATROCLE, ADRASTE.

PATROCLE.

Adraste, que dis-tu? que viens-tu m'annoncer?
Atride à cette honte auroit pu s'abaisser!

ADRASTE.

Les dieux à votre ami réservoient cette gloire.

PATROCLE.

Ah! dois-je le penser?

ADRASTE.

Patrocle peut m'en croire.
J'ai vu le camp des Grecs, au désespoir livré,
Regretter le soutien dont il est séparé.
Nos soldats ranimant leur audace expirante,
Maudissoient de leurs chefs la querelle sanglante;
Comptoient en frémissant les triomphes d'Hector,
Et tous ceux qu'à son bras le ciel réserve encor.
Ils s'armoient à regret d'un courage inutile,
Ou dédaignoient de vaincre en l'absence d'Achille.

Atride est effrayé de leurs cris menaçants ;
Il demande une trève aux Troyens triomphants :
Il l'obtient ; cependant sa politique habile
Veut réparer sa faute, et ramener Achille.

PATROCLE.

Adraste, il n'est plus temps. Demain Achille part :
Le fier Agamemnon s'est repenti trop tard.
Que dis-je ? de ce lieu tu connois l'importance ;
Voisin des murs troyens, il en fut la défense ;
Calchas avoit prédit qu'à moins de le forcer,
A surprendre Ilion il falloit renoncer :
Tu sais aussi combien de travaux, de carnage,
Nous coûta du terrain le sanglant avantage ;
Ce fort, l'espoir des Grecs, et leur plus ferme appui,
Achille aux Phrygiens l'abandonne aujourd'hui.

ADRASTE.

Ciel ! qu'entends-je ?

PATROCLE.

Il fait plus ; une paix solennelle
D'Achille et des Troyens termine la querelle ;
Et Priam, et lui-même, ardents à la jurer,
Aux portes d'Ilion ont dû se rencontrer.
Une commune haine en ce jour les rassemble,
Et dans ce même lieu tu vas les voir ensemble.

ADRASTE.

O ciel ! quel est, seigneur, mon juste étonnement !
Je ne crois qu'à regret ce triste évènement.
Quel malheur en ce jour menace la patrie !
Si l'ami de Patrocle aux Phrygiens s'allie,
Je vois Patrocle même avec eux conspirer.

PATROCLE.

Ami, peux-tu le croire, et me le déclarer ?

Qui, moi ? que je renonce à l'amour de la Grèce !
Que je sois insensible au danger qui la presse !
Que, sans être arrêté par de secrets liens,
Je l'abandonne, Adraste, en faveur des Troyens !
Va, ses maux m'ont touché, ma pitié les partage,
Et les succès d'Hector irritent mon courage.
Élevé près de toi sur les pas des héros,
Je languis à regret dans un obscur repos.
Ah ! devois-je prévoir qu'une aveugle tendresse
Rendroit un jour Achille ennemi de la Grèce ?
Funeste Briséis, source de nos regrets,
Que de maux ont causés vos coupables attraits !
Pourquoi, dieux irrités, qui détruisez la terre,
Livrez-vous à l'amour des cœurs faits pour la guerre ?
Mais Achille et Priam s'avancent vers ces lieux.

ADRASTE.

Pourrez-vous contempler ces traités odieux ?
Quel charme aura pour vous un entretien funeste ?

PATROCLE.

Les dieux le troubleront ; c'est l'espoir qui me reste.
Demeurons.

SCÈNE II.

ACHILLE, PRIAM, PATROCLE, ADRASTE, SUITE.

ACHILLE.

PUISSANT roi des peuples phrygiens,
Compagnons généreux, héros thessaliens,
Vous, sujets de Priam, troupe illustre et captive,
Prêtez tous à ma voix une oreille attentive.
Avant que le soleil, sorti du sein des eaux,
Demain, loin d'un perfide ait vu fuir mes vaisseaux,

J'ai voulu de ce lieu lui ravir l'avantage.
J'abandonne à Priam ce prix de mon courage.
Reçois, roi des Troyens, ce gage glorieux
De l'amitié d'Achille, et du secours des dieux.
Toi, Patrocle, des Grecs va trahir l'espérance;
Aux captifs phrygiens porte la délivrance.

PATROCLE.

Sortons; je cède, Adraste, à ma juste douleur.
(Il sort avec Adraste.)

SCÈNE III.

ACHILLE, PRIAM, SUITE.

ACHILLE.

Reprends, triste Ilion, ton antique splendeur:
Puisse Hector des Troyens venger les funérailles,
Voir la Grèce expirante au pied de tes murailles,
Et la flamme à la main la cherchant sur les flots,
Renverser les remparts de Mycène et d'Argos!

PRIAM.

Achille! Achille! ô ciel! ne dois-je plus te craindre?
Ta fureur dans mon sang sembloit vouloir s'éteindre;
Pour le répandre, hélas! tu traversas les mers:
Ta gloire et mes malheurs remplissent l'univers;
Comment s'est pu calmer ta colère inhumaine?
Quel dieu, superbe Achille, a désarmé ta haine?

ACHILLE.

Le destin l'a voulu, le destin dont les lois
Au milieu de leur cours suspendent mes exploits,
Et me font immoler, par un dépit funeste,
Aux Troyens ennemis, les Grecs que je déteste.

Ma haine la plus forte est mon guide aujourd'hui;
Ilion dut la craindre, et j'en deviens l'appui.
Ainsi, de mes travaux foulant aux pieds la gloire,
Et de la Grèce ingrate oubliant la mémoire,
De ma seule vengeance aveuglément épris,
Je veux la satisfaire; il n'importe à quel prix.
Par l'affront qui m'est fait, par ma haine implacable,
J'en renouvelle ici le serment redoutable :
Je jure à cet autel, à la face des dieux,
D'abandonner ces bords et les Grecs odieux,
Afin qu'Agamemnon, qui lâchement m'offense,
Quelque jour, mais trop tard, m'appelle à leur défense.
Seul je les sauvai tous; seul je le puis encor.
Un jour, un jour viendra que la fureur d'Hector
Portera dans leurs rangs l'horreur et le carnage;
Mes yeux verront les Grecs fuyant sur ce rivage,
Les Grecs m'appelleront au bord du Simoïs;
Mais Achille irrité sera sourd à leurs cris.

PRIAM.

A nos communs affronts Jupiter s'intéresse,
Hector te vengera du crime de la Grèce.

SCÈNE IV.

ACHILLE, PRIAM, SUITE, EUPHANOR.

EUPHANOR, *à Achille.*

Seigneur, des dieux enfin vos vœux sont écoutés :
Des Grecs en ce moment j'ai vu les députés;
J'ai vu le fier Ajax, et le prudent Ulysse.

PRIAM.

Où suis-je? Ulysse? ô ciel! ô revers!

ACHILLE.

O justice!

Le croirai-je, grands dieux? l'ai-je bien entendu?
L'orgueil d'Agamemnon seroit-il confondu?
Atride, à la pitié me crois-tu si facile?
Par des soumissions crois-tu fléchir Achille?
C'est du sang qu'il falloit; et le tien eût coulé,
Si, rougissant mon bras, il ne l'eût point souillé.
Je puis, je puis du moins t'abandonner sans honte.
Ma vengeance, il est vrai, me semblera moins prompte;
Comme celle des dieux elle marche à pas lents :
Mais j'aurai la douceur de la goûter long-temps....
Cette fière beauté dont j'adorai les charmes,
Que je n'ai pu quitter sans répandre des larmes,
N'offre plus à mon cœur qu'un don injurieux
Du plus lâche des Grecs et du plus odieux,
Qu'un affront à ma gloire, un objet de foiblesse....
Dont Atride peut-être a surpris la tendresse!
Son prix ajoute même à mon ressentiment.
Sera-t-il dit qu'Achille ait pleuré vainement?
Non, non; bravons l'amour, et perdons sa mémoire;
Contentons à la fois et ma haine et ma gloire.
N'en doute point, Priam; je sécherai tes pleurs,
Je vengerai tes fils, qu'ont perdus mes fureurs.
D'un transport orgueilleux je ne puis me défendre;
Il faut le partager pour le pouvoir comprendre;
Ce jour va devenir le plus beau de mes jours :
Je veux de mes succès borner ici le cours.
De quelle joie! ô ciel! je vais goûter l'ivresse!
Je vais voir à mes pieds les héros de la Grèce,
Et, confondant l'espoir des peuples éperdus,
Je vais leur annoncer mes superbes refus.

PRIAM.

Va, cours, et garde-toi d'oublier ton offense.

SCÈNE V.

PRIAM, BRISÈS, SUITE.

PRIAM.

ULYSSE va venir : que je crains sa présence !
Sans doute il vient remplir un sinistre dessein.
Inexorables dieux ! me flattez-vous en vain ?
Pourquoi de vos faveurs corrompez-vous la source ?
Que dis-je ? quel traités font ici ma ressource ?
Et ce bienfait du sort, qui me permet l'espoir,
De quelle main, grands dieux ! faut-il le recevoir ?
Une main de mon sang encor toute fumante,
Sous qui j'ai vu tomber ma famille expirante !
Oui, ta clémence, Achille, irrite mes douleurs ;
Quels dons peuvent jamais réparer tes fureurs ?
Mais parmi les captifs qu'on promit de me rendre,
O ciel ! par quel bonheur que je ne puis comprendre....
Mes yeux, me trompez-vous ? ô Brisès !

BRISÈS.

O mon roi !
Souffrez qu'à vos genoux....

PRIAM.

O Brisès ! est-ce toi ?
Quel mélange inoui de douleur et de joie !
Quoi, Brisès, se peut-il qu'enfin je te revoie ?
Objet de mes regrets, comment m'es-tu rendu ?
Comment te retrouvé-je après t'avoir perdu ?

BRISÈS.

Quand Lyrnesse, ô grand roi, vit triompher Achille,
Je défendois pour vous les murs de cette ville.

Achille sur nos tours plaça ses étendards,
Et, la flamme à la main, foudroya nos remparts.
Il voloit, et la mort prévenoit son passage;
J'attaquai ce vainqueur tout fumant de carnage;
Trois fois je repoussai son bras victorieux;
Mais qui peut résister contre Achille et les dieux?
Je vins mordre à ses pieds la sanglante poussière;
Mes yeux long-temps fermés revirent la lumière....
Trop barbares destins! me la rendîtes-vous
Pour me faire éprouver de plus sensibles coups?
Je vis Lyrnesse entière en proie à mille flammes,
Les vainqueurs mettre aux fers nos enfants et nos femmes,
Nos murs réduits en cendre, et le fils de Thétis
A mes yeux éperdus enlever Briséis.

PRIAM.

Ta fille!

BRISÈS.

Elle, seigneur... Ah! dois-je encor me taire?

PRIAM.

Que dis-tu? Briséis...

BRISÈS.

Je n'étois point son père.
De ses jours malheureux un autre fut l'auteur.

PRIAM.

O ciel! par quel destin?...

BRISÈS.

Apprenez tout, seigneur.
Sans doute, il vous souvient de cette Hippodamie...

PRIAM.

Cette fille en naissant que le sort m'a ravie?
Eh! pourrois-je, Brisès, ne me souvenir pas
Des larmes qu'à son père a coûté son trépas?

Hélas ! un sort fatal a proscrit ma famille.
Le ciel dans son courroux s'expliqua sur ma fille.
Un oracle secret prédit, dès son berceau,
Qu'Hector par elle un jour descendroit au tombeau.
Je redoutois ces mots, quand la mort moins sévère,
Hélas ! presque en naissant, la ravit à son père,
Trahit mes tendres soins, et trahit même encor
Cet oracle des dieux prononcé contre Hector.

BRISÈS.

Vous vous trompiez, seigneur, et la reine elle-même.
Cet enfant voit le jour.

PRIAM.

Qu'entends-je ? ô trouble extrême !

BRISÈS.

Votre fille respire.....

PRIAM.

Achève. Justes cieux !
Quoi ? cette Hippodamie...

BRISÈS.

Est Briséis.

PRIAM.

Grands dieux !

BRISÈS.

Oui, c'est elle qu'Achille enleva dans Lyrnesse ;
C'est elle que vingt ans pleura votre tendresse.
Sachez par quels destins votre fille, ô mon roi,
Du vainqueur de Lyrnesse a pu subir la loi :
Votre épouse, d'Hector mère foible et sensible,
Voulut tromper du ciel la menace terrible,
M'ordonna d'exposer cet enfant malheureux,
Victime de sa crainte et d'un sort rigoureux.

Mais moi, plus foible, hélas! et touché de tendresse,
J'osai secrètement la conduire à Lyrnesse.
Elle a porté depuis le nom de Briséis:
C'est sous ce nom, seigneur, que le fils de Thétis
Fit passer dans les fers la triste Hippodamie.
Mais soudain son amour égala sa furie;
Cette ardeur éclata, lorsqu'Atride en courroux
Enleva votre fille à son vainqueur jaloux.
Achille furieux n'écouta que sa rage;
Il s'éloigna des Grecs après un tel outrage;
Pour laver cet affront, mit sa gloire en danger,
Et trahit sa querelle afin de la venger.
Briséis cependant ignore sa naissance;
Elle croit qu'en ces lieux, séjour de son enfance,
Par un Grec fugitif exposée au berceau,
Je daignai de ses jours rallumer le flambeau.
Pour mieux d'un triste oracle écarter la menace,
Je crus devoir, seigneur, lui cacher sa disgrâce.
Elle est loin de penser que d'Hécube autrefois
Ilion la vit naître au palais de ses rois,
Et que l'illustre éclat du sang dont elle est née
L'avoit, presqu'en naissant, à périr condamnée.
Elle croit, dans l'erreur qui flatte son amour,
Que d'un Grec, dans Argos, elle a reçu le jour.

PRIAM.

Je sens, à chaque mot, un tendre et doux murmure
Réveiller dans mon cœur la voix de la nature.
Ma fille! la douleur de ne plus te revoir
Fait passer dans mon âme un affreux désespoir.
Mais que dis-je? le ciel, en ce moment terrible,
Dans mon cœur agité porte un présage horrible:

Il me dit que mes yeux te reverront encor;
Mais hélas! ce bonheur va me coûter Hector.
Le lâche Agamemnon, généreux par foiblesse,
A son fier ennemi va rendre la princesse.
Ma fille va bientôt l'exciter aux combats.
Elle trahit son sang, qu'elle ne connoît pas;
Et si ce jour pour nous ne produit un miracle,
Brisès, voici l'instant annoncé par l'oracle.
Que résoudre?.... Ah! comment prévenir Briséis?
Dieux! rendez-moi ma fille, et conservez mon fils.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PATROCLE, ULYSSE, AJAX.

ULYSSE, *à Patrocle.*

ACHILLE est irrité, vous pouvez tout sur lui;
La Grèce attend de vous un généreux appui.
Que peut vous refuser un héros qui vous aime?

PATROCLE.

Croyez pour vous servir que mon zèle est extrême.
Si l'on m'a vu d'Achille accompagner les pas,
C'étoit, n'en doutez point, pour le rendre aux combats:
Votre intérêt rendit ma fuite nécessaire,
Il falloit d'un ami désarmer la colère.
Pour fléchir sa rigueur que n'ai-je point tenté?
Prière, instances, pleurs, il a tout rejeté;
Cependant j'ose encor former quelque espérance.
Oui, j'attends tout du ciel, et de votre assistance.
Achille va bientôt se montrer à vos yeux.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ULYSSE, AJAX.

AJAX.

PRÉVENONS d'un refus l'éclat injurieux:
Eh! ne voyez-vous pas l'affront qu'on nous prépare?
Nous venons implorer la pitié d'un barbare:

Qui, moi ? j'irois d'Achille essuyer les refus ?
Non, retournons au camp : soyons plutôt vaincus.

ULYSSE.

Oubliez-vous ainsi l'intérêt de la Grèce ?

AJAX.

Ne puis-je la servir que par une foiblesse ?
Nous conviendroit-il bien de descendre si bas ?
Et vous-même avec moi n'en rougiriez-vous pas ?

ULYSSE.

Ramenons à la Grèce un héros indocile ;
Rendons-nous immortels en fléchissant Achille.
Achille d'Ilion avançant les destins
Va d'un beau champ d'exploits vous ouvrir les chemins.
Je crois déja vous voir, au sentier de la gloire,
Suivre d'un pas égal sa rapide victoire.

AJAX.

Ulysse, ah ! si le sort, de mes lauriers jaloux,
Ne m'eût point envié l'honneur des premiers coups,
On ne me verroit pas, pour remplir ma carrière,
Attendre qu'un rival vînt m'ouvrir la barrière.
Mais puisqu'ainsi le veut la fortune, ou Calchas,
Consentons d'implorer l'appui d'un autre bras.
Faut-il vaincre à ce prix ? je veux encor vous croire.

ULYSSE.

Nul chemin n'est honteux quand il mène à la gloire.

AJAX.

Mais me répondez-vous, Ulysse, du succès ?

ULYSSE.

Instruit de mon projet, comptez sur les effets.
Un des guerriers d'Achille, à la Grèce fidèle,
M'a cette nuit, Ajax, secouru de son zèle :

Ce Grec, pour me servir abusant tous les yeux,
A conduit en secret Briséis en ces lieux.
Ignorez le dessein que je vous fais connoître:
Quand il en sera temps, je la ferai paroître.
Ses regards vont produire un heureux changement;
Ils n'épargneront rien pour fléchir un amant.
Achille par ce charme est facile à surprendre;
Briséis fera plus qu'Ajax n'en ose attendre.

AJAX.

Briséis! une esclave!... Ah! faut-il que ses yeux
Décident du destin d'un peuple glorieux?

ULYSSE.

De cette Briséis connoissez le génie:
Les fers qu'elle a portés ne l'ont point asservie;
C'est dans ces mêmes fers et dans l'adversité
Qu'elle a fait éclater une mâle fierté.
Cessez de voir en elle une esclave vulgaire;
Les plus nobles vertus forment son caractère:
J'ai su l'environner des oracles trompeurs
Dont Calchas à mon gré sème ici les erreurs;
Et j'ai vu dans son cœur s'accroître avec ivresse
Le désir de la gloire, et l'amour de la Grèce.
Vous le dirai-je enfin? l'altière Briséis
Voudroit voir ses destins à ceux d'Achille unis...
Mais on entre. C'est lui; secondez ma prudence;
Et forçons, s'il se peut, ce tigre à la clémence.

SCÈNE III.

ULYSSE, AJAX, ACHILLE.

ACHILLE.

Amis, qui vous amène au pied de ces remparts?
Quel sujet, quel dessein vous offre à mes regards?
Êtes-vous en ces lieux par les ordres d'Atride?
Que vous a commandé cet ennemi perfide?
Venez-vous de sa part, une seconde fois,
M'enlever dans mon camp le prix de mes exploits?

ULYSSE.

Nous venons pour ce roi désarmer ta vengeance.
Connois l'excès des maux qu'a produits ton absence:
Le sort te venge, Achille, et tu vois aujourd'hui
Les princes de la Grèce implorer ton appui.

ACHILLE.

Cet honneur, je l'avoue, a droit de me surprendre.
Jamais le sort si bas ne vous eût fait descendre,
Si la Grèce assemblée avoit élu pour roi,
Au lieu d'Agamemnon, Patrocle, Ajax, ou moi.

ULYSSE.

Ainsi donc ton courroux, fomenté par l'absence,
Toujours d'Agamemnon te retrace l'offense?
Mais quelle offense, enfin? tu l'osas outrager;
Il se devoit justice...

ACHILLE.

Et j'ai dû me venger.
Quoi! j'aurai soutenu le fardeau de la guerre,
Du bruit de mes exploits j'aurai rempli la terre,
Afin qu'un ravisseur, par un ordre odieux,
Du fruit de mes travaux me dépouille à mes yeux!

Atride éprouve enfin les malheurs qu'il dut craindre;
Il a voulu se perdre, est-ce à moi de le plaindre?
Non, non : suivons le cours de notre inimitié;
Qu'il n'attende de moi ni secours ni pitié;
Il n'écoute, il ne suit qu'une aveugle furie;
Portez-lui mes refus : et s'il voit sa patrie
Expirer sans défense aux remparts phrygiens,
Qu'il n'accuse que lui de vos maux et des siens.

ULYSSE.

Oses-tu t'applaudir de notre ignominie?
Ta honte à nos malheurs n'est-elle pas unie?
Peux-tu bénir le ciel qui s'arme contre nous,
Et ne rougis-tu pas lorsqu'il sert ton courroux?

ACHILLE.

Achille en rougiroit, s'il avoit, par foiblesse,
Remis aux immortels sa fureur vengeresse;
Ou si le ciel, trop lent à servir ses transports,
N'eût fait, pour le venger, que d'impuissants efforts.

ULYSSE.

Garde-toi d'abuser du succès qu'il te donne:
A l'exemple des dieux, le vrai héros pardonne.
La vengeance souvent nous mène au repentir;
Il est doux d'y penser, dangereux d'en jouir.
Vois ce roi si superbe, Agamemnon lui-même,
Descendre, après dix ans, de sa grandeur suprême,
Contraint de redouter la honte ou le trépas,
Et d'implorer enfin le secours de ton bras.
Qui l'eût dit qu'un héros si grand par sa naissance,
Que le chef de vingt rois, si fier de sa puissance,
Et qui de tous les Grecs osa seul t'offenser,
Jusques à la prière un jour pût s'abaisser?

ACHILLE.

En vain à l'excuser ta prudence s'applique:
Va, je connois sa haine; et mieux, sa politique;
J'entrevois sa fierté dans sa soumission,
Il fait ce sacrifice à son ambition.
Les autels sont fumants du sang de sa famille;
A ce dieu dans l'Aulide il immola sa fille.

ULYSSE.

Que lui reproches-tu? quel crime a-t-il commis?
N'accuse point Atride; il aima son pays.
C'est lui, c'est par ma voix la Grèce qui t'implore:
« Achille, te dit-elle, eh! qui t'arrête encore?
« Quoi! cet amour de gloire est-il donc étouffé?
« Hector, en ton absence, Hector a triomphé.
« Troie insulte à Cassandre; et Pâris qui t'affronte,
« Impute à ta frayeur ta retraite et ma honte.
« La mort vient dans mon camp moissonner mes héros,
« Et ton bras cependant languit dans le repos.
« Accours, vole, mon fils, mets Ilion en cendre;
« Viens venger ta patrie, ou du moins la défendre. »
Tu détournes les yeux!... au nom de Briséis!

ACHILLE.

Quittons cet entretien.

AJAX.

Ah! c'est trop de mépris.
Retournons vers l'armée; éloignons-nous, Ulysse;
C'est trop attendre ici que sa fierté fléchisse.
Sans plus presser Achille, et sans l'implorer plus,
De ce jeune orgueilleux annonçons le refus.
Il n'en rougira point; son implacable rage
S'applaudit de nos maux, il y voit son ouvrage:

Achille est né féroce; il n'a jamais changé;
On veut le satisfaire, il veut être vengé.
Qu'attends-tu donc, cruel? qu'est-ce que tu regrettes?
Quoi! tes fureurs encor ne sont point satisfaites?
Ni la Grèce expirante aux rivages troyens,
Ni les exploits d'Hector, qui surpassent les tiens,
Rien ne peut assouvir ta barbare furie.
Puisque tu mets ta gloire à trahir ta patrie,
Adieu: c'est trop tarder. Garde ta haine, et croi
Qu'Ajax saura mourir ou triompher sans toi.

SCÈNE IV.

ACHILLE, ULYSSE.

ACHILLE.

Ah! c'est ainsi du moins que j'aime qu'on me prie;
Et non que l'on s'abaisse, et non qu'on s'humilie.
Ulysse, qu'attends-tu? que ne suis-tu ses pas?
Peux-tu laisser Ajax aller seul aux combats?

ULYSSE.

Ajax n'ira pas seul; j'y serai.... mais écoute:
Il faut parler, Achille, et m'éclaircir un doute.
Cette beauté qui seule irrita ton courroux,
Et que tu veux venger sur Atride et sur nous,
Briséis.....

ACHILLE.

Briséis....

ULYSSE.

Quel souvenir te blesse?
Ne seroit-elle plus l'objet de ta tendresse?
Quel est le terme enfin d'un désespoir fatal?

Prétends-tu la laisser aux mains de ton rival?
Tu te troubles, cruel!

ACHILLE.

Ah! dangereux Ulysse,
Quel fruit espères-tu d'un indigne artifice?
Attaque-moi du moins avec plus de grandeur.

ULYSSE.

Oui; mes traits les plus sûrs sont au fond de ton cœur.
Nous voulions te fléchir sans obscurcir ta gloire;
Ta défaite eût paru ta plus belle victoire,
Et la Grèce auroit mis au rang des plus grands jours
Celui qui t'auroit vu voler à son secours.
Mais tu veux qu'indignés du vengeur qui nous brave,
Nous devions en ce jour Achille à son esclave.
Tu soupires, barbare; et tu baisses les yeux.
Va, je veux te punir et te confondre mieux.
Amant de Briséis, l'instant fatal arrive
Où ces lieux vont te voir aux pieds de ta captive.
Ton trouble te trahit; je l'ai vu. C'est assez.

ACHILLE.

Quelle honte! ah! plutôt.....

ULYSSE.

Madame, paraissez.

SCÈNE V.

ACHILLE, ULYSSE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Qu'entends-je? je frémis. Ah! rigoureux supplice!
Que vois-je? Briséis!

ULYSSE, *à part.*

Suivons notre artifice.

ACHILLE.

O revers, ô bonheur, que je n'ai point prévus !
O tendresse ! ô fureur!... je ne me connois plus.

BRISÉIS.

Seigneur.....

ACHILLE.

Quel parti prendre en ce moment funeste ?
Fuyons.

BRISÉIS.

Vous, me quitter ?

ACHILLE.

C'est le seul qui me reste.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

BRISÉIS, ULYSSE.

BRISÉIS.

Il fuit : de mes attraits tel est donc le pouvoir !
O trop sensible affront que j'aurois dû prévoir !
A cette honte, ô ciel, comment puis-je survivre ?

ULYSSE.

La victoire est à vous, si vous daignez la suivre.
Son trouble, ses combats, sa fuite, tout enfin
Prouve qu'il vous adore, et qu'il s'échappe en vain.
Achille soupiroit... ah ! croyez...

BRISÉIS.

Mais vous-même,
Vous l'avez vu, seigneur ; il me fuit.

ULYSSE.

Il vous aime.

Il craint de succomber en voyant tant d'appas:
Vous craindroit-il enfin, s'il ne vous aimoit pas?
Montrez-vous, triomphez du courroux qui l'enflamme.

BRISÉIS.

Non, non. Je connois trop la fierté de son âme.
La vengeance est son dieu; lui seul est écouté.

ULYSSE.

Eh! connoissez-vous moins le prix de la beauté?
Est-ce à vous d'ignorer son empire et ses charmes?
Quel âge a mieux prouvé le pouvoir de ses armes?
Où n'ont point pénétré ses triomphes divers?
Un seul regard d'Hélène a troublé l'univers.
Mais ce que n'a point fait cette Helène si belle,
Et ce qui rend surtout votre gloire immortelle,
Vous-même oubliez-vous que vos yeux ont soumis
Le fils d'Atrée ensemble et celui de Thétis?
Poursuivez; couronnez cette double conquête;
Et goûtez la douceur que ce jour vous apprête,
De voir deux demi-dieux de vous plaire jaloux,
Et par vous désunis, et réunis par vous.

BRISÉIS.

Eh bien! à vos conseils je m'abandonne encore:
Fléchissons ce cruel, qui craint qu'on ne l'implore;
A ce fier ennemi courons nous faire voir,
Et de mes yeux encore essayons le pouvoir.

ULYSSE.

Le succès vous attend; faites parler la gloire.
Aux yeux de votre amant présentez la victoire;
Echauffez, ranimez par vos nobles discours
Cette ardeur des combats suspendue en son cours.
Que d'exploits les suivront! ils seront votre ouvrage.
Aux flambeaux de l'amour allumez son courage.

C'est à vous, Briséis, de contraindre son bras
A venger sur ces bords l'affront de Ménélas.
Que l'Europe par vous triomphe de l'Asie.
De l'aurore au couchant, que l'univers s'écrie:
« Achille alloit languir dans un honteux repos;
« Il aima Briséis, elle en fit un héros. »

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM, *seul.*

Où courir ? où porter ma douleur et mon trouble ?
Mon espoir se détruit, et ma crainte redouble.
O chère Hippodamie ! O triste sœur d'Hector !
Tendre objet de mes pleurs, te reverrai-je encor ?
Brisès m'avoit promis... espérance fragile !
Brisès ne revient point. Dieux, j'aperçois Achille !
Que va-t-il m'annoncer ?

SCÈNE II.

PRIAM, ACHILLE.

ACHILLE.

Le sort prouve en ce jour
Sa haine pour Atride, et pour nous son amour :
C'est en vain qu'à mes pieds j'ai vu tomber la Grèce ;
Je la livre avec joie au péril qui la presse.
L'espoir qui la flattoit ne doit plus t'alarmer ;
J'ai prévu tes terreurs, et je viens les calmer.
Achille quitte enfin le rivage de Troie,
Et les Grecs de ton fils vont tous être la proie.

PRIAM.

Ulysse, ainsi des dieux triomphent les décrets :
Leur prudence immortelle a trompé tes projets.

Destins, qui confondez les ruses du perfide,
Daignez au gré d'Achille humilier Atride;
Et puisqu'un doux espoir aujourd'hui m'est rendu,
Dieux puissants, rendez-moi... tout ce que j'ai perdu.

ACHILLE.

Je pars; qu'aucun effroi ne trouble plus ton âme.
(Priam se retire.)

SCÈNE III.

ACHILLE, *seul.*

Je puis donc assouvir le courroux qui m'enflamme.
Je vais aux yeux des Grecs confus, désespérés,
Monter sur mes vaisseaux déja tout préparés;
Tandis que le Troyen va, de carnage avide,
Fondre, la foudre en main, sur les guerriers d'Atride.
Superbe Agamemnon, sous qui tremblent vingt rois,
Sur ces bords désolés, qui défendra tes droits?
Comment de ces combats soutiendras-tu l'image?
Ton courage se borne à flétrir le courage,
A vaincre sans péril, à régner sans honneur,
A dérober aux Grecs le prix de la valeur.
Pleure, pleure à loisir ta fatale imprudence.
Hector, à mes fureurs égale ta vengeance.
Fais tomber à tes pieds ce fier tyran d'Argos.
Partons : qu'il juge enfin de moi par mon repos.
Que ma fuite l'accable, et lui fasse comprendre
Que celui qu'il bravoit pouvoit seul le défendre.
Contentons cependant mes désirs les plus doux;
Emmenons Briséis.

SCÈNE IV.

ACHILLE, BRISÉIS, ULYSSE.

ULYSSE, *a Briséis.*

FLÉCHISSEZ son courroux.
De vous seule dépend le salut de la Grèce.
Tout est perdu s'il part.

BRISÉIS.

Il suffit; le temps presse;
Allez d'Achille aux Grecs annoncer le retour.

SCÈNE V.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

O ciel! que dites-vous?

BRISÉIS.

Ai-je encor votre amour?
Vous suis-je chère, Achille?

ACHILLE.

Ah! si je vous adore!
Atride, espères-tu me la ravir encore?
Que plutôt, à ses yeux, de tes perfides jours,
Ce fer, ce fer vengeur tranche l'indigne cours!

BRISÉIS.

Que parlez-vous d'Atride? oubliez son injure:
Quand je vous suis rendue, étouffez ce murmure;
Achille me revoit; qu'a-t-il à regretter?
Sont-ce là les transports qu'il doit faire éclater?

ACHILLE.

Oui, madame, je cède au dépit qui m'entraîne.
Ainsi que mon amour, je sens croître ma haine;
Et l'affront trop sensible à mon cœur outragé....

BRISÉIS.

C'est dans le sang troyen qu'il doit être vengé.
Armez-vous. Descendez aux rives du Scamandre;
Venez braver les Grecs dans Ilion en cendre.
Que ce grand jour apprenne à vos fiers ennemis
Tout ce que peut Achille, aimé de Briséis.
Hector en votre absence usurpe votre gloire :
De ses bras tout sanglants arrachez la victoire :
Qu'au bruit de vos exploits, moins vengé que jaloux,
Atride, en frémissant, applaudisse à vos coups.
Venez.

ACHILLE.

Il n'est plus temps, j'ai donné ma parole :
Je dois même aujourd'hui l'accomplir, et j'y vole.
Il faut partir, madame, et remplir mes serments :
Tout m'appelle à Larysse, et mon père, et les vents.
J'ai remis à Priam ce fort dont j'étois maître :
Achille à ses regards ne doit plus reparoître.
Je viens en ce moment de lui jurer encor
De livrer tous les Grecs à la fureur d'Hector.
Déja de mes vaisseaux la voile se déploie;
Déja les matelots poussent des cris de joie;
Allons, et de ces bords éloignés à jamais,
De la perfide Grèce emportons les regrets.

BRISÉIS.

Moi, seigneur, qu'écoutant un sentiment servile,
Je trahisse la gloire et l'intérêt d'Achille!
Que je vous abandonne à ce repos honteux!

ACHILLE.

Ce repos fait ma gloire ; il nous venge tous deux.
Par lui d'Agamemnon la ruine est certaine ;
Si vous aimez Achille, il faut servir sa haine.
En faveur d'un rival vous armeriez son bras !
Partons. Qu'attendez-vous ?

BRISÉIS.

Non, ne l'espérez pas....
(Elle aperçoit Patrocle.)

SCÈNE VI.

ACHILLE, BRISÉIS, PATROCLE.

BRISÉIS, *à Patrocle.*

Seigneur, c'est donc à vous qu'il faut que je m'adresse.
Souffrirez-vous qu'Achille abandonne la Grèce ?
Ne l'aurez-vous suivi sur ces bords étrangers,
Que pour mettre ses jours à l'abri des dangers ?
Jusqu'à quand verra-t-on, dans cette honte extrême,
Dégénérer Achille, et Patrocle lui-même ?
C'est en vain qu'on vous place au nombre des héros ;
Ce grand titre n'est dû qu'aux illustres travaux.
Ramenez à la Grèce Achille et la victoire ;
Fléchissez un ami ; retracez-lui sa gloire.
Faites sur les Troyens retomber son courroux :
Voilà, seigneur, voilà des traits dignes de vous.

PATROCLE.

Achille, tu l'entends ; quoi ! ton âme insensible
Résiste à cette atteinte, et demeure inflexible :
Ton barbare courroux veut braver tour à tour
La Grèce qui t'implore, et la gloire, et l'amour.

Rougis, rougis, cruel! de ta fierté sauvage;
Tourne contre Ilion ce superbe courage.
Toujours un vain dépit sera-t-il écouté?...
Non, ton cœur n'est point fait pour tant de cruauté.
Tu n'as point oublié que se vaincre soi-même,
Est le plus noble effort de la vertu suprême.
Elle t'inspire, ami; cède à son mouvement.

ACHILLE.

Ote-moi donc ma haine et mon ressentiment.
Efface, s'il se peut, de mon âme blessée,
L'affront toujours présent à ma triste pensée.
Abolissez tous deux l'outrage et le mépris
Qui de mes longs travaux furent l'indigne prix.
Eh! comment oublier ma honteuse disgrâce,
Et d'Atride en courroux l'insupportable audace?...
Mais quand je l'oublierois, vingt rois en sont témoins....
Les Grecs qui l'ont souffert, s'en souviendroient-ils moins?
De mon horreur pour eux n'accusez que vous-même.
Je les hais, Briséis, puisqu'enfin je vous aime,
Et puisqu'ils ont permis que leur chef odieux
Me privât du trésor le plus cher à mes yeux.

BRISÉIS.

Mettez cet attentat au rang des plus grands crimes;
Mais pardonnez aux Grecs, ils en sont les victimes.
Le ciel les a punis; Hector vous venge assez;
Quels crimes par le sang ne sont point effacés?

PATROCLE.

Non. L'affront qu'ils t'ont fait mérite ta colère;
Il est d'autant plus grand, que Briséis t'est chère.
L'effort de les servir après qu'ils t'ont trahi,
Est pénible sans doute, et peut-être inouï;

Mais enfin la patrie à son secours t'appelle;
Ton devoir, en tout temps, est de t'armer pour elle.
L'honneur et la vertu t'en imposent la loi;
Si l'effort est sublime, il est digne de toi.
Consulte bien ton cœur, consulte ta tendresse;
Tout, jusqu'à ton amour, te ramène à la Grèce.
Tout te dit de chérir, de venger ton pays.
Pour apprendre à l'aimer, contemple Briséis:
Dès l'enfance exposée aux rives étrangères,
C'est peu qu'elle ignorât jusqu'au nom de ses pères;
Argos de ses vaisseaux couvre bientôt les mers,
L'assiège dans Lyrnesse, et lui donne des fers.
A nos seuls intérêts Briséis dévouée,
Chérit pourtant ces Grecs qui l'ont désavouée.
Malgré son infortune, et l'injure du sort,
Le zèle qui l'anime est toujours le plus fort.
Fidèle à sa patrie, il lui suffit pour l'être,
De savoir qu'elle est Grecque, et qu'Argos l'a vu naître.
Tant ces droits sont puissants! et tant on doit d'amour
Aux climats, quels qu'ils soient, où l'on reçut le jour!
Tout ton cœur s'est ému: ce reproche te blesse....
Oui, ton âme est sensible aux dangers de la Grèce.
La gloire t'a parlé; tu reconnois sa voix;
Ton courage t'appelle à de nouveaux exploits.
Est-il vrai? le sens-tu ce regret magnanime,
Ce remords des héros, cette honte sublime?
Quels nouveaux sentiments t'animent aujourd'hui?
Achille enfin, Achille est-il digne de lui?

ACHILLE.

Patrocle! Briséis! ami! gloire! tendresse!
Qu'attendez-vous de moi?

PATROCLE.

Le salut de la Grèce.

BRISÉIS.

Au nom de votre amour.

PATROCLE.

Au nom de l'amitié,
Ouvre ton cœur, Achille, aux traits de la pitié!

ACHILLE.

Non, ne me parle point de secourir Atride.
Ma bouche a fait serment, même aux yeux du perfide,
Que jamais contre Hector Mars n'armeroit mon bras,
Qu'Hector au dernier Grec n'eût donné le trépas.
Tu sais à quels devoirs un serment nous engage.

PATROCLE.

Périsse ton serment! périsse ton outrage!
Veux-tu me voir, cruel! embrasser tes genoux?
Eh bien! c'est à tes pieds....

BRISÉIS.

Seigneur! que faites-vous?
N'espérez plus fléchir ce courage indocile;
Cessez d'humilier la Grèce aux pieds d'Achille.
Un tel abaissement sied mal à vos pareils....
Mais quoi! ne savez-vous que donner des conseils?
Puisque l'âme d'Achille à sa haine fidèle,
Ainsi qu'à ma prière, à la vôtre est rebelle,
Que tardez-vous encore? allez dans les combats
Vous couvrir des lauriers qu'eût moissonnés son bras.
Remplissez la carrière à vos yeux présentée;
Et ne faites plus dire à la Grèce irritée :
« Le compagnon d'Achille étoit né sans vertu,
« Et peut-être sans lui n'eût jamais combattu. »

PATROCLE.

Oui, je l'ai mérité, cet odieux murmure;
Il faut, il faut dans Troie en effacer l'injure.
Dieux! où suis-je en effet? n'est-il pas temps d'agir?
Sortons du vil repos dont j'eus trop à rougir.
Lorsque la terre au loin frémit au bruit des armes,
Quel indigne loisir auroit pour moi des charmes?
Vengeons les Grecs, vengeons leur courage abattu.
Pour la dernière fois, Achille,... me suis-tu?

ACHILLE.

Eh quoi! pour des ingrats dont le nom seul m'offense,
Tu peux m'abandonner et trahir ma vengeance?
Dans ma querelle, ami, j'espérois mieux de toi.
Quoi! tout, jusqu'à Patrocle, est-il donc contre moi?
N'étoit-ce pas assez, Briséis, de vos charmes?
Ah! cessez dans mon cœur de vous chercher des armes:
Qu'exigez-vous d'Achille, et que prétendez-vous?
Est-ce à vous de vouloir apaiser mon courroux?
Eh! pour qui de vingt rois ai-je cherché la haine?
Loin de ces bords enfin quel intérêt m'entraîne?
Faut-il donc que les Grecs vous deviennent plus chers,
Quand je veux vous venger de leurs indignes fers?
Cessez en leur faveur une plainte inutile;
Montrez-vous désormais la compagne d'Achille.
D'un rival que j'abhorre, et qui m'osa trahir,
Ne vous ressouvenez que pour le mieux haïr.
Je vous offre ma main. D'un pompeux hyménée
Je veux sur mes vaisseaux consacrer la journée,
Et du crime d'Atride attestant tous les dieux,
Vous couronner, madame, et partir à ses yeux.

BRISÉIS.

Partez, mais loin de moi. Courez en Thessalie

Oublier les lauriers qui croissent en Phrygie :
Briséis aujourd'hui ne prétend point s'unir
A vos destins, seigneur, afin de les ternir.
Périssent ces beautés aux empires fatales,
Qui des nobles vertus indignement rivales,
Plongent les jours des rois dans l'oubli flétrissant,
Et n'osent s'illustrer qu'en les avilissant !
Reprenez tous les dons que vous vouliez me faire.
Pensiez-vous qu'à ce prix un trône pût me plaire ?
Que m'importe ce sceptre, et mille autres encor ?
J'aimois Achille seul, et le vainqueur d'Hector.
Puisque vous renoncez à cette gloire insigne,
Sans doute qu'en effet vous n'en êtes plus digne.
Allez loin des périls honteusement régner,
Mais ne me pressez plus de vous accompagner.
Ne me contraignez pas de partager sans cesse
L'affront de votre fuite et de votre foiblesse.
Non. Je ne vous suivrois que pour vous reprocher
La honte et le repos que vous allez chercher.
Partez ; abandonnez Briséis et la gloire ;
Retournez à Larysse, et perdez ma mémoire.
Ulysse et Diomède, Ajax et Mérion,
S'illustreront sans vous sous les murs d'Ilion.

ACHILLE.

Patrocle, où sommes-nous? que venons-nous d'entendre?
Ah ! de vous adorer qui pourroit se défendre ?
Par quel charme nouveau je me sens attirer !
C'est peu de vous chérir, il faut vous admirer.
Atride, mon courroux s'accroît par cette estime ;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens tout ton crime.
Ta politique en vain crut triompher de moi ;
Tu me livres ici des armes contre toi.

Et toi, cruel ami, qui déchires mon âme,
Rends-toi, viens seconder le désir qui m'enflamme.
Viens; je prétends qu'heureux entre tous les mortels,
Achille de tes mains la reçoive aux autels;
Et qu'à tes yeux la foi que ma bouche lui jure,
Couronne dans Larysse une vertu si pure.

PATROCLE.

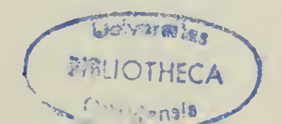
Non, non. C'est aux remparts que je prétends aller.
L'honneur, l'honneur m'appelle, et m'y verra voler.
Achille, trop long-temps j'ai servi ta colère.
J'ai partagé l'affront qu'Atride osa te faire;
De son camp, comme toi, je me suis séparé:
Mais Atride est soumis; son crime est réparé.
La patrie à son tour me demande vengeance;
Je ne balance plus, je cours à sa défense;
Je vais parmi le fer, la flamme et les combats,
Chercher, en la servant, la gloire ou le trépas.
Illustre Briséis, que l'honneur seul anime,
C'est à vous que j'en fais le serment magnanime.
Adieu.

ACHILLE.

Qui, toi! me fuir? tu l'aurois projeté?
Quitte un fatal dessein.

PATROCLE.

Le sort en est jeté.
Je ne te presse plus; je sais quelle est ta haine;
Je connois ta valeur, et quel serment l'enchaîne:
Mais moi qu'un tel lien n'arrête point encor,
Pour rendre Achille aux Grecs, je vais combattre Hector;
Peut-être est-il resté sur la rive troyenne
Quelque débris de gloire échappée à la tienne.



La carrière est ouverte, et m'invite à rentrer;
Patrocle à ton défaut la doit seul illustrer.
Le compagnon d'Achille en aura le courage;
Suivi de ce grand titre, et d'un si beau présage,
Mes cris vont rappeler aux bords du Simoïs
Nos guerriers trop long-temps dans l'opprobre assoupis.
Osons sur tous les noms célèbres dans l'histoire,
Osons sur le tien même élever ma mémoire.
Vous qui montrez la gloire à mes yeux éblouis,
Vous dont j'entends la voix, dieux puissants, je vous suis!

SCÈNE VII.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Arrête.... il fuit, madame, ah! c'est vous que j'implore;
Rappelez mon ami, s'il en est temps encore.
Sans Patrocle et sans vous je ne puis être heureux;
Mon destin désormais dépendra de vous deux.
Unissons nos efforts; courons à sa poursuite.

BRISÉIS.

Allons plutôt hâter sa généreuse fuite.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM, BRISÈS.

BRISÈS.

Vous verrez Briséis.

PRIAM.

Qu'elle tarde à venir?
Je la verrai, dis-tu? qui peut la retenir?
Que fait Achille?

BRISÈS.

En proie au trouble qui le presse.
Il accuse les dieux, son ami, sa tendresse,
Et ce cruel départ qu'il n'a pu retarder.
La seule Briséis ose encor l'aborder:
Elle étale à ses yeux le prix de la victoire;
L'imprudente lui montre Hector couvert de gloire;
Les Troyens, dans son camp, tout prêts à l'outrager;
Ses guerriers murmurant, et Patrocle en danger.
Je m'approche; et cachant le dessein qui m'amène:
« Rendez-vous, ai-je dit, vers la tente prochaine. »
Elle vient. Laissez-moi sonder ses sentiments.

PRIAM.

Va; prépare son cœur à ces grands changements.

(Priam sort.)

SCÈNE II.

BRISÈS, BRISÉIS.

BRISÈS.

O vous à qui long-temps j'ai tenu lieu de père,
Approchez, Briséis; vous m'êtes toujours chère:
Objet infortuné de mes plus tendres soins,
Je puis donc en ce jour vous parler sans témoins.
Les dieux changent le cours de votre destinée;
De grands événements marquent cette journée;
Sur vos projets présents, comme sur l'avenir,
Ma fille, il me tardoit de vous entretenir.

BRISÉIS.

Parmi les soins divers, le trouble, les alarmes,
La rupture et la paix, les traités et les armes,
Mon père, car ce nom toujours me sera doux,
Trop long-temps Briséis a gémi loin de vous.
Mes parents, que jamais ne connut mon enfance,
Et dont seul dans mon cœur vous remplacez l'absence,
Mes parents, s'il en est que je dusse implorer,
Ignoroient mon malheur, ou vouloient l'ignorer.
Errante et sans soutien, captive et sans patrie,
A mon premier vainqueur indignement ravie,
Passant des fers d'Achille en ceux d'Agamemnon,
Sans changer de destin, je changeai de prison.
Le ciel en ce grand jour semble oublier sa haine:
Comme votre esclavage, il a brisé ma chaîne;
Il venge de nos fers l'affront injurieux;
Achille enfin m'épouse à la face des dieux.
Ainsi, quittant bientôt les rives du Scamandre,
Aux bords thessaliens nos vaisseaux vont descendre;

Je vais bientôt régner sur vingt peuples divers,
Et, fille de Thétis, franchir les vastes mers.
Seul, de tous les Troyens, ne craignez plus Achille;
Si Pergame est détruit, Larysse est votre asyle.
Vivez pour voir finir vos malheurs et les miens,
Et présidez vous-même à de si beaux liens.
Vous gémissez, seigneur, et malgré tant de gloire...

BRISÈS.

Ces liens sont affreux; perdez-en la mémoire.
Rompez, rompez des nœuds que le crime a tissus.

BRISÉIS.

Qu'entends-je? je frémis!

BRISÈS.

Vous frémirez bien plus.
Cet hymen n'est qu'horreur, impiété, parjure.

BRISÉIS.

Qui peut-il offenser?

BRISÈS.

Les dieux et la nature.
Vous outragez enfin, par ces nœuds criminels,
Les droits sacrés du sang et tous ceux des mortels.

BRISÉIS.

Qui, moi? les droits du sang! eh! les puis-je connoître?
En seroit-il pour moi? sais-je qui m'a fait naître?
Quoi! vous-même, seigneur, ne me disiez-vous pas
Que, victime en naissant, dévouée au trépas,
Triste jouet de l'onde, et rebut du naufrage,
J'allois périr, sans vous, sur un rocher sauvage?
Sais-je enfin rien de plus des auteurs de mes jours,
Que leurs vœux pour ma mort trompés par vos secours?
Le sang n'a point de droits dont mon cœur ne s'offense;
Je ne connois que ceux de la reconnoissance.

Croirai-je les trahir, quand, libre de mes fers,
Et vengeant nos affronts aux yeux de l'univers,
Du plus grand des héros épouse couronnée,
Je relève mon sort et votre destinée?
Quels dieux par Briséis sont alors offensés?

BRISÈS.

Ces liens sont affreux, vous dis-je; frémissez:
Il est temps de lever le voile impénétrable
Qui couvrit de vos jours la source déplorable.
Victime du destin, jouet de ses rigueurs,
Hélas! vous ignorez vos plus cruels malheurs.
Ils avoient précédé l'instant qui vous vit naître;
Sans horreur aujourd'hui pourrez-vous les connoître?
Comment en soutenir le récit accablant?
Quels secrets! je frissonne en vous les révélant.
Même avant le berceau, proscrite, infortunée,
A trahir votre sang vous fûtes destinée.
Le premier de vos jours fut un jour de douleur:
Un oracle cruel en consacra l'horreur.
D'un frère glorieux sœur et sujette impie,
Vous dûtes ou périr ou menacer sa vie.
De la vôtre la parque alloit trancher le cours;
Vous fûtes exposée... et si, par mon secours,
Vous jouissez encor du ciel qui nous éclaire,
Tremblez, il vous forma pour servir sa colère.
Instrument malheureux de ses desseins secrets,
Vous n'avez point trahi ses barbares arrêts.
Eh bien! de ses rigueurs accomplissez le reste,
Allez justifier son oracle funeste.
Mais que dis-je? quel coup n'avez-vous point porté?
Que manque-t-il encore à votre impiété,
Quand, poursuivant le cours de vos destins contraires,

Vous acceptez la main qui massacra vos frères ?
Vous soupirez, des pleurs obscurcissent vos yeux.
Pleurez, fille des rois.

BRISÉIS.

Où suis-je ? justes dieux !

BRISÈS.

Les temps sont arrivés : commencez à connoître
Ces rois, ces demi-dieux qui vous ont donné l'être.
O fille des héros de l'antique Ilion,
Reste du sang de Tros et de Laomédon,
Rejeton malheureux d'une auguste famille,
Embrassez votre père.

SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS, BRISÉIS.

PRIAM.

O mon sang ! ô ma fille !

BRISÉIS.

O mon père ! ô mon roi !... frappez, qu'attendez-vous ?
Frappez la sœur d'Hector, tremblante à vos genoux ;
Daignez rendre à la mort une triste victime :
Elle a trahi son sang ; elle expiera son crime.

PRIAM.

O chère Hippodamie ! épargne mes douleurs.
Perdons le souvenir de nos premiers malheurs.
Mon âme s'ouvre entière aux transports que j'éprouve :
Le ciel est apaisé puisque je te retrouve.
Les dieux daignent enfin suspendre mes regrets,
J'oublie en ce moment tous les maux qu'ils m'ont faits.
O triste sœur d'Hector ! ô fille toujours chère !
Sais-tu combien de pleurs tu coûtas à ton père ?

Je n'en verserai plus. Le ciel finit leur cours.
Et tu vas rendre heureux ces derniers de mes jours.
Seule tu vas changer ma fortune cruelle,
Et calmer sa rigueur... qui dût être éternelle !
Briséis, conçois-tu le juste étonnement,
Les plaisirs qui suivront ce grand événement.
Quand aux premiers Troyens que m'offrira leur zèle,
Ma bouche annoncera cette heureuse nouvelle ?
Peins-toi leur allégresse ; et peins-toi même encor
Les transports de la reine, et ceux de mon Hector.
Hâtons-nous, cher Brisès ; allons porter dans Troie
La joie et les plaisirs où mon âme est en proie.
Suis-moi ; ne tardons plus.

BRISÈS.

Seigneur, où courez vous ?
Quel trouble vous égare en des moments si doux ?
Infortuné monarque, et plus malheureux père,
Vous retrouvez à peine une fille si chère ;
A peine le destin la remet sous vos lois,
Et vous allez la perdre une seconde fois !
Déguisez, réprimez cet excès de tendresse ;
Trompez également les Troyens et la Grèce,
Et d'Ulysse et des siens craignez les trahisons ;
Surtout du fier Atride écartez les soupçons.
Eh ! de quel prix alors racheter votre fille ?
Quels efforts la rendroient aux pleurs de sa famille,
Si ce fatal secret, qu'on ne peut trop celer,
Aux Grecs, avant la nuit, alloit se dévoiler ?

PRIAM.

Les dieux, qui m'ont rendu cet objet de mes larmes,
Sans doute, cher Brisès, t'inspirent ces alarmes.

Ils ont parlé, ma fille, et leur ordre sacré
A votre oreille en vain ne s'est pas déclaré.
Renfermez ces secrets ; et quand la nuit propice
Va couvrir et les Grecs, et les ruses d'Ulysse,
Nous vous ferons sans peine échapper de ces lieux,
Et rentrer dans les murs élevés par les dieux.
Si ces dieux bienfaisants, secondant notre audace,
A ma triste vieillesse accordent cette grâce,
J'atteste leurs autels aux serments consacrés,
De rendre Hélène aux Grecs, contre elle conjurés.
Cessez, guerre funeste, et d'une paix durable
Resserrons à jamais le lien désirable.
Grèce, reprends le bien que j'ai trop défendu,
Et rends-moi seulement celui que j'ai perdu.
Oui, je vais tout tenter pour enlever ma fille
Aux mains du meurtrier de toute ma famille.
Car je ne pense pas qu'un tigre furieux,
Tout couvert de ton sang, puisse plaire à tes yeux.
Non, ton cœur envers moi ne sera point perfide.
Jure donc de quitter ce vainqueur homicide,
De rejeter ses feux, de détester son nom,
De lui taire le tien, de revoir Ilion.
Parle. Le promets-tu, ma chère Hippodamie?

BRISÉIS.

Seigneur,... je promets tout; disposez de ma vie.

BRISÈS.

Achille va venir; il faut vous séparer.

PRIAM.

Adieu : songe aux serments que tu viens de jurer.

BRISÉIS.

Vous me quittez, mon père?

SCÈNE IV.

BRISÉIS, *seule.*

HÉLAS ! tout m'abandonne.
Que vais-je devenir ? quelle horreur m'environne !
Qui suis-je ? qu'ai-je appris ? quelle affreuse clarté !
Grands dieux ! replongez-moi dans mon obscurité....
Ou de mon âme au moins bannissez la mémoire
Des instants plus heureux, et marqués par la gloire,
Où le fils de Thétis, au bord thessalien,
Dût pour jamais unir et son sort et le mien.
Hélas ! de quel espoir mon âme possédée
Formoit de cet hymen la douce et frêle idée !
Ne reviendrez-vous plus pour calmer ma douleur,
Temps heureux, où du moins j'ignorois mon malheur ?
Mais où t'égares-tu, sœur et fille parjure ?
Tous les vœux que tu fais outragent la nature.
Mon trouble et ma terreur croissent à chaque pas.
Que vois-je ? Achille armé ! que lui dirai-je ? hélas !

SCÈNE V.

BRISÉIS, ACHILLE.

ACHILLE, *en habit de combat.*

MADAME, triomphez du pouvoir de vos charmes ;
Ils ont contraint Achille à reprendre les armes.
Ce fer du sang troyen va se rougir encor ;
Adraste, par mon ordre, est allé vers Hector.
Dans la plaine avec lui je vais bientôt descendre :
Dans une heure il m'attend aux rives du Scamandre.

Nos traités sont rompus, je les ai violés;
Il faut combattre Hector, puisque vous le voulez.
Pardonnez si tantôt je tardois à vous croire.
Ma résistance même ajoute à votre gloire.
Je vais.... mais quel ennui vous trouble en ce moment?
Quel triste adieu, madame, emporte votre amant?
Eh quoi! vos yeux sur moi ne se tournent qu'à peine.
Au nom de cet hymen dont l'attente est prochaine,
Au nom de cet espoir dont j'aime à me remplir,
Qu'un regard....

BRISÉIS.

Cet hymen est loin de s'accomplir,
Seigneur.

ACHILLE.

Que dites-vous?

BRISÉIS.

L'injuste destinée
Des plus cruels revers marqua cette journée.
Mon malheur me condamne à d'éternels ennuis.

ACHILLE.

Qu'entends-je?

BRISÉIS.

Jour funeste!

ACHILLE.

Achevez.

BRISÉIS.

Je ne puis.

ACHILLE.

J'entends; j'ai mérité votre juste colère;
Je devois n'aspirer, ne songer qu'à vous plaire:
J'ai dû, mettant ma gloire et ma haine à vos pieds,
Verser soudain le sang que vous me demandiez;

Il falloit à l'instant combler votre espérance.
Eh bien! je vais, je cours réparer cette offense.
Adieu.

BRISÉIS.

C'en est donc fait.... quoi! seigneur, vous partez?

ACHILLE.

Vous le voulez, madame, et j'y vole....

BRISÉIS.

Arrêtez.
Ah! seigneur, épargnez mes mortelles alarmes.

ACHILLE.

Achille va combattre, et vous versez des larmes!
Ah! bientôt à vos yeux cet Achille vainqueur,
Couvert du sang d'Hector....

BRISÉIS.

Vous me percez le cœur.

ACHILLE.

Veillé-je? n'est-ce point un songe qui m'abuse?
O ciel! est-ce bien moi que votre bouche accuse,
Moi qui, pour satisfaire à votre volonté,
Ai brisé des serments le lien redouté?
De quel crime envers vous soupçonnez-vous mon âme?

BRISÉIS.

Que ne puis-je parler!

ACHILLE.

Hector m'attend, madame.

BRISÉIS.

Seigneur.... hélas! du moins, différez un moment.

ACHILLE.

Que penseroit Hector de mon retardement?
J'ai déja trop long-temps différé pour ma gloire.

Cependant vous voulez... grands dieux! puis-je le croire?
Briséis, savez-vous ce que vous proposez?

BRISÉIS.

Ah! je sais que je meurs, si vous me refusez.
Périssent les combats qu'à jamais je déteste!
Apprenez qu'en ce jour un oracle funeste,
Un oracle pour moi plus cruel que la mort,
M'a rendu mes parents, m'a révélé mon sort.
Mais un ordre sacré, qu'il faut que je révère,
Me force à tous les yeux d'en voiler le mystère.
Seigneur, qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir
Que chérir cet Hector est mon premier devoir,
Que pour sa vie enfin je donnerois la mienne,
Que mon sang est à lui, que je naquis Troyenne.

ACHILLE.

Vous Troyenne! et c'est vous qui vouliez son trépas!
Contre Hector aujourd'hui vous seule armez mon bras.

BRISÉIS.

Puissé-je chez les morts descendre la première!
Tournez, tournez sur moi cette arme meurtrière.
Qu'elle épuise mon sang comme elle a commencé....
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous l'aurez versé.
Mes frères généreux, dont Troie arma le zèle,
Ont péri sous vos coups en combattant pour elle.
Briséis plus long temps ne sauroit les trahir....
Elle a même promis, seigneur, de vous haïr.
Mais dussé-je paroître offenser la nature,
Dût une mort soudaine expier mon parjure,
C'est le seul des serments que je veux violer,
Et c'est ce qu'en tremblant j'ose vous révéler.
A ma prière, hélas! serez vous inflexible?
Votre cœur à ma voix sera-t-il insensible?

Songez qu'Achille un jour dut être mon époux.
Vous ne répondez rien.... Je tombe à vos genoux.
Je veux les arroser, les baigner de mes larmes.
Et si mon désespoir a pour vous quelques charmes,
S'il faut, cruel, enfin, que vous me refusiez,
Cet instant va me voir expirer à vos pieds.

ACHILLE.

(A part.)
Grands dieux! souffrirez-vous que ma gloire trahie....
(A Briséis.)
Ah! que demandez-vous?

BRISÉIS.

Je demande la vie.
Que vois-je? dans vos yeux un doux espoir me luit.
Mais soudain, quel nuage!.... ah! tout mon bonheur fuit.

ACHILLE.

Briséis, il faut donc.... ô ciel, que dois-je faire?

BRISÉIS.

Eh bien! c'est trop cacher un funeste mystère.
Apprenez des secrets trop long-temps inconnus....

SCÈNE VI.

ACHILLE, BRISÉIS, ULYSSE.

ULYSSE.

Achille, Hector triomphe, et Patrocle n'est plus.

ACHILLE.

Dieux!

BRISÉIS.

Qu'entends-je?

ULYSSE, *à Achille.*

La mort a fermé sa paupière;
La gloire a terminé sa brillante carrière.

A peine ce héros avoit quitté ces lieux,
Hector s'avance à lui la fureur dans les yeux.
Hector croit voir Achille; et d'un ton de menace :
« Viens, dit-il, recevoir le prix de ton audace. »
Patrocle ne répond que par un trait lancé,
Qui dans l'air.... Mais lui-même il tombe terrassé;
Et par le fier Hector immolé sans défense,
Il s'écrioit : Achille! et demandoit vengeance.
Il l'obtiendra sans doute, et je vais de ce pas
Exciter tous les Grecs à venger son trépas.

SCÈNE VII.

ACHILLE, BRISÉIS.

ACHILLE.

Il n'est plus! ô destin! ô fortune ennemie!
Mais je verse des pleurs, et Patrocle est sans vie!
Étendu sur l'arène, il attend un vengeur.
Ami, je le serai; j'en jure ma fureur.
Je dois une victime en tribut à ta cendre;
Tu demandes son sang, et je vais le répandre.

BRISÉIS.

Ah! plutôt, qu'en mon sein votre fer soit plongé.
Vous ne m'écoutez plus!

ACHILLE.

Patrocle, sois vengé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PRIAM, BRISÉIS.

PRIAM.

Est-ce toi, Briséis? viens rassurer ton père.
Qu'en ces cruels moments ta présence m'est chère!
Aux portes de ce camp, des soldats furieux
Ont présenté leurs dards et la mort à mes yeux.
Qui leur fait violer tous les droits qu'on révère?
Suis-je libre ou captif? que faut-il que j'espère?
Tout en ces lieux conspire à me remplir d'effroi.
Achille des serments trahiroit-il la foi?
On dit qu'il s'est couvert de ces fatales armes,
Qui cent fois dans nos rangs ont semé les alarmes.
Par ton silence, hélas! ce bruit trop confirmé....

BRISÉIS.

Il est trop vrai, seigneur; Achille s'est armé.

PRIAM.

Dieux cruels! ôtez-moi ce reste de lumière:
Précipitez le cours de ma triste carrière;
Pourquoi me réserver à de nouveaux malheurs?
O sort! n'avois-je point épuisé tes rigueurs?
Ainsi, de nos traités Achille rompt la chaîne!
Les dieux de ce cruel ont ranimé la haine!
Ah! ma fille, tes yeux ont su toucher son cœur;
C'est à toi de fléchir sa barbare fureur.

ais-lui voir à ses pieds sa captive tremblante ;
mprunte l'éloquence et les pleurs d'une amante ;
mplore pour un frère un vainqueur généreux.
Je ne te parle plus de détester ses feux.
Sauve Hector et tes murs de sa rage funeste,
De ton sang malheureux conserve ce qui reste.
Oublions le passé, ma haine s'y résout ;
Qu'Hector vive, à ce prix je veux pardonner tout.
Tu ne me réponds point, je te vois interdite.
Parle, qui peut causer le trouble qui t'agite ?
Instruis-moi, je le veux.

BRISÉIS.

(A part.) *(Haut.)*
Que lui dire ?... Ah ! tremblez.

PRIAM.

N'importe, apprends-moi tout.

BRISÉIS.

Nos malheurs sont comblés.

PRIAM.

Que dis-tu ? Satisfais ma triste inquiétude.
De quels nouveaux revers.....

BRISÉIS.

Apprenez le plus rude :
Patrocle est mort, seigneur, l'oracle est accompli ;
Achille va combattre, et mon sort est rempli.

PRIAM.

Ah ! c'est trop en un jour essuyer de disgrâces :
Non, je n'attendrai point l'effet de vos menaces,
Présages effrayants d'un sinistre avenir,
Par une prompte mort il faut vous prévenir.

BRISÉIS.

C'est moi qui de vos maux ai rempli la mesure.

Punissez vôtre fille et vengez la nature.
De l'antique Ilion et la gloire et l'appui,
Le magnanime Hector va périr aujourd'hui.
Votre fils va périr; et sa sœur criminelle,
Indigne rejeton d'une tige si belle,
Des plus affreux destins accomplissant le cours,
A suscité le bras qui va trancher ses jours.
Qu'attendez-vous? frappez.

PRIAM.

Va, tu m'es toujours chère.

BRISÉIS.

Hector est votre fils.

PRIAM.

Ne suis-je pas ton père?
Cesse de déchirer tous mes sens attendris.
Hector et Briséis me sont d'un même prix.
J'excuse tes erreurs, ton remords les efface.
N'accusons que le ciel du coup qui nous menace.

BRISÉIS.

Dieux! que n'ai-je prévu ma honte et mes regrets?
Mais il falloit remplir vos injustes décrets....
Non, de cette rigueur le ciel n'est point capable.
Que dis-je? à mes désirs il se rend favorable;
Je ne m'abuse point; vous m'inspirez, grands dieux!
Vous remplissez mon cœur, vous éclairez mes yeux.
C'est vous qui m'appelez aux rives du Scamandre,
Aux lieux où tant de sang est près de se répandre.
J'y cours; et par mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Je vais de ces cruels suspendre les fureurs.
Leurs cœurs ne seront point fermés à ma prière.
Des mains de mon amant je sauverai mon frère.

Retenus en secret par de tendres liens,
Leurs homicides bras rencontreront les miens....
Ou s'ils m'osent braver, leur barbare furie
Ne pourra s'assouvir qu'en m'arrachant la vie.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

PRIAM, *seul.*

Ma fille!... elle me fuit. O crainte! ô foible espoir!
Qui m'apprendra les maux que je n'ose prévoir?
Hélas! tout m'abandonne au trouble qui me presse;
Un noir pressentiment alarme ma tendresse.
Ce présage cruel que je ne puis bannir,
Égare mes esprits dans un triste avenir.
Briséis! cher Hector! malheureuse famille!
Que deviendra mon fils? reverrai-je ma fille?

SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS.

PRIAM.

Mais j'aperçois Brisès. Est-ce fait de ton roi?

BRISÈS.

Vivez, vivez, seigneur; et calmez votre effroi;
Tous les dieux à la fois protègent votre empire.

PRIAM.

O ciel! qu'entends-je? achève; Hector?

BRISÈS.

Hector respire.

PRIAM.

Les dieux me le rendroient !

BRISÈS.

Achille furieux
Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux :
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins soudaine.
Déja de la Troade il a vu fuir la plaine ;
Il se présente aux bords à jamais révérés,
Où le Xanthe immortel roule ses flots sacrés.
Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille, en frémissant, voit sa rage captive ;
Et redoublant sa haine à l'aspect du héros,
Terrible et tout armé, se plonge dans les flots.
De cette audace altière Hector même s'étonne :
Achille disparoît ; l'onde écume et bouillonne.
Bientôt il se remontre, et paroît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les dieux.
Tous ces dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots combattoient son passage.
Achille loin de lui par l'orage entraîné,
Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse ; il chancelle, il succombe ;
Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus ;
Un bruit même s'élève : « Achille ne vit plus ! »
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troie
Se livrent aux transports d'une indiscrète joie,
O surprise ! ô prodige ! Achille audacieux
Surmonte la tempête, et le fleuve et les dieux.
Ce n'est plus un mortel échappé du naufrage,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel ! et mon fils ?

BRISÈS.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur, montre un courage égal.
L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides
Mesurent fièrement leurs glaives homicides :
Une même valeur semble guider leurs bras ;
Tous deux cherchent la gloire, et courent au trépas.
La Victoire hésitoit ; la déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine ;
Mais un dieu plus propice en ordonne autrement,
Et le Sort, qui fait tout, change l'événement.
Un trait part de nos rangs : son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée ;
Les airs sont aussitôt couverts de mille dards ;
Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.
Mes yeux ont vu combattre, et l'Europe et l'Asie.
Neptune arme pour Troie, et Junon pour Argos,
Tout ce que la nature a produit de héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'asile ;
Tout Troyen est Hector, et tout Grec est Achille.
Achille et son rival, dans la foule perdus,
S'appellent à grands cris, et ne se trouvent plus.
Sans doute un dieu plus fort les trouble et les égare.
Mars veut les réunir, Jupiter les sépare.
Jupiter ne veut pas que la parque en courroux
Étende sur Hector ses homicides coups.

PRIAM.

N'en doutons point, Brisès ; un dieu prend sa défense.
Je reverrai mon fils ; j'en reprends l'espérance.

O Brisès ! de ton roi conçois-tu les transports ?
Le sort du fier Achille a trompé les efforts.
Va, cours vers Briséis. Peins-lui mon allégresse.
(Brisès sort.)

SCÈNE IV.

PRIAM, *seul.*

Oui, les dieux ont voulu consoler ma vieillesse.
Mon bonheur désormais.... dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Où suis-je ? ô ciel ! Achille !... ô foudre ! écrase-moi.

SCÈNE V.

PRIAM, ACHILLE.

PRIAM.

Barbare ! d'où viens-tu, tout fumant de carnage ?
Qu'as-tu fait de mon fils ?

ACHILLE.

Ce qu'en a fait ma rage !
Père du meurtrier du héros que j'aimois,
Si ma main a puni ses barbares forfaits ?
Quels secours l'auroient pu soustraire à ma vengeance ?
Pensois-tu que cent bras armés pour sa défense,
Et les flots mutinés, et tous les dieux unis,
De ma juste fureur pussent sauver ton fils ?
Le Xanthe a vainement arrêté mon courage;
Au travers de ses flots je me suis fait passage.
Hector m'a bientôt vu revoler sur ses pas,
Ce fer l'a détrompé du bruit de mon trépas.
J'ai terrassé ton fils. Mon bras, de sang avide,
S'est mille fois baigné dans celui du perfide ;

Enfin, las de rouvrir et d'épuiser son flanc,
Autour de ses remparts je l'ai traîné mourant;
Et pour mieux insulter au défenseur de Troie,
Des vautours dévorants je l'ai laissé la proie [1].
Pour venger mon ami, dont le sang fume encor,
Voilà ce que j'ai fait du malheureux Hector.
Que ne puis-je, Patrocle, au gré de ton attente,
Immoler Troie entière à ton ombre sanglante!

PRIAM.

Toi, le sang de Pélée ou celui de Thétis?
Opprobre des héros! non, tu n'es point leur fils.
Le flambeau de la rage éclaira ta naissance;
La haine te reçut des mains de la vengeance.
Les flancs de l'hydre affreuse, ou le Styx en fureur,
Te vomirent au jour pour en être l'horreur.
O monstre! as-tu bien pu d'un récit sanguinaire
Oser souiller ainsi les oreilles d'un père,
Me peindre mon Hector sous ton glaive expirant,
Et t'offrir à mes yeux tout couvert de son sang?
Triomphe de mes pleurs, infernale furie!
O mort! viens m'enlever de sa présence impie;
Délivre mes regards d'un aspect odieux.

ACHILLE.

Ah! c'est trop retenir mes transports furieux,
Et ma rage.....

---

[1] Iliad. l. X.

SCÈNE VI.

PRIAM, ACHILLE, BRISÈS.

BRISÈS.

Où t'emporte une aveugle colère?
Amant de Briséis, épargne au moins son père.

ACHILLE.

Qu'entends-je? lui son père? ô coup affreux du sort!

BRISÈS.

Barbare, viens la voir expirer près d'Hector.

PRIAM.

Ma fille?

ACHILLE.

O désespoir! Hector étoit son frère!
Le voilà donc connu, ce funeste mystère.
Tonnez sur moi, grands dieux!

PRIAM.

Ma fille expire; ô ciel!...
J'ai perdu Briséis!... eh bien! tigre cruel!
Ta vengeance implacable est-elle satisfaite?
Non. Puisque je respire, elle reste imparfaite;
Il manque une victime à ton inimitié....
Tu frémis, est-ce à toi de sentir la pitié?
Épuise, épuise un sang où ta main s'est plongée.

ACHILLE.

Poursuis; venge sur moi la nature outragée.
Venge Hector par sa sœur, et ton cœur par le mien;
Accrois mon désespoir par l'image du tien.
J'ai fait couler tes pleurs; j'en verse davantage.
C'est sur moi qu'ont porté tous les traits de ma rage.
Briséis!

PRIAM.

Aux remords ton cœur semble s'ouvrir.
Quels sont donc mes malheurs, s'ils ont pu t'attendrir ?

BRISÈS, *à Priam.*

Seigneur, puisque les dieux ont fléchi sa colère,
Briséis dans son cœur doit parler pour un frère.
Aux honneurs du bûcher votre fils attendu,
Aux larmes des Troyens n'est point encor rendu.
Songez, songez qu'Hector, privé de funérailles,
Reste en proie aux vautours au pied de ses murailles;
Souffrirez-vous qu'un fils....

PRIAM.

Tu déchires mon cœur.

BRISÈS.

Joignez vos pleurs aux miens pour toucher son vainqueur.
Achille, à la pitié laisse attendrir ton âme.
Ce n'est plus cet Hector portant partout la flamme;
Ce n'est plus ce guerrier, ce fils victorieux,
Que suivoient aux combats la terreur et les dieux;
Ce n'est plus ce héros, l'appui de Troie entière...
C'est Hector au tombeau, que te demande un père.

PRIAM.

O nature! je cède à ton pouvoir sacré.
Achille, écoute un père au désespoir livré.
J'ai perdu par toi seul, par ce fer que j'abhorre,
Ce fils que ma douleur te redemande encore.
Ta main, ta main barbare a comblé mes malheurs:
Elle est teinte du sang qui fait couler mes pleurs.
La nature en mon âme a gravé cet outrage;
Elle excitoit un père à défier ta rage:
Ce même amour, Achille, est encor le plus fort.
Reconnois son empire à ce cruel effort:

J'embrasse tes genoux ; que cette main funeste,
De mon fils qui n'est plus, me rende au moins le reste.
Permets-nous de porter ces gages précieux
Au tombeau qu'à sa cendre ont laissé ses aïeux.
Une noble pitié n'est point une foiblesse ;
Accorde cette grâce à ma triste vieillesse.

ACHILLE.

Va, père infortuné ! ne crains plus mon courroux :
J'ai fait tous tes malheurs, et je les ressens tous.
Porte dans Ilion, va rendre à ta famille
Les cendres de ton fils et celles de ta fille.
Qu'en un même tombeau la mort tienne enfermé
Tout ce qui te fut cher, et tout ce que j'aimai.
Revois tes murs encor.

PRIAM.

Triste et funeste joie !

ACHILLE.

Allons chercher la mort, qui m'attend devant Troie.

FIN DE BRISÉIS.

TRADUCTION LATINE,

ET VERS POUR VERS,

DU PASSAGE DU XANTHE,

Par Louis-Charles Poinsinet de Sivry, fils, âgé de 18 ans.

BRISÉIS,

TRAGÉDIE,

ACTE V, SCÈNE III.

PRIAM, BRISÈS.

BRISÈS.

Achille furieux
Courait à la vengeance au sortir de ces lieux.
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins soudaine.
Déja de la Troade il a vu fuir la plaine.
Il se présente aux bords à jamais révérés,
Où le Xanthe immortel roule ses flots sacrés [1].
Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille, en frémissant, voit sa rage captive;
Et redoublant sa haine à l'aspect du héros,
Terrible, et tout armé, se plonge dans les flots.
De cette audace altière, Hector même s'étonne.
Achille disparoît, l'onde écume et bouillonne.
Bientôt il se remontre, et paroît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les dieux.

---

[1] Le culte pour ce fleuve (qui portoit le double nom de Xanthe et de Scamandre) étoit tel, que les jeunes filles de Troie et des environs avoient coutume de lui faire

TRADUCTION LATINE,

ET VERS POUR VERS,

DU PASSAGE DU XANTHE.

PRIAMUS, BRISES.

BRISES.

Immitis Achilles
Egrediens castris ultricia currit ad arma,
Fulgure jam citior, jam fulminis ocyor alis.
Sub pedibus fugiunt, fugiunt, heu! Troadis arva!
Æternùm venerata ferox ad littora tendit,
Quæ sacer augustis Xanthus circumfluit undis.
Armipotens ripâ Hector cernitur ulteriore.
Frænatam rabiem perfrindens sentit Achilles;
Aspectu Phrygii, majores concipit iras:
Ære gravis, minitans, medium se mergit in amnem.
Ipse stupens animos audaces conspicit Hector.
Obruitur fluvio Pelides; æstuat humor:
Sed summâ undâ extans subitò spectatur Achilleus,
Tales in Divos gesserunt arma Gigantes.

---

hommage de leur virginité, en venant se baigner dans ses eaux la veille de leurs noces. *Voy.* l'Encyclopédie, au mot *Scamandre.*

Tous ces dieux conjurés pour venger leur rivage,
D'accord avec les flots, combattoient son passage.
Achille, loin de lui, par l'orage entraîné,
Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse ; il chancelle, il succombe ;
Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus ;
Un bruit même s'élève : « Achille ne vit plus ! »
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troie
Se livrent aux transports d'une indiscrète joie,
O surprise ! ô prodige ! Achille audacieux
Surmonte la tempête, et le fleuve, et les dieux.
Ce n'est plus un mortel échappé du naufrage,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel ! et mon fils ?

BRISÈS.

Hector, en ce moment fatal,
Avec moins de fureur montre un courage égal.
L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides,
Mesurent fièrement leurs glaives homicides.
Une même valeur semble guider leur bras.
Tous deux cherchent la gloire, et courent au trépas.
La Victoire hésitoit ; la déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine ;
Mais un dieu plus propice en ordonne autrement ;
Et le Sort, qui fait tout, change l'évènement.
Un trait part de nos rangs : son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée.
Les airs sont aussitôt couverts de mille dards.
Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie.

Ripas cœlicolæ quemquam temerare sacratas
Indignantur; et hostem, immixti fluctibus, arcent.
Æacides æstu longè exturbatus arenâ,
Torrentem rapidum dextrâ propulsat inani.
Rursùs in abruptum actus, nutat; denique cedit,
Mox revocat vires; innat; modò mergitur undis.
Conatus iterùm Æacidis solvuntur inanes.
Tollitur ad cœlum clamor: Jam vixit Achilles!
Dùm verò certatìm propugnacula Trojæ
Ingenti temerè celebrant nova gaudia plausu,
Mirùm, ô! prodigium! armis audax Thessalus heros
Vincit bacchatas auras, amnemque, deosque;
Jam nec nunc tempestati mortalis ademptus,
Sed victor Pelides in ripam emicat ardens.

PRIAMUS.

Proh! quid jam natus?

BRISES.

Tanto discrimine rerum,
Ille, animi compos, non impar surgit Achilli.
Concurrunt clypeis immensi fulmina belli;
Ferrea terribiles immaniter arma decussant.
Virtus namque eadem mavortia brachia ducit
Certantum; pulchram quærunt per vulnera mortem:
Hos inter longùm dubitat Victoria pendens;
Ancipitem dira inclinabat denique libram;
Propitiore deo, nullum Fortuna coronat;
Et quæ cuncta movent, eventum Fata reflectunt.
E Teucrûm turmis eccè est allapsa sagitta;
Casside sed duri propellitur ictus Achillis.
Innumera eripiunt subitò tela impia cœlum,
Conversæque ruunt acies; hinc agmina Trojæ,
Hinc Graii; numquàm asperior Mavortis imago.

Mes yeux ont vu combattre et l'Europe et l'Asie.
Neptune arme pour Troie, et Junon pour Argos,
Tout ce que la nature a produit de Héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'asile;
Tout Troyen est Hector, et tout Grec est Achille.
Achille et son rival, dans la foule perdus,
S'appellent à grands cris, et ne se trouvent plus.
Sans doute un dieu plus fort les trouble et les égare :
Mars veut les réunir, Jupiter les sépare.
Jupiter ne veut pas que la parque en courroux
Étende sur Hector ses homicides coups.

Certantem his oculis vidi Europamque, Asiamque.
In Trojam Juno, pro Trojâ suscitat omnes
Neptunus, claros bello quos prædicat orbis;
Imbellique fugâ superest spes nulla timori;
Omnis Tros Hector, omnis jam Graius Achilles.
Ast longè disjecti, amboque per agmina se dùm
Voce vocant, nequeunt jàmjàm concurrere ferro.
Majus agit numen; fusi in diversa feruntur.
Mars utrumque ardet committere; Jupiter arcet;
Jupiter ipse vetat fatalia stamina nentes
Hectoreum jam nunc filum rescindere Parcas.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,

TRAGÉDIE,

PAR GUYMOND DE LA TOUCHE,

Représentée, pour la première fois, le 4 juin 1757.

NOTICE
SUR GUYMOND DE LA TOUCHE.

Claude Guymond de la Touche, fils du procureur du roi au bailliage de Chateauroux en Berri, naquit en 1729. Une excellente éducation développa en lui des dispositions naturelles. Ses succès, joints aux sentiments religieux qu'il avoit puisés dans sa famille, le firent entrer à quatorze ans chez les jésuites; mais bientôt ses penchants prirent une direction différente. Son goût pour la littérature se déploya peu à peu; à l'âge de vingt-huit ans, dégoûté de la vie religieuse, et s'étant attiré quelques désagréments de la part de la société dans laquelle il étoit entré, il profita de ce qu'il n'y avoit pas pris les derniers engagements, pour quitter un état auquel il n'étoit point appelé. Il entra dans le monde avec l'intention de s'adonner à l'étude du droit; mais Melpomène l'enleva à Thémis. Il fit part de ses nouvelles intentions à son père, qui, loin de les combattre, l'encouragea à suivre la carrière où l'entraînoit son génie.

Le 4 juin 1757 parut *Iphigénie en Tauride*. Cette tragédie fut très applaudie pendant vingt-sept représentations. L'auteur n'y fit pas moins quel-

ques changements qui assurèrent de plus en plus son succès à sa reprise, qui eut lieu le 12 décembre de la même année.

Guymond de la Touche travailloit à une tragédie de *Régulus*, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 14 février 1760, dans sa trente-unième année.

PERSONNAGES.

THOAS, chef de la Tauride.
ORESTE, roi d'Argos et de Mycène, frère d'Iphigénie.
PYLADE, roi de la Phocide, ami d'Oreste.
IPHIGÉNIE, grande-prêtresse de Diane.
ISMÉNIE, prêtresse de Diane, attachée à Iphigén
EUMÈNE, autre prêtresse.
ARBAS, officier des Gardes de Thoas.
Un esclave attaché à Isménie.
Prêtresses.
Soldats d'Oreste et de Pylade.
Gardes de Thoas.

La scène est en Tauride, dans le temple de Diane.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE *seule, prosternée au pied de l'autel.*

Grands dieux ! dont en tremblant j'implore l'assistance,
Daignez, en l'éprouvant, soutenir ma constance ;
Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur :
De vos profonds décrets est il l'avant-coureur ?

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMÉNIE, *au fond du théâtre.*

Quels douloureux accents me remplissent d'alarmes !
N'entends-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE, *se levant.*

Est-ce toi, dont les soins me deviennent si chers,
Qui seule à ma douleur restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces autels funèbres,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres,

Pâle et tremblante, hélas ! que venez-vous chercher,
Vous qui le jour osez à peine en approcher ?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue
N'assiège point encor Diane et sa statue.
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés...

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs et du fils de Pélée,
Diane, que n'étois-je en Aulide immolée !
Ou que n'ai-je du moins, quand ta puissante main
Me transporta loin d'eux sous ce ciel inhumain,
Subi la loi sanglante en ton nom établie,
Contre les étrangers qu'elle te sacrifie !
O déesse !

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
La trop juste pitié qui défendit vos jours ?
Craignez que sa bonté, si mal récompensée,
A la fin, de vos pleurs ne se trouve offensée ;
Mais en ce jour naissant qui peut les redoubler ?
Est-ce le sang qui doit sous votre main couler ?
D'un cœur compatissant victime déplorable,
Hélas ! auriez-vous vu l'étranger misérable,
Au pied du temple hier trouvé sans mouvement,
Sur le sable étendu, privé de sentiment,
Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre,
Par d'homicides soins Thoas a fait revivre ?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu ? n'ai-je donc pas assez
De la crainte des maux qui me sont annoncés ?
A quels pleurs éternels je semble être livrée !
D'un trop crédule espoir me serois-je enivrée ?
O destin ! n'ai-je dû naître que pour souffrir ?
Me verrai-je toujours, sans vivre ni mourir,
Dans ce temple de sang au meurtre assujettie,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie,
Victime à chaque instant d'un devoir odieux,
L'horreur de la nature, et peut-être des dieux ?

ISMÉNIE.

Quoi ! ne comptez-vous plus sur votre frère Oreste ?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste ?

IPHIGÉNIE.

Vain espoir ! son trépas ne m'est que trop prédit.
Un songe encor présent à mon cœur interdit...

ISMÉNIE.

Pourquoi vous alarmer sur la foi d'un mensonge ?
Fille du roi des rois, devez-vous craindre un songe ?

IPHIGÉNIE.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter ?
Quand, dans l'espoir flatteur d'un brillant hyménée,
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée,
De mes affreux destins fatal avant-coureur
Un songe également vint me remplir d'horreur ;
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture ;
Je le vis à l'autel, outrageant la nature,
D'un titre qu'il souilloit avidement jaloux,
Me présenter la mort au lieu de mon époux.

ISMÉNIE.

Quel fantôme aujourd'hui, quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage?
Osez me le tracer, soulagez votre cœur;
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur et d'allégresse!
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse;
Au sein de la nature et de l'humanité,
Je respirois le calme avec la liberté;
Au fond de leur palais, rempli de leur puissance,
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance,
Quand un bruit effrayant, des gouffres du trépas,
S'élève et fait trembler le marbre sous mes pas.
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre,
La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre;
Je fuis, et la lueur d'un pâle et noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève;
De ce vaste débris qu'avec peine il soulève,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri;
Il m'appelle en poussant un lamentable cri:
J'accours; et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs et du bandeau mortel,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frère...
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets, effacez-en l'empreinte.

IPHIGÉNIE.

N'es-tu plus, cher espoir? en croirai-je ma crainte?
Es-tu, comme ta sœur, à l'orgueil immolé?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé?
Hélas! tu soutenois mon timide courage;
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât sur ces bords, de mes larmes trempés,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés,
Pour instruire par eux Argos et ta tendresse,
Du cours de mes destins, ignoré de la Grèce;
Sûre que ton grand cœur, pénétré de mon sort,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets! Les dieux, dans leur vengeance,
M'ont voulu tout ravir, jusques à l'espérance.

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe et vos pressentiments:
Il n'est d'oracles sûrs que les évènements.
Quel barbare plaisir, quelle fureur extrême
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même!
D'ailleurs, souvent les dieux, qu'accusent nos douleurs,
Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère;
Je peux encor pour vous nommer ici mon père:
Votre rang, vos vertus, mes pleurs et vos bienfaits,
Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets.
Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse,
Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
Hélas! que votre sort lui fait sentir le sien!
Mais, madame, parlez; nos jours sont votre bien.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

VOTRE tyran, pressé par ses sombres alarmes,
Vient, madame, rouvrir la source de vos larmes.
Inquiet, éperdu, croyant tout ce qu'il craint,
Redoutant l'étranger qui ne doit qu'être plaint,
Il vient, en ses terreurs, aussi cruel qu'extrême,
L'immoler par vos mains au ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il? fatale extrémité!
Et quel moment encor choisit sa cruauté!

ISMÉNIE.

Ah! si brisant le joug d'une triste contrainte,
Vous essayiez de vaincre et son zèle et sa crainte;
Si de l'humanité vous réclamiez les droits,
Et le courroux des dieux, et le devoir des rois;
Si vous faisiez parler sa gloire et la nature..

IPHIGÉNIE.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture,
Que sa religion et la crédulité
Remplissent d'épouvante et de férocité?
Grands dieux! si cependant votre gloire s'oppose
A ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose;
Du sang des malheureux si ces autels baignés,
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés;
Daignez alors, daignez descendre dans mon âme,
Et l'embraser des traits d'une divine flamme;
A ma timide voix prêtez ces fiers accents
Qui subjuguent l'esprit et captivent les sens;

Que je puisse domter l'illusion farouche
D'un barbare que tout effraie et rien ne touche;
Et qu'en vous honorant, mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre tyran paroît, renfermez votre trouble.

IPHIGÉNIE.

Son aspect, malgré moi, l'excite et le redouble.

SCÈNE IV.

THOAS, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, ARBAS, GARDES.

THOAS.

Vous à qui l'avenir se doit manifester,
Sur mon sort, en tremblant, je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-temps, dans l'ombre du silence,
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel, j'éprouve des remords;
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts:
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle;
Sur mon front innocent ma couronne chancelle:
Des dieux qu'avec effroi j'évite d'offenser,
Jusqu'au sein du repos je m'entends menacer.
Diane, par mes vœux vainement combattue,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue;
De ce revers fatal, dont dépendent mes jours,
Je ne sais quelle voix vient m'avertir toujours.
Vous qu'approche des dieux votre saint ministère,
Daignez de ces objets m'éclaircir le mystère;
En apaisant le ciel, daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre étranger.

L'état où je l'ai vu m'afflige et m'importune;
Tout m'est suspect en lui, jusqu'à son infortune;
Ses regards furieux, vers le ciel élancés,
Sur son front pâlissant ses cheveux hérissés,
Ses mouvements affreux, ses cris mêlés d'alarmes,
Perdus dans un torrent de sanglots et de larmes,
Son visage altéré, sans forme et sans couleur,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte,
De l'horreur qui le suit frappent mon âme atteinte
De ses gardes tremblants si j'en crois les rapports,
Dans l'effroyable accès de ses brûlants transports,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amère,
Il semble articuler les noms d'ami, de père;
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer,
Armés de longs serpents, prêts à le déchirer.
Quel peut être le nom de ce barbare impie?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie?
Condamné par les dieux, et tout prêt d'expirer,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer?
D'où vient que tout me nuit, et sert à me confondre?

IPHIGÉNIE.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre,
Seigneur? Les dieux sont sourds à mes tristes accents;
Diane avec horreur repousse mon encens;
Sous mes genoux tremblants l'autel fuit et s'entr'ouvre,
La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre;
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.
Je ne sais, mais le sang dont cet autel est teint,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrite,
Loin d'apaiser les dieux, peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang, par devoir répandu,

A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai, je crains d'outrer leur privilège;
Je crains d'être à la fois barbare et sacrilège.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu,
Du vôtre également pouvoit être entendu,
Votre zèle, seigneur, plus pur et moins austère,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère;
Et ces autels de sang, effroi des malheureux,
Seroient, contre le sort, un asile pour eux;
Même pour l'étranger qui vous paroît à craindre,
Et qui peut-être, hélas! quel qu'il soit, n'est qu'à plaindre.
Enfin, je ne sais trop si c'est les offenser;
Mais, pour l'honneur des dieux, je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine,
Faisant de leurs autels une sanglante arène,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître?
Se pourroit-il, grands dieux! qu'avilissant votre être,
Vous nous ordonnassiez, capricieux tyrans,
D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes?

THOAS.

Eh quoi! l'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent,
Qui m'ôte avec le jour le sceptre et la statue,
Si par l'humanité mon âme combattue,
Dérobe au glaive saint un seul des étrangers
Qu'auront fait échouer le sort et les dangers?
C'est donc en me rendant à ses arrêts contraire,
Qu'aux vengeances du ciel on prétend me soustraire?

Protecteur, dites-vous, des mortels innocents,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans doute qu'il le peut, puisqu'il vous le demande ;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! les peuples armés du glaive de la guerre,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux, au soin de leur grandeur,
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes, dans le creux de nos antres sauvages,
Nous pourrons subsister de meurtre et de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants !
Et les dieux en courroux, ces dieux par qui nous sommes,
Ne pourront demander pour victimes, des hommes !
Le sang que nous faisons couler à notre gré,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?
Mais vous, de leurs décrets l'instrument et l'organe,
Quel tribunal en vous les juge et les condamne ?
De quelle autorité, bornant ici leurs droits,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des lois ?
Tremblez de vos discours : qu'un prompt retour expie
Les murmures secrets de votre cœur impie.
Malgré les mouvements dont il est combattu,
Adorer et frapper, voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime !

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel.

Qui que ce soit, frappez; soyez inexorable :
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot, c'est ma loi, c'est ma religion,
Et votre seul devoir est la soumission.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc la remplir cette loi rigoureuse....
Allons, puisqu'il le faut.... Où vais-je, malheureuse ?
Tout mon sang se soulève, et tout mon corps frémit :
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible,
En ses fausses erreurs d'autant plus inflexible,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux, et que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;
C'est le crime du sort, et non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime,
Va, pour qui le commet, le crime est toujours crime ;
Et la nécessité, qui semble l'excuser,
Ne peut vaincre son cœur, constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le ciel enfin, si le ciel le commande ?
Si c'est un sang impur, que son courroux demande ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! de quel vain effroi prétends-tu me frapper ?
La nature me parle, et ne peut me tromper :

C'est la première loi.... C'est la seule peut-être....
C'est la seule, du moins, qui se fasse connoître,
Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,
Et qui règle à la fois les hommes et les dieux.

EUMÈNE.

Ah! madame, pensez....

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare;
Mais que le ciel enfin me parle et se déclare.
Suit-il dans ses décrets les mœurs des nations?
Est-il père ou tyran selon leurs passions?
Mais non, peuples cruels, il n'a point votre rage;
Auteur de la nature, il chérit son ouvrage;
Tout homme à ses bienfaits a droit également;
Aucun dans l'univers n'est né pour son tourment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORESTE *enchaîné*, GARDES.

ORESTE *dans le fond du théâtre.*

Ah! laissez-moi jouir du moment qui me reste,
Et respectez mon sort.

(Les gardes s'éloignent.)

SCÈNE II.

ORESTE, *seul, s'avançant sur le bord du théâtre.*

Ah! malheureux Oreste!
Pour m'accabler encor, quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti?...
Cieux! quel enfer me suit! quels tourments effroyables!
Laissez-moi respirer, spectres impitoyables.
C'est le crime des dieux.... je n'ai fait qu'obéir....
Mais vous, qui me donnez le droit de vous haïr,
Auteurs de mon forfait, auteurs de mon supplice,
Dieux bizarres, parlez, quel est votre caprice?
Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant;
Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant;
De mon père égorgé par sa fureur jalouse,
Vous marquez à mes coups la parricide épouse;
Je recule, je crains.... Cruels, vous menacez;
Je me soumets, je frappe.... et vous me punissez....

C'est peu. N'apercevant dans la nature entière
Qu'un gouffre épouvantable, et l'ombre de ma mère,
N'en pouvant soutenir le fantôme odieux,
Je cours vous implorer, impitoyables dieux!
Vous me nommez ces lieux, qu'au meurtre on prostitue;
Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue,
Et transporter ailleurs ses autels profanés,
Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez :
Je pars, et tu me suis, ami fidèle et rare!
Mais entrant dans le port l'orage nous sépare.
Poussé sur les écueils, par la foudre embrasé,
Mon vaisseau, loin du tien, vole en éclats brisé.
Englouti sous les flots, privé de la lumière,
J'ignore qui me rend à ma fureur première.
Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars!
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore?
Pylade!... Achève, ô ciel! frappe, je vis encore....
O rage! Oui, c'est son sang. Me laissant mon ami,
Les dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE *enchaîné.*

PYLADE, *au fond du théâtre.*

QUE vois-je? A mon transport puis-je le méconnoître?
(Il court embrasser Oreste.)
Revois entre tes bras, ô moitié de mon être!
Revois Pylade.

ORESTE.

Où suis-je? En croirai-je mes yeux?
Pylade dans mes bras! Pylade dans ces lieux!
Je sens mon âme errer sur mes lèvres tremblantes....

PYLADE.

Rappelle, en me voyant, tes forces chancelantes.

ORESTE.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié,
Quel démon ou quel dieu t'a conduit?

PYLADE.

L'amitié.
Ayant par tes débris connu ton infortune,
Voguant aux cris des tiens, luttant contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois, rempli des promesses des dieux,
N'osant et ne pouvant, sans leur faire un outrage,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage.
Au milieu des rochers qui défendent ce port,
J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport :
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée,
J'abandonne le soin au sage et brave Alcée,
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas.
Près de ces murs sanglants le jour vient me surprendre :
J'allois, pour tout tenter, vers mon vaisseau me rendre,
Quand tout un peuple accourt, et vient m'envelopper :
Je m'arme avec fureur, je crois le dissiper;
Mais le nombre m'accable, et je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur et de joie;
Ils me traînent en foule; et d'un commun transport,
Devant leur chef tremblant, qui m'envoie à la mort....
Mais quels profonds sanglots!....

ORESTE.

Dans quel gouffre d'alarmes
Replongez-vous mes sens, dieux, témoins de mes larmes!

Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher !...

(Se tournant vers Pylade.)

Ah ! falloit-il, quittant le trône et la Phocide,
T'associer sans honte au sort d'un parricide ?
Et ne devois-tu pas, à l'exemple des dieux,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

PYLADE.

Pylade, ô ciel ! Pylade abandonner Oreste !
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste ?

ORESTE, *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi !
J'ai donc assassiné ma mère et mon ami !
Ciel exterminateur, anéantis mon être,
Anéantis le jour, le lieu qui m'a vu naître....
Mais quel vide effrayant se forme sous mes pas !
Grâces au ciel, je vois les gouffres du trépas....
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes....
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ?
C'est ma mère, grands dieux !... Fuyons... Mais la voici..
Égisthe l'accompagne.... et toi, Pylade, aussi !
Comme eux, tu me poursuis, toi, mon dieu tutélaire !
Tu sers de mes bourreaux l'implacable colère !
L'ami qui me restoit devient mon assassin !
Il s'arme de serpents, il les jette en mon sein !
Ciel ! où fuirai-je ? Arrête, ombre chère et terrible....
Vois mes remords, mes pleurs, mon désespoir horrible...
Ah ! je succombe....

(Il tombe dans les bras de Pylade.)

PYLADE.

O ciel ! et ne me vois-tu pas
Te soutenir, ami, te serrer dans mes bras ?...

ORESTE, *revenant à lui.*

C'est toi!

PYLADE.

Vois ton ami, que ta fureur offense....
Barbare, voilà donc l'effet de ma présence!
Si tu n'étois encor plus digne de pitié,
Quels reproches amers te feroit l'amitié?

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer? il perd tout ce qu'il aime.

PYLADE.

Où s'égare ton cœur? ose lui commander;
Illustre l'amitié, loin de la dégrader.
Pense moins à Pylade, et t'occupe d'Oreste;
Du plus beau sang des rois n'avilis point le reste.
Sois homme et me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie et tes remords, et ton crime, et ton nom;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins si nos soldats, si le fidèle Alcée,
Si de nos premiers ans ce guide et ce soutien
Savoit quel est ton sort, savoit quel est le mien!...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'opprime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime!...
Ah, malheureux!

PYLADE.

On vient. Au nom de ton ami,
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du sort qui nous rassemble?
Est-il donc si cruel? nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords,

Que je puisse inconnu descendre chez les morts.
Aux yeux de mes bourreaux, que mon âme affermie
Marque mon infortune, et non mon infamie.
Je mourrois doublement, mourant déshonoré.

SCÈNE IV.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Qu'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré!

ORESTE, *à Pylade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance?
Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur,
Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.
(*Aux prêtresses.*)
Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes;
Accomplissez du ciel les ordres légitimes.
Ces fers injurieux, désormais superflus,
Dans ce temple sacré ne leur conviennent plus.
(*Pendant qu'on détache leurs fers.*)
Quels traits et quel maintien!... O devoir inflexible!...
Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible!
(*Après que les prêtresses se sont retirées.*)
Étrangers malheureux, dont la noble douleur
Accuse en vous des rois le sang et la valeur,
Daignez répondre aux soins de mon âme attendrie.
Quels sont vos dieux, vos lois? Quelle est votre patrie?
Sur les devoirs sanglants d'un emploi rigoureux,
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.

Des barbares rigueurs d'un culte illégitime,
Mon bras est l'instrument, mon cœur est la victime.
Parlez, ne craignez point ici de vous trahir :
Vous êtes malheureux, je ne puis vous haïr.

PYLADE.

Ah ! qui que vous soyez, au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler, quel soin vous intéresse ?
S'il faut mourir, frappez : votre pitié nous nuit ;
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit,
Sans exiger de nous un aveu déplorable :
Qui périt inconnu, périt moins misérable.

IPHIGÉNIE.

O sentiments trop chers à mon cœur combattu !
Puise-t-on l'infortune au sein de la vertu ?

PYLADE.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie :
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

IPHIGÉNIE.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur ?

PYLADE.

Tout homme a ses revers, tout homme a sa douleur ;
Le plus heureux mortel a connu les alarmes :
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes.

IPHIGÉNIE.

(A Oreste.)

Mais qui donc êtes-vous ? Parlez, vous dont le front....

PYLADE.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront ?

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah ! daignez me répondre ;
Et ne m'outragez pas jusques à me confondre

Avec un peuple aveugle, à moi-même odieux,
Dont un sort inouï me fait servir les dieux.
Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu naître....
Vous ne répondez rien? Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards, à la terre attachés.

ORESTE.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance?

IPHIGÉNIE.

Dans le sein de la Grèce auriez-vous pris naissance?
Mycène, Argos.... Où vont mes esprits prévenus?...
Ah! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

ORESTE.

Plût au barbare ciel qu'un désert m'eût vu naître,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître!

IPHIGÉNIE.

Comment! Argos a-t-il été votre berceau?

ORESTE.

Hélas! que n'étoit-il en naissant mon tombeau!

IPHIGÉNIE.

Ah! s'il est vrai, comblez ou dissipez ma joie.
Au milieu de la gloire et des trésors de Troie,
Quel est dans son palais le sort d'Agamemnon?
Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom?

ORESTE.

O ciel! que dites-vous? une main parricide....

IPHIGÉNIE.

L'auroit livré, grands dieux, à la parque homicide?
Et quelle main?

ORESTE.

Madame....

IPHIGÉNIE.

Achevez.

ORESTE.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Parlez. Que craignez-vous?

ORESTE, *à part.*

Je ne sais où je suis.

IPHIGÉNIE.

Quel fut son assassin?

ORESTE.

Son épouse adultère.

IPHIGÉNIE.

Clytemnestre!

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystère :
Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime! affreux transport!
De son assassinat quel est le fruit?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE, *troublé.*

Son fils....

PYLADE, *bas, à Oreste.*

Arrête. Ah! qu'il me désespère!

IPHIGÉNIE.

Hé bien, son fils? Parlez.

ORESTE.

Il a vengé son père.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je!

PYLADE.

Au nom des dieux, madame, remplissez
Notre plus cher espoir, qu'ici vous trahissez.
Quel soin....

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGÉNIE.

Grands dieux!

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde,
Il a cherché la mort, qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE, *à part.*

O déplorable sang! implacable destin!
(À Oreste.)
Mycène n'a donc plus du grand vainqueur de Troie....

ORESTE.

Que la plaintive Électre, à sa douleur en proie.

IPHIGÉNIE.

Prêtresses.... conduisez ces deux infortunés
Aux lieux où pour l'autel ils doivent être ornés.
(À part.)
Je ne peux plus long-temps devant eux me contraindre.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Oreste est mort!

ISMÉNIE.

Hélas! que vous êtes à plaindre!

IPHIGÉNIE.

Il est mort! c'en est fait, tout est perdu pour moi....

ISMÉNIE.

Ah! madame, quel est l'état où je vous voi?

EUMÈNE.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le palais d'Atrée?
Quel cours d'assassinats l'un par l'autre punis!...
Poursuivez, dieux cruels, contre mon sang unis;
Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste
De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.
Horrible perspective, effroyable avenir,
Que mes regards tremblants ne peuvent soutenir!
Eh quoi! traîner sans cesse un jour fatal au monde!
Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde!
Ne voir, pour tout objet, que morts et que mourants,
Avec de longs sanglots sous mes mains expirants!
Ce jour encor, malgré le remords qui me ronge....
Ah! plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge!
Cessons de respecter l'ouvrage des humains;
Dans un temple de paix eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre;
Où l'innocent périt, c'est un crime de vivre.

ISMENIE.

Ah ! pour vous arracher d'un rigoureux séjour,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?
Quoi donc ! oubliez-vous qu'Électre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?
Osez-vous, dans vos fers, au trépas recourir,
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?
Elle-même, grands dieux ! mortellement atteinte,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort,
Rampe et succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah ! pour elle du moins supportez la lumière ;
Vivez, et rappelez votre force première,
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur,
Et d'adoucir surtout les maux de votre sœur.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le ciel vous autorise ;
Moins rigoureux enfin, le sort vous favorise,
Et livre à vos projets un citoyen d'Argos.
Osez rompre par lui la chaîne de vos maux,
De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
Qu'il retourne à Mycène, et qu'un heureux message
Instruise votre sœur du secret de vos jours,
Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
Eh quoi ! vous balancez ?

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! je m'abandonne
Au dangereux conseil que ta pitié me donne....
Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
Mais, captive en ces lieux, par quel secret ressort....

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zèle de mon père,
Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misère,
Que sa contagion ne s'étende sur eux.
Ah! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux!

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du tyran, sans titre et sans fortune,
Qui les rendent suspects à sa crainte importune,
Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité,
Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois.....

ISMÉNIE.

De l'un des Grecs, cher à votre espérance,
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours....

IPHIGÉNIE.

Arrête. Écoute, et que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés, qu'un même sort rassemble,
Pourquoi les séparer? délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux;
Mais l'autre également est homme et malheureux.

ISMÉNIE.

Mon cœur vous prévenoit, le même soin l'anime.

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme....
Des vengeances du ciel si j'offensois les droits!
Si j'étois malheureuse et coupable à la fois!...

Va, ne m'écoute plus, et cours trouver ton père;
Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibère;
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger:
C'est redoubler mes maux que de les partager.

SCÈNE VI.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Toi, cours trouver Thoas. Qu'une innocente feinte
L'éloigne de ces lieux, et commande à sa crainte;
Qu'elle force son zèle à différer la mort
De ces infortunés, dignes d'un meilleur sort;
Flatte l'illusion qui les lui peint coupables:
Prête-leur des forfaits dont ils sont incapables.
Dis que Diane, avant de les sacrifier,
Vient de nous ordonner de les purifier...
Je sens avec effroi, dans le rang où nous sommes,
Combien il est affreux d'en imposer aux hommes;
Mais le motif m'excuse en cette extrémité:
Qui sert les malheureux, sert la divinité.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Enfin, nous voilà seuls, et libres de contrainte;
Je peux, et respirer, et te parler sans crainte,
Avant qu'un même sort, trop long-temps attendu,
Fasse couler mon sang dans le tien confondu.
Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse:
O mon ami! dis-moi, quelle est cette prêtresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sait dans les malheureux chérir l'humanité?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit?
Par quel charme inconnu la terreur qui me glace,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place?
Quels sont les sentiments dont j'éprouvois l'attrait?
Enfin, de mes remords qui peut m'avoir distrait?

PYLADE.

En cet instant fatal, que ton honneur réclame,
Quel méprisable soin vient agiter ton âme?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré,
Tandis que sur l'autel le glaive est préparé?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère,
Qu'aura versés sur nous sa pitié passagère?

Déja trop ébranlé par tes premiers tourments,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers moments?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire;
Meurs sans honte, du moins, s'il faut mourir sans gloire.
Maître de tes transports, impose à tes bourreaux,
Et ne leur laisse voir, de toi, que le héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte;
Il cède à sa rigueur; le reste, il le surmonte.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Je vois vos fronts troublés. Mon douloureux aspect,
O dignes étrangers! vous seroit-il suspect?
Ah! jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense;
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense...
Changeant mon ministère en un plus cher emploi,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi;
Je l'espère du moins. L'humanité plus forte,
Après de longs combats, sur mon devoir l'emporte;
Je sens même les dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer;
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes,
A votre aspect touchant, m'en faire un crime eux-mêmes.
J'ose vous l'avouer, un soin cher et pressant
Se joint à la pitié que mon âme ressent.
Ce ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grèce.
Je veux écrire à ceux que mon sort intéresse;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains,
Et leur communiquer mes étonnants destins.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

MADAME.....

(Apercevant les étrangers, elle lui fait signe de les faire retirer.)

IPHIGÉNIE.

(A Isménie.)

Éloignez-vous [1]. Ciel! que viens-tu m'apprendre?

ISMÉNIE.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez prétendre,
Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.
Tous nos amis tremblants, pour vous comme pour eux,
Disent que c'est se rendre inutile victime,
Et c'est peut-être en vain commettre un double crime.
Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang,
Dût-il l'aller chercher jusque dans votre flanc;
Qu'il faut, ainsi qu'aux dieux, qui peut-être l'exigent,
Céder une victime aux terreurs qui l'affligent;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zèle sanglant, qu'il vous faut abuser;
Et que son cœur enfin, s'il voit un sacrifice,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.
D'un invincible effroi tous en un mot surpris,
Ne veulent seconder mon père qu'à ce prix.
Aux prières en vain son zèle a joint les larmes...
Madame, il a fallu céder à leurs alarmes.

---

[1] Oreste et Pylade se retirent au fond du théâtre.

IPHIGÉNIE.

Quelles extrémités !....

ISMÉNIE.

Ils vous ôtent le choix.
La nécessité parle, il faut suivre sa voix.

IPHIGÉNIE.

Je suis, puisqu'il le faut, l'exemple de ton père;
Je cède à son danger, aux dieux, à ma misère.

ISMÉNIE.

Je cours le retrouver. Hâtez-vous.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, ORESTE ET PYLADE *dans le fond du théâtre.*

IPHIGÉNIE, *seule sur le devant:*

Sort cruel,
Quelles sont tes rigueurs! Ah! d'où vient que le ciel
Ote presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains et bienfaisants, l'heureux pouvoir de l'être?
Approchez... (Je frémis!) Par mon trouble apprenez
L'excès de vos malheurs, et me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence,
J'ai cru que je pouvois, douce et cruelle erreur!
De vos destins communs diminuer l'horreur:
Je vous en ai flattés; je m'en flattois moi-même:
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit: ses efforts hasardeux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux;
Et telle est la rigueur de mon sort et du vôtre,
Qu'il faut que l'un, hélas! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur, et vous le déchirez...

(*A Oreste.*)

Mais puisqu'il faut choisir.... c'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés ; le danger, le temps presse ;
Je cours en profiter pour vous, pour ma tendresse ;
Et je reviens.

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE, *éperdu.*

Où suis-je !... Et je la laisse aller !...
Mais quelle voix pour moi, grands dieux ! peut lui parler ?

PYLADE.

Le voilà donc rempli ce vœu si légitime !
De l'amitié je meurs honorable victime.
O mon unique ami ! souscris à mon bonheur ;
Souscris au choix des dieux, si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul, et d'un ami fidèle
Donner à l'univers l'exemple et le modèle ;
Qu'avec étonnement il apprenne d'un roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse,
Qu'en remplissant mes vœux et ceux de la princesse...

ORESTE.

O fureur ! m'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel étrange discours,
Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !
Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PYLADE.

Ton air affreux me glace :
Parle, que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PYLADE.

Moi ! renoncer au choix.....

ORESTE.

Et c'est là me chérir ?
Dis-moi, qui de nous deux doit en ces lieux périr ?
Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.
Ai-je quitté pour toi le trône et ma patrie ?
L'horreur de ces forfaits, ta rage et tes remords,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère ?
Vois-tu des traits de sang et des spectres dans l'air,
Au jour que font éclore et la foudre et l'éclair ?
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpents de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?
Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?
Lui seul de tant d'horreurs peut-il combler la source ?
Tu m'aimes ! et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille et j'abhorre ;
Proscrit, désespéré, sans asile, sans dieux,
Misérable partout, et partout odieux.
Tu m'aimes ! et tu veux, ô comble de l'outrage !
Tu veux dans ton ardeur, ou plutôt dans ta rage,

Que je me souille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, et payer tes bienfaits?
Tu veux que redoublant l'excès de mes alarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déja de la nature exécrable bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau?
Ah! barbare, peux-tu jusque-là méconnoître
L'âme de ton ami, le sang qui l'a fait naître?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu?

PYLADE.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime?
Pour racheter ta vie, as-tu vendu mon sang?
Dois-tu, le glaive en main, me déchirer le flanc?
Ton cœur, ton foible cœur, étonné du supplice,
Du choix de la prêtresse a-t-il été complice?

ORESTE.

En suis-je moins, cruel, l'instrument de ta mort!
Qui t'a conduit ici?

PYLADE.

La rigueur de ton sort.

ORESTE.

Eh bien!...

PYLADE.

Mais malgré toi, malgré ta résistance,
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance,
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort, qu'en vain ici tu veux me disputer:
Ose plutôt par elle, ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des dieux l'inexorable haine;

Le sang de l'amitié sur l'autel répandu,
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

ORESTE.

Malheureux! t'es-tu joint à ma barbare mère,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amère?
Pourquoi veux-tu des dieux m'ôter le seul bienfait,
Et me charger encor d'un indigne forfait?
Horrible au monde entier, d'où ma fureur m'exile,
Eh! quel seroit, dis-moi, quel seroit mon asile,
Si, de concert avec le destin ennemi,
Tu m'ôtois à la fois la mort et mon ami?

PYLADE.

Meurs donc, cruel, au gré de ta farouche envie,
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas! je me flattois, qu'au choix des dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis,
Ton cœur s'élèveroit au-dessus de lui-même,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre en furieux mes pas,
Et me ravir, ingrat, le fruit de mon trépas.
Ah! dieux!... Mon cher Oreste! ah! par pitié, par grâce,
Daigne, pour ton ami, survivre à ta disgrâce:
Qu'au gré des dieux, contents du supplice où je cours,
De tes tristes fureurs je termine le cours!
Faut-il, pour triompher de ton humeur altière,
Qu'avec Agamemnon et sa famille entière,
Qu'avec toute la Grèce, unie à tes malheurs,
Je tombe à tes genoux, et d'un torrent de pleurs....

ORESTE.

Arrête. Jusque-là peux-tu pousser l'injure?
Au pied de ces autels veux-tu qu'enfin j'abjure

Tous ces serments si chers et si multipliés,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés?
Barbare!... Ah!... je succombe à ce dernier outrage....
Vois mon horrible état, vois ton horrible ouvrage....
Je ne me connois plus.... Mais loin de s'adoucir,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir....
Eh bien! je vais, sauvant un crime à la prêtresse,
Lui découvrir le mien, et l'horreur qui me presse,
L'obliger, par devoir, à révoquer son choix.

PYLADE.

Ami, que vas-tu faire? ah! ciel!

ORESTE.

Ce que je dois.

PYLADE.

Ah! quel délire affreux! quelle rage ennemie!
Achète-t-on la mort au prix de l'infamie?
De toi-même, grands dieux! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili?

ORESTE.

C'est toi qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

PYLADE.

Moi, juste ciel!

ORESTE.

Tranchons d'inutiles discours,
Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours;
Ou j'achète à ce prix la mort que je mérite:
J'en atteste les dieux, que mon aspect irrite.

PYLADE.

Peux-tu jurer ta honte?

ORESTE.

Eh! c'est toi qui la veux.

Oui, je le jure encore, ou réponds à mes vœux ;
Je me déclare un monstre abhorrant la lumière,
Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
Je dis qui m'a fait naître, et qui j'ai fait périr ;
Et si de cet aveu je ne dois pas mourir,
Si la prêtresse encore est pour moi combattue,
J'accepte ses bienfaits.... je m'immole à ta vue ;
Si cette main balance, ô terre ! entr'ouvre-toi,
Et vous qui m'entendez, ô cieux ! écrasez-moi.

PYLADE.

Je frémis ! qu'opposer à sa rage insensée ?
(A part.)
Inspirez-moi, grands dieux !... Ah ! sans doute qu'Alcée...

ORESTE.

La prêtresse paroît.

PYLADE.

Je cède à ta fureur.
Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.

SCÈNE VI.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE, *une lettre à la main.*

(A Oreste.) *(A Pylade.)*
VOICI.... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène ;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remène.

ORESTE.

(A Iphigénie.) *(Retenant Pylade.)*
Ah ! madame, arrêtez. Non, il ne mourra pas.
C'est à moi seul ici de subir le trépas ;
Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.

(Montrant Pylade.)

Ah! détournez sur lui l'effet de vos bontés;
Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre et propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice?

ORESTE.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié,
Malheureux seulement par ma triste amitié.

IPHIGÉNIE.

Eh quoi! vous préférez une mort rigoureuse,
Au soin de me servir, et de me rendre heureuse?

ORESTE.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur,
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve:
Souffrez, pour vos desseins, que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi,
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

IPHIGÉNIE.

Quel généreux transport, et quel effort insigne!
Allez, de mes bontés vous n'êtes que plus digne.
Vivez et me servez. Je ne sais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous, et confirme mon choix.

ORESTE.

Ah! dieux!... ne rendez point mon sort plus déplorable
Laissez, sans s'avilir, mourir un misérable.

La mort est mon espoir, n'allez point le trahir,
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Mais vous, consentez-vous au transport qui l'anime?
N'allez-vous pas, non moins barbare et magnanime,
Signalant contre moi votre triste amitié,
Combattre également les soins de ma pitié,
Leur préférer la mort?

PYLADE, *à part.*

Hélas! que lui répondre?

ORESTE, *éperdu.*

(Bas, à Pylade.)

Madame.... Ah! souviens-toi....

IPHIGÉNIE.

Vous semblez vous confondre.
Parlez, expliquez-vous.

PYLADE.

Son cruel désespoir
M'a fait de lui survivre un rigoureux devoir.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

Ah! n'allez point d'une lâche foiblesse
Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse.
C'en est un digne effort, s'il me laisse mourir;
En osant vivre, il fait pour moi plus que périr....
Mais, madame, cessez de vous nuire à vous-même,
Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.
Hélas! pour vous servir, je suis trop malheureux....
Tournez vers mon ami ces regards généreux.
Ne me refusez pas, ce cœur vous en conjure;
Vous feriez de tous trois et la perte et l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc, j'y consens, votre noble fureur,
Que mon âme tremblante admire avec horreur....
Mourez.

PYLADE, *à part.*

Ciel! je frémis.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Me serez-vous fidèle?
Puis-je compter sur vous?

PYLADE.

Vous connoîtrez mon zèle....
Daignez de cet ami, d'un seul jour différer....
Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer....
Qu'au moins de son bûcher la flamme étincelante
Ne me poursuive point sur cette mer sanglante.
Me le promettez-vous?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PYLADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié;
Il faut que votre cœur par un serment s'engage;
Je ne puis consentir à partir sans ce gage.

IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez, j'en atteste les dieux.
Puissent-ils m'épargner un devoir odieux!
Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.
(A Oreste.)
Étranger malheureux, encor moins qu'admirable,
Embrassez votre ami, que vous ne verrez plus.

ORESTE, *embrassant Pylade.*

Adieu. Retiens, ami, tes sanglots superflus.

Ne vois point mon trépas, n'en vois que l'avantage.
L'opprobre et les malheurs étoient tout mon partage.
Adieu. Conserve en toi, fidèle à l'amitié,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin, à ton retour, d'une sœur qui m'est chère.
Daigne essuyer ses pleurs, et lui rendre son frère.

(Montrant Iphigénie.)

Sois fidèle surtout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PYLADE.

Je meurs.

ORESTE, *s'arrachant des bras de Pylade.*

Allons.

PYLADE.

Mon ami m'abandonne....
Arrête.

ORESTE, *se précipitant de nouveau dans ses bras, puis s'en arrachant.*

O mon ami!... Mais mon destin l'ordonne.

PYLADE, *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE, *tout éplorée.*

Il faut vous séparer.

PYLADE.

Madame...

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer?

(Elle conduit Oreste dans le fond du théâtre.)

PYLADE, *à part, sur le devant.*

Ami, va, je saurai te sauver ou te suivre?
Ah! quand je le voudrois, pourrois-je te survivre?

SCÈNE VII.

PYLADE, IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

Hélas! que je vous plains!... Mais les moments sont chers.
Partez, et me servez ainsi que je vous sers.
Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.
Du sort qui vous poursuit si vous domtez la haine,
Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis;
Qu'aux mains d'Électre il soit fidèlement remis.

PYLADE.

Qu'entends-je? Et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGÉNIE.

Laissez-moi mon secret; j'ai respecté le vôtre.

PYLADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCÈNE VIII.

PYLADE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, UN ESCLAVE.

ISMÉNIE.

Le navire est tout prêt;
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'étranger au rivage.
Le temps presse.

IPHIGÉNIE, *à Pylade.*

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglants, et mériter mes soins!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

L'ESCLAVE ne vient point. O mortelles alarmes !
Mes yeux, sans le vouloir, se remplissent de larmes....
Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur?...
Faut-il encor languir dans les tourments du doute,
En proie à tous les maux que mon âme redoute ?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentiments qui viennent m'alarmer !
O ciel ! encoure-t-on ta haine rigoureuse,
Pour tendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire, ai-je pu t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMÈNE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidèle oracle.

EUMÈNE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer ?
Que sert, avant le temps, de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va, j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime ;
J'ai fait des malheureux.... peut-être par un crime !

EUMÈNE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport,
Et d'Isménie, au moins, attendez le rapport.
Je l'aperçois.

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! que faut-il que j'espère?
L'esclave et l'étranger ont-ils rejoint ton père?

ISMÉNIE.

Tous deux, au lieu prescrit, n'ont point encor paru.
Mon père impatient en vain a parcouru
Tous les sombres détours que l'esclave a dû prendre :
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant règne dans le palais;
Et vos desseins cachés dans la nuit du silence,
De l'œil qui vous poursuit trompent la vigilance.
Mais, que vois-je?

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

Approchez. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMÉNIE.

Ciel!

IPHIGÉNIE.

Comment?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices,
Rampant avec effort le long des précipices,
Nous avancions déja vers l'asile écarté
Où flotte le vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédois ses pas, et lui frayois la route.
Alarmé d'un bruit sourd, il m'arrête, il écoute;
Et le moment d'après, il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin :
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite.
Je cède à la terreur dont je le vois frappé;
Et moi-même tremblant, sous un roc escarpé,
Au fond d'un antre où l'onde en gémissant se brise,
Le faisant retirer de crainte de surprise,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale,
Je revole vers lui : mais, ô soins superflus!
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots en s'y brisant, selon toute apparence,
L'ont englouti, madame, avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

(*A l'esclave.*) (*A Ismène.*)
O sort!.... Allez. Et toi, de ces bords ennemis
Fais éloigner ton père, ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chère;
Qu'il rentre en son asile, et moi dans ma misère.

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

IPHIGÉNIE.

C'en est donc fait! il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours.
Jaloux des soins sanglants que sa rigueur m'impose,
Le ciel impitoyable à mon retour s'oppose....
Argos a disparu pour moi de l'univers.....
Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts!...
Ah! puisque sans espoir, en esclave asservie,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre étranger :
Sur mes tristes destins osons l'interroger;
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute;
Il faut en profiter.

EUMÈNE.

Eh! quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien?
Voulez-vous renoncer au devoir de prêtresse?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer,
Céder à ses transports, au lieu d'en triompher?

IPHIGÉNIE.

Les dieux, en reprenant leur première victime,
Ne m'apprennent que trop mon devoir et mon crime.

EUMÈNE.

Ne voyez donc ce Grec, madame, qu'à l'autel,
Le front déja baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril, je ne peux m'en défendre;
Sers ma douleur, je veux absolument l'entendre,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit alarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère;
Sous le couteau fatal tu le verras couler,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler.

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, *seule.*

DAIGNEZ me rendre au moins mon devoir légitime,
Et me laisser frapper, sans remords, ma victime,
Grands dieux, que ma douleur implore en frémissant,
Vous qui m'épouvantez en vous obéissant!
Et toi, jeune héros, ombre plaintive et tendre,
Reste du grand Pélops, dont j'osois tout attendre,
Frère d'autant plus cher encore à ma douleur,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur;
Qu'au contraire, rempli d'innocentes alarmes,
Dans mes bras défaillants tu lui donnas des larmes,
Pour suprêmes devoirs de mon amour tremblant,
Reçois, avec mes pleurs, cet hommage sanglant:
Reçois.... Mais quel présent mon amour va lui faire!
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire?
Hélas! il étoit né pour être leur soutien:
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

SCÈNE VI.

ORESTE, IPHIGÉNIE, EUMÈNE.

ORESTE, *à part.*

O mort! à tant d'horreurs arrache enfin mon âme!
(A Iphigénie.)
Pour vous suivre à l'autel, m'appelez-vous, madame?
Allons. Avec transport je marche sur vos pas.
Les dieux ont su me faire un bonheur du trépas.
Allons. Quoi! vous pleurez?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse.
A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut et qui ne peut être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon âme sensible.
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

ORESTE.

Ah! ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle :
Venez : à mon bonheur cessez de mettre obstacle....
Mais, madame, parlez : qui peut vous arrêter?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter?
Armez mon bras, du vôtre il va faire l'office;
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser!
Et quel est donc le sang que vous voulez verser,
Quel sein vous l'a transmis? Quel rang vous a vu naître?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître....

Laissant votre secret entre vous et les dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.
Que sait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit contre ses jours la Grèce entière unie?

ORESTE.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur!
Que me demandez-vous? Ah, mortelle rigueur!

IPHIGÉNIE.

Et d'où naît, à son nom, le trouble qui vous presse?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse,
Vous n'avez pu la voir, vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs tous prêts à la frapper;
Vous n'avez pu parer l'autel pour son supplice.

ORESTE.

Mais quel soin....

IPHIGÉNIE.

Répondez, n'étant point leur complice.

ORESTE.

Que voulez-vous? Je vais subir le même sort,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux si je pouvois, victime obéissante,
Offrir aux dieux, comme elle, une tête innocente!...

IPHIGÉNIE.

Quoi donc! vous ignorez encore qu'elle vit,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit,
Et que la transportant sur un rivage horrible....

ORESTE.

Qu'entends-je? Iphigénie.... ô dieux! est-il possible....
Elle vit?... Achevez, je meurs moins malheureux....
Dites.... Le savez-vous? Sur quels bords rigoureux
Respire une victime et si chère et si tendre?

IPHIGÉNIE.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste ciel!... Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort.

IPHIGÉNIE.

Hélas! plus à plaindre que vous,
Le sort qui vous attend lui paroîtroit trop doux!

ORESTE.

Ah! dieux! Que ce discours me fait naître d'alarmes!...
Et ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes?
Si vous saviez.... Mais non.... Je lui ferois horreur....
Elle détesteroit mon crime et ma fureur...,
Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore,
Pourroit-elle m'aimer? Moi-même je m'abhorre....
Cieux! Quels sont mes tourments! Puis-je les supporter?
Mais le plus grand de tous, c'est de les mériter.

IPHIGÉNIE.

Quoi! vous êtes coupable, et mon cœur vous excuse!
Vous méritez la mort, et ma main s'y refuse!
De vos affreux transports quand je devrois frémir,
Mon cœur s'en attendrit, je ne sais que gémir!
Et qu'êtes-vous? Parlez, il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie?

IPHIGÉNIE.

C'étoit tout son espoir.... Elle sait qu'il est mort.

ORESTE.

Non, madame, il survit aux horreurs de son sort.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Il vit, mais sans espoir pour elle.

IPHIGÉNIE.

Comment?

ORESTE.

O destinée! O rigueur éternelle!
Elle ignore qu'ici....

IPHIGÉNIE.

Je vous vois fondre en pleurs!
Ah! qui que vous soyez, ah! parlez, ou je meurs.

ORESTE.

Mon trouble et mes sanglots ne font que trop connoître..

IPHIGÉNIE.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître!
Sa jeunesse.... Ses traits.... Un secret sentiment....
Se peut-il?... Achevez; finissez mon tourment.

ORESTE, *éperdu.*

Eh bien! à ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE, *tombant évanouie dans les bras d'Eunène.*
Mon frère!

ORESTE.

Iphigénie!... Oui, tout mon cœur m'atteste...
(Avec transport.)
Iphigénie!...

IPHIGÉNIE, *revenant à elle.*

Oreste.... Ah! tous mes sens charmés....
Mon frère!... O nom si cher!...

ORESTE.

Ma sœur! Quoi! vous m'aimez....
Vous n'avez point horreur.... Je vois couler vos larmes...
Ma chère Iphigénie....

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes !...
Mon frère est dans mes bras.... Et j'allois l'égorger !...
(Elle retombe dans les bras d'Eumène.)

ORESTE.

Cessez.... Dans quels ennuis m'allez-vous replonger ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le ciel, l'injuste ciel, qui m'a fait parricide,
Et qui, m'en punissant, déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas ;
Et pour m'en délivrer, le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

IPHIGÉNIE.

Ce ciel impénétrable, et qui me fait trembler,
Veut-il finir nos maux, ou les veut-il combler ?
Mais comment imposer au tyran qui m'observe ?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !
O superstition ! quelles sont tes fureurs !....
J'entends du bruit. Fuyez. Cache ses pas, Eumène.
Dieux, si c'étoit Thoas ! si sa rage inhumaine !....
Allez.

ORESTE.

Moi, vous quitter ! que j'expire en vos bras,
C'est mon espoir.

IPHIGÉNIE.

Cruel, voulez-vous mon trépas ?

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE.

Fuyez Thoas, fuyez sa rage forcenée;
Il sait de l'étranger la fuite infortunée.
L'esclave est expirant; il cherche dans son sein
A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
Sans être encor suspects à sa barbare rage,
Mon père et ses amis ont prévenu l'orage;
Du vaisseau pour le Grec vainement préparé,
Ils ont couru se faire un asile assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul dieu que j'implore;
Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre étranger,
Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger....

ISMÉNIE.

Eh bien?

IPHIGÉNIE.

Il est mon frère.

ISMÉNIE.

O ciel!

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble,
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMÉNIE.

Madame, il faut....

SCÈNE VIII.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE.

EUMÈNE.

Oreste est au pouvoir d'Arbas :
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits, ciel vengeur, ta main appesantie,
Vient frapper coup sur coup mon âme anéantie !
Un courroux éternel semble-t-il t'animer ?
Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer ?
Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frère ?...
Dans ses embrassements terminons ma misère.
Courons....

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport ?

EUMÈNE.

Ah ! madame, arrêtez. Que cherchez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Quel art, à me tromper, employoit l'infidèle!
Sous quel prétexte saint elle m'éloignoit d'elle!
O mystère fatal! Pour m'en imposer mieux,
Oser impunément faire parler les dieux!
De son perfide cœur éludant l'artifice,
Que n'ai-je, sous mes yeux, pressé le sacrifice!
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur?
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur?
De ma religion vengeant le privilège,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège,
Avec tous mes tourments, le fer et le poison!
Faut-il de tout mon sang payer sa trahison?
Mais qui suspend mon bras? Frappons qui nous opprime.
Jusque sur les autels on doit punir le crime.

SCÈNE II.

THOAS, ARBAS, GARDES.

ARBAS.

Tout est avec effroi rentré dans le devoir,
Seigneur. L'autre étranger reste en votre pouvoir,
Celui dont les fureurs vous remplissoient d'alarmes....

Je l'ai repris des mains de la prêtresse en larmes.
Mais quel trouble nouveau...

THOAS.

Tout me devient suspect;
Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
O toi, fidèle Arbas, dont les soupçons propices
Sont venus m'éveiller au bord des précipices,
Crois-tu que l'étranger aux autels échappé,
Dans les flots en effet soit mort enveloppé,
Et que le traître obscur qui lui servoit de guide,
N'ait point, dans les tourments, fait un récit perfide?

ARBAS.

Je ne crois pas, Seigneur, qu'il vous ait imposé.
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé?
L'on auroit su d'ailleurs trouver votre victime
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

THOAS.

Quel noir pressentiment m'agite et me confond!

ARBAS.

Eh bien! sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime;
Nous saurons l'y trouver et la rendre au trépas,
Si l'abîme des flots ne la recèle pas.

THOAS.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

SCÈNE III.

THOAS, GARDES.

THOAS, *à l'un des gardes.*

Et vous, faites venir l'infidèle prêtresse.

SCÈNE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

Contre mes derniers jours l'oracle prononcé,
Revient, en traits de sang, frapper mon cœur glacé.
Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne;
La trahison me suit, et la mort m'environne.
En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler...
Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler!
Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle,
Je m'entends appeler dans la nuit éternelle;
Je vois se ranimer leurs membres desséchés,
Qu'autour de ces autels mes mains ont attachés...
Comment interpréter ces effrayants miracles?
Grands dieux, démentez-vous la foi de vos oracles?
Mais n'écoutons ici que ma propre fureur,
Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.

SCÈNE V.

THOAS, IPHIGÉNIE, GARDES.

THOAS.

Approchez et tremblez; que votre âme éperdue
Sente déja la peine à ses crimes trop due.

Mais répondez, perfide, à mon courroux trahi,
Prêt à venger sur vous le ciel désobéi.
Malheureuse! pourquoi cet étranger funeste
Ravi, mais vainement, à la rigueur céleste?
Quels étoient vos projets? Quel mystère odieux
Vous faisoit, contre moi, trahir l'ordre des dieux?

IPHIGÉNIE.

Quand aux plus noirs soupçons votre âme abandonnée,
Semble m'avoir déja sur leur foi condamnée,
Que sert de m'abaisser à me justifier?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier,
Je n'eus d'autre dessein, quand je brisai la chaîne
De l'un de ces captifs que poursuit votre haine,
Que d'informer par lui mes parents affligés
Du secret de mes jours, malgré moi prolongés;
Et ce cœur innocent, que noircit l'imposture,
Écouta seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser?
Et fût il vrai, qui peut d'ailleurs vous excuser?
Quand vous savez, surtout, qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible,
Si je n'immole aux dieux, de leurs autels jaloux,
Tout profane étranger proscrit par leur courroux?

IPHIGÉNIE.

Ah! cet oracle obscur autant qu'épouvantable,
Pour le malheur du monde est-il si véritable?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter?
Les ministres des cieux sont-ils incorruptibles?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles?

Hélas ! pour approcher des dieux et des autels,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels ?
Je ne veux point ici pousser plus loin le doute
Sur ces décrets confus, que votre âme redoute ;
Mais la raison du moins doit les interpréter :
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour, et quel affreux langage !
A me l'oser tenir quel motif vous engage ?
Pouvez-vous, au mépris des dieux, de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand ?
Par une piété, peut-être criminelle,
Faut-il, Diane, encor, te respecter en elle ?
Et ne devrois-je pas, de crainte dépouillé,
Venger ici l'honneur de ton temple souillé ?

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! de vos fureurs comblez donc la mesure :
Épargnez-moi des maux dont frémit la nature,
Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
Au gré de vos soupçons et de votre terreur,
Frappez ce cœur, de crime et de crainte incapable,
Ce cœur que vous voulez en vain rendre coupable :
N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS, *aux gardes.*

Que l'on fasse à l'autel venir l'autre victime.
(*A Iphigénie.*)
Dans son cœur tout sanglant, mon courroux légitime
Va d'un œil scrupuleux, sur votre châtiment,
Interroger le ciel et son ressentiment.

(*L'intérieur du temple s'ouvre. Oreste paroît et s'avance au milieu des prêtresses vers l'autel.*)

IPHIGÉNIE, *à part.*

Où suis-je? et quel spectacle! O nature! ô mon frère!
O sacrifice affreux d'une tête si chère!

SCÈNE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, EUMÈNE, PRÊTRESSES, GARDES.

THOAS, *à Iphigénie.*

Venez remplir le soin de votre emploi sacré,
Et prendre sur l'autel le couteau révéré.

IPHIGÉNIE.

Seigneur....

THOAS.

Obéissez au ciel qui vous commande;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Moment terrible! O dieux, venez me secourir!

(Haut.)

Je succombe.... Seigneur.... Je ne puis que mourir....

THOAS.

Quoi! vous osez encore ici, contre vous-même,
Trahir des dieux présents l'ordre saint et suprême?

ORESTE.

Que lui commandes-tu, tyran dont la terreur
Fait de ce temple saint un théâtre d'horreur?
A la honte des dieux, que ton erreur atroce
Rabaisse au vil néant de ton être féroce,
Monstre, peux-tu penser, qu'ivres du sang humain,
On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main?

Cesse de faire enfin ces dieux à ton image,
Et d'ériger le meurtre et le crime en hommage.
Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang,
Tigre, que ne viens-tu me déchirer le flanc?

THOAS.

Qu'entends-je! oses-tu bien, insensé, téméraire....
(*A Iphigénie.*)
Obéissez, frappez.

IPHIGÉNIE.

Seigneur.... il est mon frère.

ORESTE.

Oui, je le suis. Devant le fils d'Agamemnon,
Lâche, baisse les yeux, et respecte ce nom.
Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue:
Je voulois te ravir le jour et la statue.
C'est à la voix du sang des malheureux humains,
Dont s'abreuve ton cœur par d'innocentes mains;
C'est à ses cris plaintifs, qu'au défaut du tonnerre,
Mon bras venoit venger et consoler la terre;
Et de l'atrocité d'un culte destructeur,
Laver dans tout son sang, et l'homme, et son auteur.

IPHIGÉNIE, *à Oreste.*

Cessez....

ORESTE.

Soyez ma sœur, soyez Iphigénie.
Votre terreur pour moi m'est une ignominie.
Ayez la fermeté qui sied à la vertu:
C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil et d'audace effrénée,
L'étonnement encor tient ma langue enchaînée.
Pour me braver ici, parle, quel es-tu?

ORESTE.

Roi.
Si je t'avois puni, j'en remplissois la loi.

THOAS, *troublé.*
(A Iphigénie.)

Je cède à ma fureur. Frappez, quel qu'il puisse être;
Faites votre devoir.... et me vengez d'un traître.

IPHIGÉNIE.

O cieux! vous l'entendez, et vous ne tonnez pas?
Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas?
Parricide jouet d'une aveugle imposture,
Tu m'oses commander d'outrager la nature?
De mon frère tu veux que je sois le bourreau,
Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau;
Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes,
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes;
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le ciel épouvanté?
Ah! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage?
Es-tu mon maître? Es-tu le dieu de ces autels?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître....

IPHIGÉNIE.

Frappe, sois mon bourreau; mais le ciel est mon maître.
(Elle s'élance vers l'autel, s'empare de la victime, puis s'adresse aux prêtresses.)
Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministère,
Défendez l'innocent, soulagez sa misère.

(Leur montrant Oreste.)

Veillez sur ce pur sang du maître des humains;
Ses jours sont par le ciel confiés à vos mains.

(Les prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.)

THOAS.

Gardes?

ORESTE, *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS, *aux gardes interdits.*

Quoi donc! à son aspect vous reculez d'effroi?

(Les gardes font un mouvement.)

IPHIGÉNIE, *s'avançant vers les gardes.*

Profanes, arrêtez, et respectez un roi.

SCÈNE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES.

ARBAS, *éperdu.*

Ah! paroissez, seigneur; une effroyable escorte....

THOAS.

Quel bruit horrible! ô ciel, on enfonce la porte.
Courons.... Mais immolons avant à mon courroux....

IPHIGÉNIE, *s'avançant.*

Viens-tu braver les dieux qui combattent pour nous?

ORESTE *repoussant avec force derrière lui Iphigénie, et s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS, *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet, traître, de ma furie...

SCÈNE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGÉNIE, ISMÉNIE, PRÊTRESSES, ARBAS, GARDES, PYLADE, TROUPE DE GRECS.

PYLADE.

(Il s'élance à la tête des Grecs sur la scène : il arrête d'une main Thoas, et le frappe de l'autre.)

Arrête, et meurs, barbare, au pied de ces autels.

(Aux gardes et aux prêtresses.)

Fuyez, tyrans sacrés des malheureux mortels.

(Il se précipite dans les bras d'Oreste. L'instant d'après, encore tout transporté :)

Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dispersée ;
J'ai su tromper mon guide, et j'ai rejoint Alcée.
Guidé par l'amitié, secondé par les dieux,
Je rentre avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGÉNIE, *à Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton père.

SCÈNE IX.

ORESTE, PYLADE, IPHIGÉNIE, TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O moitié de ma vie !

PYLADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah ! digne ami, revois Iphigénie.

PYLADE.

Iphigénie, ô ciel !

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.
Mais les moments sont chers. De ce temple de mort,
Où la vertu gémit sous le glaive abattue,
Allons, avec respect, enlever la statue.
Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement
Les dieux bornoient le cours de votre affreux tourment.

ORESTE.

J'en sens déja l'effet. Quel changement j'éprouve !
Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
L'horreur me fuit ; tout semble autour de moi renaître ;
Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouïs ! je reconnois les dieux.
La loi de la nature est donc la loi des cieux.

PYLADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
Nous attend sur ces bords. Marchons ; et sous l'auspice
Du ciel, fécond pour nous en miracles divers,
Allons en étonner la Grèce et l'univers.

FIN D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE,

PAR LEMIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 31 août 1758.

NOTICE SUR LEMIERRE.

Antoine Marin Lemierre naquit à Paris en 1723. On a de lui un poëme sur la peinture ; mais ce qui a le plus contribué à le faire connoître, ce sont ses tragédies. Il avoit vingt-cinq ans lorsqu'il composa la première, qui passe pour la meilleure. *Hypermnestre* parut pour la première fois le 31 août 1758, et eut douze représentations. Elle fut suivie, trois ans après, de *Térée*, que l'auteur crut devoir retirer le lendemain de la première représentation. Cet échec ne découragea pas Lemierre, il donna *Idoménée* le 13 février 1764. Cette nouvelle tentative ne fut guères plus heureuse. *Artaxerce*, qu'il mit au théâtre le 20 août 1766, eut dix représentations de suite, et douze autres à différentes reprises. *Guillaume Tell*, représenté pour la première fois le 17 décembre 1766, fut joué sept fois.

De toutes les tragédies de Lemierre, *la veuve du Malabar* est celle qui obtint le plus de succès ; elle n'eut cependant, dans sa nouveauté, que six représentations, dont la première est du 30 juillet 1770 ; mais à sa reprise du 29 avril 1780, elle fut jouée trente fois de suite, et attira toujours la foule.

Céramis, tragédie, fut jouée quatre fois en 1786, et n'a point été imprimée.

Barnevelt, tragédie, dont le sujet est purement politique, reçue au théâtre français, mais suspendue pendant plus de vingt ans, par ordre supérieur, a eu quelques représentations au commencement de la révolution.

Lemierre mourut à Paris en 1793. Il y avoit alors six mois qu'il avoit perdu la mémoire.

PERSONNAGES.

DANAÜS.

HYPERMNESTRE, fille de Danaüs.

LYNCÉE, gendre de Danaüs.

IDAS, ARASPE, } confidents de Danaüs.

ÉGINE, confidente d'Hypermnestre.

ÉROX, confident de Lyncée.

Gardes.

Soldats.

Peuples d'Argos.

La scène est à Argos, dans le palais de Danaüs.

HYPERMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE.

LYNCÉE.

Enfin, belle Hypermnestre, il luit ce jour heureux,
Où l'hymen dans Argos va couronner mes vœux:
Je tremble cependant, et ma flamme inquiète
Ne me laisse goûter qu'une joie imparfaite:
Trop d'infortune est jointe à ma félicité,
Si je ne dois ici votre main qu'au traité,
Si votre âme à nos nœuds refuse de souscrire,
Et s'irrite ou gémit du bonheur où j'aspire.

HYPERMNESTRE.

Moi! m'alarmer, seigneur! non, mes vœux sont remplis,
Nos pères en ce jour sont enfin réunis:
Le trône de la paix dans Argos ramenée,
S'élève et s'affermit sur l'autel d'hyménée.
C'est peu du bien public, né de ce calme heureux;
Je sais vous estimer, puis-je craindre nos nœuds?

LYNCÉE.

Quoi! vous auriez, madame, oublié tant d'alarmes?
Je pourrois à vos yeux ne point coûter de larmes?

Vous ne m'imputez point ce ravage odieux
Que mon bras fut contraint d'exercer en ces lieux?
En vous tyrannisant j'aurai pu trouver grâce?
De quelle inquiétude à quel calme je passe!
Ah! si ce même instant, madame, où votre cœur
Sans crainte et sans courroux consent à mon bonheur,
D'un sort plus doux encore étoit l'heureux présage,
Si, quand je vous consacre un éternel hommage,
Plein du plus tendre amour mon cœur s'osoit flatter
Qu'un jour... vos yeux sur moi craignent de s'arrêter;
Vous laissez-vous toucher à l'amour de Lyncée?
Hélas! de son espoir seriez-vous offensée?
Ai-je osé trop permettre à mes vœux abusés?
Je vous vois interdite....Eh quoi! vous vous taisez?

HYPERMNESTRE.

Souvent on cache un feu qu'on avoueroit sans honte.

LYNCÉE.

Hypermnestre!

HYPERMNESTRE.

Seigneur, ah! peut-être trop prompte....
Mais non, vous-même ici venez de m'arracher
L'aveu d'un sentiment que je n'ai pu cacher.
Ma tendresse a paru, mon âme s'est montrée
Toute entière à vos yeux, se croyant pénétrée:
Je ne m'en repens point.

LYNCÉE.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Dans quel ravissement je reste confondu!
Grands dieux! à mes transports mon cœur suffit à peine.
Hypermnestre, est-il vrai? quelle bonté soudaine
Vous rend si favorable au plus doux de mes vœux!
Je ne suis point pour vous un objet odieux!

HYPERMNESTRE.

Vous le fûtes, Lyncée, et cette erreur peut-être,
Nos nœuds, vos sentiments que j'ai pu mieux connoître,
Ont dû hâter l'aveu qui vient de m'échapper.
Ah! pardonnez; la haine avoit pu me tromper,
Tout sembloit nous devoir séparer l'un et l'autre.
Mon père s'étoit vu renversé par le vôtre
Du trône de Memphis qu'il devoit partager;
Proscrit, forcé de fuir sous un ciel étranger,
Une trop juste haine en son cœur fut jurée:
Par l'excès de l'outrage elle étoit consacrée.
Que dis-je? Vous veniez avec tous vos soldats
Attaquer Danaüs dans ses nouveaux États,
Vous veniez allumer d'une main sanguinaire
Le flambeau d'un hymen que rejetoit mon père;
Je ne voyois en vous qu'un farouche guerrier,
A tant de violence entraîné le premier;
Jugez si du vainqueur je fuyois l'hyménée,
Moi plutôt à son char qu'à son lit destinée,
Moi dont la main étoit le prix de ses excès,
Moi qu'opprimoit la guerre et qui craignois la paix.
Vous hâtez de nos murs l'assaut inévitable;
Le premier sur la brèche et le plus redoutable,
De vos frères suivi, vous entrez dans Argos;
J'attendois un tyran et je vis un héros:
Je vous vis vertueux, sensible à mes alarmes,
Rougir de vos lauriers et pleurer sur vos armes.
Des fureurs de la guerre éclatant désaveu!
A ces généreux traits d'un cœur connu trop peu,
De mes préventions je vis toute l'injure.
Que la haine fait honte au moment qu'on l'abjure!

Et que mon cœur plus juste, à votre aspect, seigneur,
Trop tard désabusé, détesta son erreur!

LYNCÉE.

Ah! ce seul sentiment de votre âme attendrie,
S'il eût fallu vous perdre, eût consolé ma vie,
Et je vais être à vous! dieux! j'obtiens en ce jour,
Même après ma fureur, un bien que mon amour
Eût à peine espéré, s'il vous avoit servie;
Et lorsque vous deviez punir ma tyrannie,
C'est peu de consentir à ma félicité,
Je vous dois à vous-même, et non pas au traité.

HYPERMNESTRE.

Je ne m'en défends pas; oui, le ciel favorable
M'a fait aimer un nœud qui fut inévitable;
Oui, la nécessité dont l'inflexible main
Nous tient courbés sous elle avec un joug d'airain,
Qui jette quelquefois dans notre esprit rebelle
Le dégoût du destin qu'on eût chéri sans elle,
Ce tyran sur mes jours n'a qu'un pouvoir heureux;
Il fixe mon bonheur en m'imposant ces nœuds.
J'oublie en les formant qu'Argos se vit forcée:
Elle cède au vainqueur, et je cède à Lyncée.
Mais, hélas! un tel nœud n'est-il que pour nos cœurs?
J'ai vu les noirs ennuis sur le front de mes sœurs.
Je ne sais quoi de sombre, une terreur secrète,
Un silence pensif de leur trouble interprète,
Leurs soins à m'éviter, comme si dans mes yeux
Elles avoient surpris le secret de mes feux,
Et que chacune, hélas! en fuyant mon approche,
M'enviât mon bonheur, ou m'en fît un reproche;
Tout semble me montrer que nos divisions
Ont trop dans leur esprit laissé d'impressions;

Tout trahit leur froideur et m'est un témoignage
Qu'au lieu de leur penchant le traité les engage.
Et moi, tendre et sensible et toute à mon ardeur,
Prince, je comparois au vide de leur cœur
Ce doux charme d'aimer, félicité première,
Qui fait chérir la vie et remplit l'âme entière;
Et mon cœur, en secret vous adressant ses vœux,
Devançoit les serments que je vais faire aux dieux.
Toutefois puis-je voir, seigneur, sans quelque peine,
De l'hymen à regret mes sœurs former la chaîne?
Par quel destin fatal, près d'engager leur foi,
Sont-elles aujourd'hui moins heureuses que moi?
Ah! que toutes, cédant à des lois nécessaires,
Des yeux dont je vous vois n'ont-elles vu vos frères!
Puisse la haine au moins respectant leurs liens,
Aux flambeaux de l'hymen ne point joindre les siens!
Dure à jamais ici la paix qui vient de naître!

LYNCÉE.

Qui pourroit la bannir? Vos sœurs vont trop connoître,
Par le seul souvenir de nos troubles passés,
Le danger des poisons que la haine a versés.
Quel affreux sentiment, toujours aussi funeste
Au malheureux qui hait, qu'à celui qu'on déteste!
Trop aveugles humains, de maux environnés,
Faut-il être à la haine encore abandonnés?
Ah! du moins écartant la discorde et la guerre,
C'étoit à l'amitié de consoler la terre.
Mais enfin un traité trop saint, trop solennel,
Sur la brèche signé, va l'être sur l'autel;
Et les nœuds de vos sœurs, pour être involontaires,
Seront-ils moins sacrés pour elles, pour nos pères?
Mais voici Danaüs.

SCÈNE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, LYNCÉE, GARDES.

DANAÜS.

Mes ordres sont donnés,
Seigneur, et les autels bientôt seront ornés.
D'Égyptus et de moi la querelle est éteinte;
Argos enfin respire, et bannissant la crainte,
Avec impatience elle attend tous ces nœuds
Qui vont m'unir à vous, à mes autres neveux.
Vous vous êtes ouvert ces remparts et ce temple;
J'ai cédé; mais je veux donner un autre exemple,
Me vaincre; et vous devrez peut-être à cet effort
Autant qu'à votre bras et qu'aux faveurs du sort.

LYNCÉE.

Ah! seigneur, doutez-vous que mon âme empressée
Ne réponde aux bontés dont vous comblez Lyncée?
Hélas! j'aurois voulu ne devoir en ce lieu
Rien au sort de la guerre et tout à votre aveu.
Je vous parle en mon nom, je parle au nom d'un pere
Qu'une trop longue haine a séparé d'un frère,
Qui veut aux nœuds du sang rendre tout leur pouvoir.
Qu'aujourd'hui pour jamais le monde puisse voir
L'Inachus et le Nil couler d'intelligence!
Seigneur, vous le voyez, je suis sans défiance:
J'ai renvoyé l'armée avant que le traité
Ici par son effet ait été cimenté;
Je suis sorti pour vous de l'usage contraire,
De tant de souverains politique ordinaire.
Une telle prudence est honteuse entre rois;
Quand l'honneur est garant, il suffit de sa voix;

Et j'ai cru, si la foi de la terre s'exile,
Que c'est au cœur des rois à lui servir d'asile.

DANAÜS.

Seigneur, la défiance est l'effet du mépris ;
La haine seule entra dans nos cœurs trop aigris.
Elle irrite bien moins que le soupçon n'offense.
Egyptus vers le Nil retourne en assurance,
Et sans autre ennemi que des voisins jaloux,
Dont il court prévenir ou repousser les coups.
Témoin de nos adieux vous m'avez vu sincère,
N'osant le retenir, m'en séparer en frère,
Et vous savez pour lui tous les vœux que j'ai faits.

LYNCÉE.

Il vous laisse ses fils.

DANAÜS.

C'est combler mes souhaits.
C'est montrer qu'en vos cœurs tout ressentiment cesse!
Cher Lyncée, entre nous que l'amitié renaisse.

LYNCÉE.

Vous voulez voir renaître un sentiment si doux !
Ah ! d'Hypermnestre enfin connoissez donc l'époux.
Seigneur, le sang nous lie, et je suis votre gendre.
C'est peu. J'aime Hypermnestre : à l'amant le plus tendre
Jugez tout ce qu'inspire à jamais ce grand jour :
L'hymen, saint par lui-même, est plus saint par l'amour.
Oui, j'en jure les dieux, et ma flamme immortelle,
Dans l'univers entier, mon cœur n'eût choisi qu'elle.
De vos mains sans regret vous formez un tel nœud...
Ah ! j'en suis plus heureux, l'étant par votre aveu.
Dieux ! quel charme pour moi de vous nommer mon père!
Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère !

Attendez tout, seigneur, du plus tendre respect;
Non, je ne puis vous être odieux ni suspect.
En accordant sans peine Hypermnestre à ma flamme,
Vous vous êtes acquis trop de droits sur mon âme.
Quoi que je fasse enfin, quand vous comblez mes vœux,
Je paroîtrai sensible, et vous seul généreux.

SCÈNE III.

DANAÜS, LYNCÉE, HYPERMNESTRE, IDAS, GARDES.

DANAÜS.

Eh bien, Idas?

IDAS.

Seigneur, tout est prêt dans le temple.
Le pompeux appareil que le peuple contemple
Est un signal de joie et de zèle pour eux.
On attend ce spectacle aussi nouveau qu'heureux,
De tant de fils de rois, destinés à vos filles,
Prêts d'unir deux États ainsi que deux familles.

DANAÜS.

Allez donc les premiers remplir tant de souhaits,
Hâtez-vous de paroître à leurs yeux satisfaits.
Que vos frères, seigneur, et que ses sœurs vous suivent.
Les grands sont avertis, qu'avec vous ils arrivent.
Allez tous aux autels, je m'y rends sur vos pas.

SCÈNE IV.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

DEMEURE, j'attends tout de ta foi, cher Idas.
Il faut servir ton roi.

IDAS.

Mon ardeur empressée,
Vous le savez, seigneur...

DANAÜS.

Tu vois sortir Lyncée.
De ses frères, de lui, sais-tu quel est le sort?

IDAS.

Ils vont tous au temple.

DANAÜS.

Oui; mais du temple à la mort.

IDAS.

Quoi! seigneur, ce traité, cette paix qui s'achève...

DANAÜS.

Cette paix dans mon cœur n'est qu'une affreuse trève:
Je veux l'ensanglanter; je veux que ses horreurs
De la guerre aujourd'hui surpassent les fureurs.
Tu connois Égyptus et nos longues querelles;
Tu vis aux bords du Nil ses intrigues cruelles.
Il eut pour lui le peuple; ô fatal souvenir!
De l'Égypte et du trône il osa me bannir:
Un tel outrage expose à trop d'ignominie.
Ami, l'injure croît tant qu'elle est impunie.
J'ai fui vers Inachus, j'ai conquis, j'ai régné,
Sans trouver de repos dans mon cœur indigné,

Ne voyant qu'un perfide, et méditant sa perte:
Enfin l'occasion par lui m'en est offerte;
Assis insolemment au trône de Memphis,
Pour gendres c'est à moi qu'il propose ses fils.
Je rejette les nœuds et la paix qu'il présente;
Irrité d'un refus qui trompe son attente,
Il demande à ses fils ou ma tête ou ces nœuds,
Il les arme, il les presse, il accourt avec eux;
Et tandis qu'au dehors l'horreur et le carnage
Règnent devant ces murs qu'ose attaquer sa rage,
Des factions encor le feu plus redouté,
Au sein même d'Argos est par lui fomenté.
Je suis son ennemi, je le suis dès l'enfance;
Il sembloit que mon cœur prévît sa violence;
Tu l'as vu me bannir, tu l'as vu m'assiéger:
J'ai cédé, j'ai promis, mais pour mieux me venger.
Il est parti d'Argos, c'est moi qui lui suscite
L'ennemi dont il craint l'incursion subite.
Sans peine à l'éloigner ainsi j'ai réussi;
Mais je l'écarte, Idas, pour l'accabler ici,
Pour pouvoir, lui cachant ma fureur vengeresse,
Le frapper à loisir dans ses fils qu'il me laisse.
L'hymen n'aura pour eux que funèbres flambeaux,
Et leurs lits, cette nuit, vont être leurs tombeaux.

IDAS.

Je frémis à la fois pour eux et pour vous-même.
Eh! pouvez-vous, seigneur, sans un péril extrême?..

DANAÜS.

Tu vas être étonné. Je ne puis, cher Idas,
Donner, sans m'exposer, l'ordre de leur trépas.
La force ouverte ici seroit trop dangereuse;
D'assassins trop nombreux la foi seroit douteuse;

Les traits qu'il faut lancer retomberoient sur moi.
Pour préparer mes coups, pour frapper sans effroi,
J'ai des ressorts plus prompts, j'ai de plus sûres trames;
Contre tous ces époux j'arme en secret leurs femmes.
Eh! quelle joie, Idas, et quel triomphe heureux
De les livrer aux mains qu'ils forcent à ces nœuds!
Quel plaisir de punir leur audace effrénée,
En renversant sur eux les autels d'hyménée!
D'Égyptus c'est ainsi qu'on me verra vengé,
Et si ce n'est en roi, c'est en frère outragé.

IDAS.

Mais, seigneur, à vos vœux si vos filles rebelles
Traversoient vos projets...

DANAÜS.

Elles seront fidèles.
Toutes, hors Hypermnestre, ont appris mon dessein,
Embrassent ma vengeance, et m'ont promis leur main.
D'avance à tous ces nœuds leur cœur étoit contraire.
Elles suivront leur haine autant que ma colère.
Mais connois un projet où tu vas me servir;
Leur haine étoit trop peu pour me les asservir,
Trop peu pour m'assurer de leur obéissance;
Ces préjugés d'hymen, trahissant ma vengeance,
Au moment de frapper pouvoient glacer leur main.
Sans vous, leur ai-je dit, un oracle certain
Condamne votre père à périr par un gendre;
Vous seules du trépas vous pouvez me défendre:
Qui vous donna le jour doit le tenir de vous;
Choisissez entre un père et d'odieux époux.
Je leur ai peint ces coups cruels, mais légitimes:
J'ai plaint leur sort, le mien, et jusqu'à mes victimes.

Enfin, ai-je ajouté, mes jours sont à ce prix.
Alors l'incertitude a quitté leurs esprits,
Et je leur ai soudain distribué sans peine
Tous les poignards vengeurs aiguisés par la haine.
D'aucun secret remords loin d'être combattu,
Leur cœur se fait du meurtre un acte de vertu.
Idas, pour rompre ainsi les nœuds de deux familles,
J'ai le peuple à tromper encor plus que mes filles.
Signale ici ton zèle : un fourbe sert mes vœux,
Il m'a vendu sa voix, son honneur et ses dieux.
Songe à le seconder, et que demain l'on dise :
Danaüs s'est vengé, mais le ciel l'autorise.
Ce n'est pas sans rougir qu'aux yeux des nations,
Je paroîtrai soumis aux superstitions ;
Mais mon cœur sacrifie aux haines qu'il renferme,
L'orgueil de se montrer moins crédule et plus ferme.
Pour subjuguer le peuple et pour mieux l'aveugler,
Souvent en apparence il faut lui ressembler.

IDAS.

Seigneur, vous connoîtrez ma prudence et mon zèle.
Mais Hypermnestre....

DANAÜS.

Ami, je puis compter sur elle ;
Le dépit de ses sœurs éclatoit devant moi,
J'ai saisi ces moments pour captiver leur foi.
Hypermnestre plus jeune, à ses nœuds moins contraire,
Baisse un front plus soumis sous un joug nécessaire ;
Mais son respect pour moi, l'exemple de ses sœurs,
Vont la déterminer à servir mes fureurs.
Je venois la chercher, quand j'ai trouvé Lyncée.
Il l'aime, il lui parloit de sa flamme insensée.

Ma fille devant moi muette à cet aveu,
A paru n'écouter ni condamner son feu :
Mais si je me trompois, si ma fille infidèle
En un si grand complot m'osoit être rebelle,
Un dernier ennemi ne m'échapperoit pas,
Je saurois les moyens d'assurer son trépas.
Au temple, où tout est prêt, c'est trop me faire attendre.
Ma fille dans une heure en ce lieu va se rendre ;
Éloigne alors Lyncée, et si ton roi t'est cher,
Que la foudre ne parte, ami, qu'avec l'éclair.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

ÉGINE.

Ah ! pardonnez, madame, à mon trouble mortel,
Où portez vous vos pas au sortir de l'autel ?

HYPERMNESTRE.

Mon père dans ces lieux m'ordonne de l'attendre ;
D'un pareil entretien quel effroi peux-tu prendre ?

ÉGINE.

Tout sert à m'alarmer, et mon cœur incertain
N'ose de votre hymen rendre grâce au destin.
J'en conçois malgré moi je ne sais quels ombrages.
Ne redoutez-vous point de funestes présages ?
A peine on a frappé les taureaux palpitants,
Le sang prêt à couler s'est glacé sur leurs flancs :
Des oiseaux consultés l'aile foible et tremblante
Par un sinistre vol a semé l'épouvante ;
De nuages sanglants les airs ont paru teints ;
Les flambeaux sur l'autel trois fois se sont éteints ;
Dans ce moment encor le feu luit, l'encens fume :
Mais la flamme trop lente à regret le consume ;
Et d'accord avec elle il semble que les vents
Écartent de l'autel cet odieux encens.
Même on dit qu'on a vu le dieu de l'hyménée
S'enfuir, le front voilé, loin d'Argos étonnée ;

Et laissant craindre ici quelques complots obscurs,
Junon dans un nuage abandonner nos murs.

HYPERMNESTRE.

Va, d'aucune frayeur mon âme n'est atteinte;
Va, le peuple a cru voir, il est né pour la crainte.
Le reste s'est offert sous des traits trop douteux,
Pour glacer mes esprits, pour alarmer mes feux.
J'ai peu même observé tout ce qu'on nomme auspice;
J'épousois mon amant, tout m'a paru propice:
Mais quand un nœud moins cher eût engagé ma foi,
Égine, j'aurois vu sans trouble et sans effroi
Ces objets qu'en présage un peuple aveugle érige.
Le hasard à mes yeux ne peut être un prodige,
Je ne fais point l'honneur à notre orgueil jaloux
D'oser croire aucun ordre interrompu pour nous;
Ni cette injure aux dieux, de penser qu'ils attachent
A des signes si vains l'avenir qu'ils nous cachent;
Et que la vérité, par leur pouvoir trompeur,
Soit livrée au prestige, et la terre à l'erreur.
Chère Égine, j'ai lu sur le front de mon père,
J'ai lu la foi, la paix et l'amitié sincère.
Dans le flanc des taureaux l'œil est trop abusé;
C'est au front des mortels ouvert ou déguisé,
Que toute vérité se cache ou se présente,
Et qu'on doit de son sort déterminer l'attente.

ÉGINE.

Puisse ma crainte, hélas! n'être ici qu'une erreur!

HYPERMNESTRE.

Égine, vois plutôt l'excès de mon bonheur.
Tu connois quel destin de tout temps fut le nôtre;
Nous naissons sous un ciel pour régner sous un autre,

Pour renoncer sans cesse à nos vœux les plus doux.
L'amour et le bonheur semblent fuir loin de nous.
A la cause commune esclaves immolées,
Sur un trône étranger avec pompe exilées,
De la paix des États si nous sommes les nœuds,
Souvent nous payons cher cet honneur malheureux,
Et quand le bien public sur notre hymen se fonde,
Nous perdons le repos que nous donnons au monde.
Le destin pour moi seule en ordonne autrement;
Par la raison d'État je suis à mon amant.
La paix entre mon père et celui de Lyncée
Dans Argos, chère Égine, il est vrai, fut forcée;
J'ai craint, je l'avouerai, jusqu'au moment heureux
Où les autels m'ont vue en resserrer les nœuds;
Mais l'hymen achevé, quelle seroit ma crainte?
La paix est dans ces lieux trop solide et trop sainte.
Elle est fondée ailleurs sur des nœuds incertains;
La politique change, et rend les traités vains:
L'hymen ne peut changer, l'hymen stable et sévère
Imprime à cette paix le même caractère,
Et mon père fût-il dans sa haine obstiné,
Par nos nœuds qu'il permet, lui-même est enchaîné.
Non, dans cet heureux jour, rien n'altère ma joie;
Mon bonheur est certain, tout veut que je le croie:
On s'avance en ces lieux, sans doute c'est le roi.

ÉGINE.

Madame, c'est lui-même.

HYPERMNESTRE.

Égine, éloigne-toi.

SCÈNE II.

DANAÜS, HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

AH ! je vous attendois avec impatience :
Mon père, vous savez si mon obéissance
Est fidèle à remplir jusqu'à vos moindres lois.

DANAÜS.

C'est cette obéissance aussi que tu me dois,
C'est ta fidélité qu'aujourd'hui je réclame.

HYPERMNESTRE.

Quoi que mon père ordonne, il peut tout sur mon âme :
Je rends grâce au destin qui, comblant mes souhaits,
Entre Égyptus et vous a rétabli la paix.
Ne craignez point, seigneur, que de votre famille
Les nœuds que j'ai formés détachent votre fille ;
Vous me verrez soumise ainsi que mon époux...

DANAÜS.

Tu sais que dans ces lieux tout tomboit sous ses coups,
Quand j'ai pour arrêter son audace effrénée
Avec cet ennemi conclu ton hyménée.
Lyncée est ton époux, et ses frères vainqueurs
Comme un bien de conquête ont obtenu tes sœurs.
Penses-tu qu'un traité né de la violence,
Soit le ferme soutien d'une telle alliance ?
Le fer levé sur moi, ma rage y souscrivit ;
La guerre dure encor quand la haine y survit.
Je pourrois cependant oublier mon injure,
Je céderois peut-être à mon sort sans murmure,
Si de l'astre fatal dont je fus poursuivi
Le courroux à la fin paroissoit assouvi ;

Mais c'est peu du passé, l'avenir me menace,
Je ne puis respirer d'une longue disgrâce;
Et lorsqu'à ces revers ton père infortuné
A dû croire qu'au moins son outrage est borné,
De secrets ennemis, de lâches parricides
Méditent ma ruine.

HYPERMNESTRE.

Eh! qui sont ces perfides?

DANAÜS.

Mes gendres.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

DANAÜS.

Le ciel m'éclairant sur mon sort,
M'avertit d'éviter mon trépas par leur mort.

HYPERMNESTRE.

Ciel! ô ciel!

DANAÜS.

Tu frémis!

HYPERMNESTRE.

Malheureuse! ah! qu'entends-je?

DANAÜS.

Tu pâlis d'un destin aussi cruel qu'étrange.
Chaque mot, chaque instant ajoute à ton effroi;
La nature te parle et t'attendrit pour moi.
Plus que moi tu ressens le péril qui me presse:
Je n'ai que trop prévu ton trouble et ta tendresse;
Je reconnois ma fille, ose donc me servir;
Assure-moi le jour qu'on cherche à me ravir:
Je n'ai recours qu'à toi, tu connois la victime,
Prends ce fer et l'immole.

(Il lui présente un poignard.)

HYPERMNESTRE.

O trahison ! ô crime !

DANAÜS.

Le crime est prévenu, je suis trop sûr de toi.
Tes sœurs vont m'obéir, toutes s'arment pour moi.

HYPERMNESTRE.

Quoi ! mes sœurs ! quoi ! leurs bras !...

DANAÜS.

Elles sortent du temple
Dans ce dessein ; va, cours, donne ou reçois l'exemple ;
Que l'odieux Lyncée expire cette nuit.
Tu détournes les yeux !

HYPERMNESTRE, *à part.*

Quelle horreur me saisit !

DANAÜS.

Tu te tais ! aurois-tu trompé mes espérances ?

HYPERMNESTRE.

Est-ce vous qui parlez ?

DANAÜS.

Est-ce toi qui balances ?

HYPERMNESTRE.

Sur un époux, grands dieux ! oser porter mes coups !

DANAÜS.

Quoi ! dans mon ennemi tu peux voir un époux,
Le préférer ?

HYPERMNESTRE.

Qui ? moi ! croire servir mon père
En levant sur Lyncée une main meurtrière !
La nature m'armer contre l'hymen ! ah ! dieux !
Je serois à la fois l'opprobre de tous deux.

DANAÜS.

Perfide! jusque-là tu trahis ma vengeance;
Avec mes ennemis es-tu d'intelligence?

HYPERMNESTRE.

Ah! daignez imposer à mon cœur abattu,
Des lois que puisse suivre et chérir ma vertu.
Mon père, bannissez une terreur frivole;
Songez qui vous voulez que votre fille immole,
Ce qu'il faut renverser de lois, de sentiments,
Ce qu'il faut violer de droits et de serments.
Non, je ne puis fixer les yeux sur de tels crimes:
Quoi! prendre sans pitié vos gendres pour victimes!
Quoi! demander, pour mieux assurer leur trépas...
Non, vous-même, seigneur, ne vous connoissez pas.
Sans reculer d'horreur, me verriez-vous sanglante,
Du flanc de mon époux retirer dégouttante
La main, la même main qu'aux yeux des immortels
Je lui viens d'engager par des nœuds solennels?
Quel calme attendez-vous de cet affreux carnage?
Pourriez-vous de leur mort souffrir l'horrible image?
Pourriez-vous soutenir mes cruels entretiens,
Mes reproches, mes cris, vos remords et les miens,
Tous ces noms odieux que dans les pleurs baignée
Je vous verrois donner par la terre indignée?
C'est vous servir, seigneur, que vous désobéir;
En vous obéissant, mes sœurs vont vous trahir.
Mon père, épargnez-leur un repentir horrible;
Aux larmes d'Hypermnestre, à la pitié sensible,
De Lyncée et des siens détournez de tels coups,
Quittez un noir dessein fatal même pour vous.
Seigneur, au nom des dieux...

DANAÜS.

Eh ! ce sont ces dieux même
Qui de verser le sang donnent l'ordre suprême.
Leur ministre a parlé ; non, ce n'est point ma voix,
C'est le ciel qui commande, il te dicte ses lois.
A ses arrêts sacrés prétends-tu mettre obstacle ?
Veux-tu ma mort ? Veux-tu justifier l'oracle ?
Veux-tu par ton époux voir mon sang répandu ?

HYPERMNESTRE.

Non, c'est trop m'opposer un devoir prétendu,
Un péril supposé par un oracle impie.
Si quelque vrai danger menaçoit votre vie,
J'en atteste le ciel qui préside à nos jours,
Mon père me verroit voler à son secours,
A travers mille morts courir pour le défendre,
Heureuse que pour lui mon sang pût se répandre !
Mais où sont vos dangers, et quel est votre effroi !
Quand un prêtre a parlé, tremblez-vous sur sa foi ?
Cette inspiration que son visage a feinte,
Ces cheveux hérissés d'une horreur qu'on croit sainte,
Ces regards égarés, ces sons de voix plus lents
Peuvent-ils imposer un moment à vos sens ?
Avez-vous vu sur lui la vérité descendre ?
Danaüs, a-t-il dit, périra par un gendre.
D'où le sait-il ? Ce fourbe a-t-il le droit affreux
De rendre l'un coupable et l'autre malheureux ?
La vertu de Lyncée, inébranlable et pure,
Doit porter dans votre âme un jour qui la rassure ;
Il sera tel toujours qu'il se montre aujourd'hui ;
Il est sûr de son cœur, l'avenir est à lui.
Eh ! quel seroit, grands dieux ! notre sort déplorable,
Si vous forciez notre âme à devenir coupable,

Si la vertu n'étoit qu'un don mal assuré
Que le ciel nous laissât ou reprît à son gré,
Si tel étoit le sort des mortels qu'elle anime,
De vivre en frémissant dans l'attente du crime!

DANAÜS.

J'ai pitié des erreurs où ton cœur est livré;
Tu t'égares toi-même, et me crois égaré,
Et tu ne songes pas que ta bouche profane
Offense, en m'irritant, les dieux dans leur organe.
Tu méconnois l'avis que les dieux ont dicté;
Crois-tu l'anéantir par l'incrédulité?
N'a-t-on pas vu cent fois la mort ou les disgrâces
Des oracles trop vrais confirmer les menaces?

HYPERMNESTRE.

Ah! seigneur, si jamais un oracle fut faux,
C'est lorsqu'il rend suspect un grand cœur, un héros.
Si l'on vit s'accomplir plus d'un sinistre oracle,
L'image du malheur, l'ardeur d'y mettre obstacle,
L'effroi, le trouble aveugle, une autre illusion
Créa l'évènement pour la prédiction.
Non, non, n'en doutez point, sans la foiblesse humaine,
Et toujours curieuse et toujours incertaine,
Ces oracles menteurs languiroient sans crédit:
La foiblesse consulte, et la crainte accomplit.
C'est trop vous arrêter : qu'il paroisse à ma vue
Ce fourbe, dont la langue au mensonge vendue
Veut, en prenant sur vous ce funeste ascendant,
Paroître vous servir en vous intimidant,
Qui fait sortir ici la haine de ses cendres,
Qui veut par le beau-père assassiner les gendres,
Qui vous croit, pour les perdre, assez foible et cruel,
Qui, supposant le crime, est lui seul criminel.

Oui, je le confondrai ; craignez, mais de le croire,
Mais de suivre un dessein qui souille votre gloire,
Mais d'armer contre vous par tant de cruautés
Et la nature entière et les dieux irrités.

DANAÜS.

C'est trop de résistance, et ma bonté se lasse :
L'amour, je le vois trop, te porte à tant d'audace ;
Ce lâche amour lui seul t'a rendue à la fois
Dénaturée, impie et rebelle à mes lois.
C'est assez ; tes refus m'ont dicté ma conduite.
Il te tarde déja que ton père te quitte,
Tu brûles de sauver un proscrit odieux ;
Mais on va t'observer, j'aurai partout les yeux.
Je sais ce que je dois ordonner de Lyncée ;
Tremble pour lui, pour toi, crains ta flamme insensée ;
Redoute d'autant plus mon courroux inquiet,
Que je t'ai vainement confié mon secret...
Écoute : je conserve un reste d'indulgence ;
Tout libre qu'est Lyncée, il est en ma puissance ;
Tu me désobéis sans sauver ton époux ;
Tu peux fléchir encor ma colère, résous ;
Je te laisse y penser.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE, *seule.*

À QUELLE horreur livrée,
Me vois je en un moment d'abîmes entourée !
Quel étrange destin, quelle soudaine erreur
A jeté dans son sein le trouble et la fureur !
Père barbare ! il faut qu'Hypermnestre te craigne,
Te condamne, t'offense, et te brave et te plaigne.

Malheureuse ! du sort j'épuise tous les coups.
J'irrite un père, ô ciel ! et je perds un époux !...
Non, il vivra ! que dis-je ? ô poursuite ennemie !
Dieux ! à qui confier ma douleur et sa vie ?

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Est-ce toi, chère Égine ?

ÉGINE.

Un poignard dans vos mains !

HYPERMNESTRE.

Je l'ai pris, je l'ai dû.

ÉGINE.

Quels sont donc vos desseins ?

HYPERMNESTRE.

Le roi veut...

ÉGINE.

Dans quel trouble...

HYPERMNESTRE.

Il faut tromper mon père.

ÉGINE.

Que veut donc Danaüs ?

HYPERMNESTRE.

Que ma main sanguinaire
Sur Lyncée...

ÉGINE.

Ah ! qu'entends-je ? ô comble des horreurs !

HYPERMNESTRE.

Il faut m'aider, te dis-je, à tromper ses fureurs.

Mes sœurs sur leurs époux, comme autant d'Euménides,
Vont lever cette nuit des glaives parricides :
Que deviens-je au milieu des coups qu'on va porter ?
Mais quoi ! je délibère, et je dois tout tenter.
On trame, cher Lyncée, on hâte ta ruine ;
Si je tarde un moment, c'est moi qui t'assassine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Le Théâtre est dans la nuit.)

LYNCÉE.

Quoi ! du pied des autels !.. Quelle est donc cette fuite ?
Quel noir pressentiment me saisit et m'agite ?
Je cherche sa retraite, on arrête mes pas ;
J'interroge, on hésite, on ne me répond pas ;
Ici tout m'est suspect, et je le suis moi-même,
On m'observe, on me fuit : quel affreux stratagème !
Ciel !.. Érox m'avoit dit qu'elle étoit dans ces lieux,
Le roi l'entretenoit ; quel soin mystérieux !..
Veut-on me l'enlever ? Je frémis. Roi barbare,
Me l'enlever, ô dieux ! plutôt qu'on m'en sépare,
Périsse Danaüs ! tombent ces murs affreux,
Où l'on rompt les traités, où l'on trahit mes feux.
Danaüs me trahir !.. Non, je ne le puis croire ;
Non, il n'a pu former une trame si noire :
Saints nœuds, serments sacrés, seriez-vous superflus ?
Sortez, honteux soupçons, de mon esprit confus ;
C'est trop m'abandonner au trouble qui m'agite ;
Mais qui s'avance ici ? Quelle alarme subite ?

SCÈNE II.

LYNCÉE, ÉROX.

ÉROX *au fond du théâtre.*

AH ! dieux !

LYNCÉE.

Qu'entends-je? Érox ?

ÉROX.

Seigneur, ah ! quelle horreur !
Vos frères ont péri.

LYNCÉE.

Mes frères !

ÉROX.

Tous, seigneur,
Par l'ordre du tyran, par la main de leurs femmes.

LYNCÉE.

O dieux ! Qu'ai-je entendu ! Quelles affreuses trames !

ÉROX.

Le lit de l'hyménée est l'autel de la mort.
Au bruit qui se répand d'un si funeste sort,
Je frémis et j'accours ; dans son sang chacun nage ;
L'un jette un cri plaintif, l'autre un soupir de rage ;
Celui-ci se relève, et retombe expirant ;
Cet autre est étendu le poignard dans le flanc.
Un seul presque échappé de ce carnage impie
Traînoit d'un pas tremblant les restes de sa vie ;
Je vole à son secours, mais sa femme en fureur
L'entend, court, me devance, et lui perce le cœur ;
Il tombe, il reconnoît son épouse homicide,
Pleure, et d'un œil mourant suit encor la perfide.

Toutes courent en foule à leur père inhumain,
L'entourent; le poignard fume encor dans leur main.
Le tyran les embrasse, applaudit à leurs crimes;
Lui-même impatient de compter ses victimes,
Il accourt, il repaît ses yeux étincelants
Du spectacle cruel de tant de corps sanglants;
On dit que sa fureur d'un oracle s'appuie.
Venez, suivez mes pas, trompez sa perfidie,
Fuyez, de votre sang un barbare altéré...

LYNCÉE.

Ami, c'en est assez; ce bras désespéré...

ÉROX.

Où courez-vous, seigneur?

LYNCÉE, *à part.*

Tu ne jouiras guères.
Où je cours, cher Érox?.. Je cours venger mes frères,
Venger mon père, moi, l'hymen, l'humanité,
Les dieux, la foi trahie, et l'hospitalité;
Tout ce qui fut sacré, tout ce qu'un monstre outrage.
Oui, tyran, contre toi tu m'as donné ta rage;
J'en ai besoin: frémis... Que j'aurai de plaisir!
Je vais dans ton vil sang me baigner à loisir,
Et t'arrachant ce cœur né pour la barbarie,
Te rendre tous les coups qu'ordonna ta furie.

ÉROX.

Dans un danger certain c'est trop vous engager.
Vous périssez, seigneur; fuyez, pour vous venger.
Et que pouvez-vous seul dans ce palais funeste?
Vos frères ne sont plus.

LYNCÉE.

Mon désespoir me reste.

Ma fureur ne peut craindre un tyran odieux;
Et pour moi, contre lui, j'ai ce fer et les dieux.

ÉROX.

Songez dans quel abîme une rage si vive...

LYNCÉE.

N'arrête point mes pas.

ÉROX.

Souffrez que je vous suive.

SCÈNE III.

HYPERMNESTRE, *tenant un poignard d'une main, et une lampe de l'autre;* LYNCÉE, ÉROX.

LYNCÉE, *reculant avec un étonnement mêlé d'horreur.*

Ciel! Que vois-je?.. Hypermnestre un poignard à la ma[illegible]
Dieux! viendroit-elle aussi pour me percer le sein,
Pour rejoindre Lyncée à ses malheureux frères?

HYPERMNESTRE.

Je cherche ici Lyncée.

LYNCÉE, *désespéré.*

Achève mes misères,
Ose trancher mes jours.

HYPERMNESTRE, *jetant le poignard.*

Je viens pour te sauver.
Quels soupçons! que d'horreurs! dieux! c'est trop m'éprouve[illegible]
(Précipitamment.)
Pour défendre tes jours j'ai su tromper mon père;
Oui, j'ai pris dans sa main ce fer, dont sa colère
Alloit sur mon refus armer un autre bras.
Quitte ces lieux cruels où l'on veut ton trépas.
A promettre ta mort j'ai pu forcer ma bouche,
Juge si ton danger m'épouvante et me touche.
Fuis, hâte-toi.

LYNCÉE.

Pardonne un instant de fureur
A ce cœur abîmé dans l'excès du malheur.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Fuis, dis-je. On veut ta mort; saisis pour t'en défendre
Les instants qu'on me laisse ici pour te surprendre :
Le roi dans ce dessein s'est éloigné de moi.
Vers ces murs une issue est ouverte pour toi;
Cours : je n'ai, cher Lyncée, à tant de maux réduite,
D'espoir que dans la nuit, et de bien que ta fuite.

LYNCÉE, *avec impétuosité et fureur.*

Moi, que je fuie? ô ciel! que me proposes-tu?
Peux-tu dans ces moments soupçonner ma vertu?
Quoi! d'horreurs entouré sous ces lambris profanes
De mes frères sanglants j'entends gémir les mânes,
Ici dans tous les miens je me vois égorger,
Et je les trahirois! non, je cours les venger.

HYPERMNESTRE.

Les venger! et sur qui?

LYNCÉE.

L'ignores-tu?

HYPERMNESTRE, *avec horreur.*

Barbare!
Quoi! sur mon père? ciel! quelle rage t'égare?
Toi, mon époux, son gendre!... ah dieux!

LYNCÉE, *furieux.*

Oui, c'est sur lui;
Sur lui-même, ou je suis son complice aujourd'hui :
J'irois jusqu'aux enfers, dans ma fureur extrême,
L'arracher aux tourments, pour me venger moi-même.
Laisse-moi.

HYPERMNESTRE, *tombant aux pieds de son mari, les bras tendus vers lui, tandis qu'il tombe lui-même dans les bras d'Érox, accablé de la douleur de sa femme et de sa propre fureur.*

Ciel! arrête, et vois mon juste effroi :
Je tombe à tes genoux pour un père et pour toi.

LYNCÉE, *relevant sa femme.*

Tu trembles, tu pâlis. Je succombe à tes larmes;
Je vois en frémissant tes mortelles alarmes.
Quoi! ce lâche tyran, cet infâme assassin,
Ce monstre impunément m'aura percé le sein?
Je reprends ma fureur : cesse de le défendre.
Tu m'arrêtes, cruelle!

HYPERMNESTRE.

Ah! dieux!

LYNCÉE.

Je vais l'attendre.

(Précipitamment, de manière qu'Hypermnestre ne puisse pas l'interrompre.

Le perfide! abuser des serments solennels,
Verser le sang des miens à l'ombre des autels,
Briser les plus saints nœuds qu'il a formés lui-même,
Faire servir le ciel à son noir stratagème!
Eh! ne va point, d'un traître excusant les fureurs,
M'opposer un oracle et de vaines terreurs.
Au milieu des forfaits que ce monstre accumule,
Il ne fut ni craintif, ni foible, ni crédule :
Il est fourbe et féroce, il est né pour haïr;
Pour ordonner le crime, il eut l'art de trahir;
Il se consulta seul dans les horreurs qu'il ose :
L'oracle est le prétexte, et sa haine est la cause.

HYPERMNESTRE, *rapidement.*

Non, ne lui prête point cet excès de fureur;
L'oracle l'épouvante, et j'ai vu sa frayeur.
Avec moi jusque-là mon père n'a pu feindre :
Même, en le haïssant, c'est à toi de le plaindre.
Daigne au moins l'éviter.

LYNCÉE, *toujours avec impétuosité.*

Non, je n'écoute rien;
Il faut que son sang coule, ou qu'il verse le mien.
De ses noirs attentats l'horreur est découverte;
Tous les perfides soins qu'il prendroit pour ma perte,
Sa garde, ses soldats, rien ne peut m'ébranler;
Même lorsqu'il peut tout, c'est au crime à trembler.

HYPERMNESTRE, *hors d'elle.*

Je ne me connois plus.... Quoi! craindre, en ma misère,
Le père pour l'époux, et l'époux pour le père!
Entre quels ennemis suis-je placée? Eh quoi!
N'aurai-je pu fléchir ni mon père, ni toi?
Toi, t'exposer, te perdre! Ah! puis-je te survivre?
Toi, massacrer mon père!... Eh! pourrois-je te suivre,
Voir entrer dans mon lit un parricide époux?

(Plus rapidement.)

Mais je perds trop de temps à calmer ton courroux;
J'oublie, en te parlant, ton danger que j'augmente.
Cruel, vois à quel sort tu réduis ton amante;
Je meurs, si tu péris par un père inhumain;
Mais je renonce à toi, s'il périt par ta main,
Si tu ne pars.

LYNCÉE, *éperdu.*

O dieux! ah! quelle violence!
Ote-moi donc ma haine, en m'ôtant ma vengeance;

Rends-moi les miens, cruelle; au moins étouffe en moi
Leurs lamentables cris que je trahis pour toi.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, LYNCÉE, ÉGINE.

ÉGINE, *précipitamment.*

Ah! madame... Ah! seigneur, vous dans ces lieux encore!
Précipitez vos pas.

HYPERMNESTRE.

Sauve ce que j'adore.
Adieu.

LYNCÉE.

Nous séparer! viens sous un ciel plus doux;
Tu ne fuis qu'un tyran, et tu suis ton époux.

ÉGINE, *toujours rapidement.*

J'ai vu le roi pensif, impatient; je tremble.

HYPERMNESTRE.

C'est un nouveau danger que d'oser fuir ensemble.
Je saurai te rejoindre, et t'en donne ma foi.
Quitte sans moi ces lieux; tu n'y crains rien pour moi:
J'y dois rester encor pour assurer ta fuite.
Je dois, trompant le roi, retarder sa poursuite.
Adieu. Veux-tu te perdre? Ah! cher époux, va, cours:
Je meurs, s'il faut trembler plus long-temps pour tes jours.

LYNCÉE.

Eh bien! je pars, je cède, et je le dois peut-être;
Peut-être ici ma rage échoueroit contre un traître.
Je puis rejoindre encor mon père et nos soldats:
Je pars, mais je revole avec eux sur mes pas;
Mais je reviens ici, sous des dieux moins contraires,
T'enlever, perdre un monstre, et venger tous mes frères.

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Égine, ah ! que je crains qu'il ne parte trop tard !
On ne t'observe point ; quitte-moi, vois s'il part :
Que le fidèle Érox le conduise et l'entraîne.
Cours, les moments sont chers.

SCÈNE VI.

HYPERMNESTRE, *seule.*

Ah ! je respire à peine.
Grands dieux ! veillez sur lui, rassurez mon amour ;
Épaississez la nuit, et retardez le jour :
Ces murs, théâtre affreux des malheurs et des crimes,
Ne regorgent que trop de sanglantes victimes.
Éloignez Danaüs, dans ce moment d'effroi.
O cher Lyncée !... ô ciel ! si surpris par le roi,
Si, passant par des lieux teints du sang de ses frères,
A ce spectacle horrible, oubliant mes prières,
Lui-même il s'élançoit au-devant du danger !
Je frissonne.... Le roi.... Que dois-je en présager ?
Je n'ose aller vers lui.... Je frémis de l'attendre.
Mais quels accents au loin semblent se faire entendre ?
Porteroit-on les coups que j'ai crus détournés ?
Mes yeux sont obscurcis.... mes pas sont enchaînés....
Tous mes sens sont glacés. Où suis-je?... Un glaive brille!
Arrête, roi cruel,... prends pitié de ta fille.
Mes cris hâtent le coup !... Dieux ! qu'est-ce que je voi ?
Cher époux, ton sang coule, il rejaillit sur moi.
Je me meurs.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAÜS, IDAS, GARDES *portant des flambeaux.*

DANAÜS, *dans le fond du théâtre, à Idas.*

AVANÇONS, j'entends sa voix; c'est elle.
Je vois à ses sanglots que son bras m'est fidèle :
Elle reste immobile, et ses sens oppressés
Demeurent suspendus, par la douleur glacés.
(Ils s'approchent d'Hypermnestre.)
Hypermnestre, réponds. Suis-je obéi?

HYPERMNESTRE, *égarée, restant assise.*

Mon père...
Vous voyez... c'en est fait... O douleur trop amère!...
Je me suis séparée... Avez-vous pu vouloir?...
J'ai perdu mon époux!... Je suis au désespoir!
Sort fatal! Nuit d'horreurs! Oracle affreux!...

DANAÜS.

Va, cesse
D'abandonner ton cœur au remords qui le presse.
Tu viens de m'assurer le repos et le jour,
Tu m'as prouvé ta foi, ton zèle et ton amour;
Tu m'osois résister et trahir ma famille;
Je ne m'en souviens plus, tu redeviens ma fille.
(Hypermnestre se lève.)
Oublie au sein d'un père un mortel odieux
Que tu n'as immolé que par l'ordre des dieux.
Tu frémis dans mes bras!... D'un vain regret saisie,
Te repens-tu du soin que tu prends de ma vie?
Ne regarde qu'un père, imite en tout tes sœurs.

HYPERMNESTRE.

Ces moments sont affreux, pardonnez à mes pleurs;
Je ne puis retenir ma douleur et ma plainte.
(*A part.*)
Je crains de me trahir.
(*A Danaüs.*)
De tant de maux atteinte,
Souffrez du moins, seigneur, que j'aille loin de vous
Renfermer mes regrets et pleurer mon époux.

SCÈNE VIII.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Oui, de ce dernier coup ma haine étoit jalouse;
Il falloit qu'il pérît de la main d'une épouse.
Cet accord d'Hypermnestre avec toutes ses sœurs,
Comme un arrêt du ciel consacre mes fureurs.
Mais c'est peu que ses pleurs m'assurent de son crime;
Pour me croire vengé, je veux voir ma victime.

SCÈNE IX.

DANAÜS, IDAS, ARASPE.

ARASPE, *arrivant avec précipitation.*

Seigneur, on vous trahit. Lyncée est échappé.

DANAÜS.

Lyncée! ô ciel! Lyncée!...

ARASPE.

Oui, vous étiez trompé.
Érox en ces moments hors de ces murs le guide.

DANAÜS.

Insensé ! qu'ai-je fait ! O sort ! ah ! la perfide !
Suis-moi. Courons, Idas, réparer mon erreur.
Que cette même nuit le rende à ma fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Le théâtre est toujours dans la nuit.)

HYPERMNESTRE, ÉGINE.

HYPERMNESTRE.

Eh bien! est-il parti? Faut-il que je respire,
Chère Égine?

ÉGINE.

Oui, madame; Érox l'a su conduire
Hors de ces lieux cruels par de secrets chemins.

HYPERMNESTRE.

Ah! je redoute encor mon père et ses desseins.
Égine, il crie aux siens d'une voix formidable:
« Je suis trompé, trahi; qu'on cherche le coupable. »
Il veut son sang; il court, de cette soif pressé,
D'autant plus furieux qu'il le croyoit versé,
Qu'il voit que dans ces lieux toute recherche est vaine,
Et peut-être déja quelque troupe inhumaine....

ÉGINE.

Bannissez cet effroi, la nuit sert vos souhaits;
J'ai su, prompte à servir de si chers intérêts,
A déguiser son nom résoudre son courage,
Pour mieux tromper le roi, pour égarer sa rage;
J'ai même à votre époux pris soin de ménager,
Hors des murs de la ville et loin de tout danger,
Un refuge assuré que le soldat ignore;
Lyncée y préviendra le retour de l'aurore.
N'en doutez point, madame, il est en sûreté.

HYPERMNESTRE.

Ah ! tu rends quelque calme à mon cœur agité.
Je le perds, mais il vit : je sens moins ma misère.
On se fait, chère Egine, en un sort si contraire,
D'une moindre infortune une ombre de bonheur.

ÉGINE.

Je ne crains que pour vous votre père en fureur :
Vous pardonnera-t-il cet heureux artifice,
Qui soustrait sa victime à sa noire injustice,
Et malgré tant de morts, lui rendant ses terreurs,
Ravit à ses desseins le fruit de tant d'horreurs ?
En quels cruels transports va s'exhaler sa rage ?
Et comment loin de vous détourner cet orage ?
Quel sera votre asile à cet affreux moment ?

HYPERMNESTRE.

Je n'ai point cru sauver Lyncée impunément.
J'ai dû tromper mon père. Ah ! qu'il me persécute,
Je crains moins son courroux, m'y voyant seule en butte.

ÉGINE.

Qu'entends-je ? je frissonne. Il s'avance en ces lieux.
Fuyez encor sa vue ; il entre furieux.

SCÈNE II.

HYPERMNESTRE, DANAÜS, ÉGINE, GARDES.
portant des flambeaux.

DANAÜS.

ARRÊTE, ingrate, arrête.

ÉGINE.

O rigueur inhumaine !

DANAÜS.

Gardes, obéissez, qu'elle-même on l'enchaîne.

Vous, tandis que Lyncée est cherché hors des murs,
Volez, suivez d'Argos tous les détours obscurs;
Et vous, de l'Inachus parcourez les rivages,
Observez les chemins et les secrets passages.
Hâtez-vous; sur vos soins mon salut est fondé,
Toujours pour mon repos vous aurez trop tardé.
(*Les gardes sortent.*)
Perfide, je te dois ces alarmes funestes;
Tu sauves un proscrit; c'est moi que tu détestes.
Mes projets, mes périls, mon courroux, mon effroi,
Et les avis des dieux sont méprisés par toi.
Tu me désobéis; c'est peu de cette injure,
Je me vois le jouet de ta lâche imposture:
Tu me promets le sang dont je dois m'abreuver,
Tu cours vers ma victime, et c'est pour la sauver.
Tu m'exposes, cruelle, à la fureur d'un gendre;
Ce que j'en avois craint, je dois bien plus l'attendre.
Sans l'armer contre moi peux-tu le protéger?
L'oracle fût-il faux, suis-je moins en danger?
Et quand j'échapperois à mon sort déplorable,
Fille dénaturée, en es-tu moins coupable?
Tu deviens parricide après m'avoir bravé,
Et déja dans ton cœur le crime est achevé.
Peut-être à ce perfide as-tu promis ma tête,
Et tu m'assassinois sans ce bras qui t'arrête.

HYPERMNESTRE.

Vous me faites frémir par ces discours affreux;
D'un forfait inouï nous soupçonner tous deux!
Quoi! vous m'imputeriez.... quoi! vous auriez pu croire....
Ah dieux!... prenez ma vie, et laissez-moi ma gloire.

DANAÜS.

Elle étoit d'obéir sans rien examiner,

Non de juger ton père et de l'abandonner.
Si je te commandois un meurtre illégitime,
Moi seul, devant les dieux, j'étois chargé du crime.
Aveugle que j'étois, sur la foi de tes pleurs
Je croyois te devoir encor plus qu'à tes sœurs ;
Bien loin de soupçonner tes plaintes d'artifice,
J'estimois par l'effort le prix du sacrifice.
Pour calmer ta douleur je daignois m'empresser :
Et toi contre mon sein tu te laissois presser ;
Et quand tu jouissois de ta feinte hardie,
Je ne te consolois que de ta perfidie.
Tu m'as osé trahir ; crains un père irrité,
Crains la peine qu'il doit à l'infidélité.
Parmi mes ennemis faut-il que je te compte !
Tranquille en ma présence, infidèle sans honte,
Loin du juste remords que tu dois ressentir,
Ne sais-tu que tromper, et non te repentir ?

HYPERMNESTRE.

Me repentir ! de quoi ? D'une trop juste crainte ?
D'un artifice même où vous m'avez contrainte ?
Me repentir, ô dieux ! lorsque j'ai préféré
A de si noirs forfaits un devoir si sacré !
Moi, mériter qu'un jour avec mes sœurs cruelles
L'univers me confonde en son horreur pour elles,
Et maudissant mon nom sans cesse avec le leur,
Dise : Hypermnestre aux fers a souillé son malheur,
Par un lâche retour elle s'est démentie,
Elle a sauvé Lyncée, et s'en est repentie !
Non, ne l'espérez pas ; non, dans ce jour d'effroi,
Les reproches du cœur ne sont pas faits pour moi.
Non, ce n'est qu'à mes sœurs d'être en proie aux furies,
Aux remords dévorants, vautours des cœurs impies ;

Peuvent-elles goûter un instant de repos,
Elles de leurs époux exécrables bourreaux,
Elles de qui la main meurtrière et parjure
A fait rougir l'hymen et frémir la nature?
Je crois voir chaque époux plaintif, pâle et sanglant,
S'offrir les nuits en songe à leur esprit tremblant;
Je les vois se lever, fuir ces objets funèbres;
Mais les spectres les suivre à travers les ténèbres,
Les suivre avec le fer que leurs bras forcenés
Ont plongé dans le flanc de tant d'infortunés.
Pour moi, mon seul tourment est la haine d'un père;
Je souffre d'exciter malgré moi sa colère:
Mais, punissant sur moi cet époux que je sers,
Dussiez-vous resserrer, appesantir mes fers,
Me prescrire l'exil, ordonner mon supplice,
L'exil, les fers, la mort, n'ont rien dont je frémisse;
Quand je sauve un époux, quand j'ai dû le servir,
Rien ne peut m'arracher même un feint repentir.

DANAÜS.

Rebelle! quand ta main m'a refusé sa tête,
Oses-tu bien encor?... Je ne sais qui m'arrête,
Téméraire! oses-tu jusque-là devant moi
Insulter à tes sœurs qui m'ont gardé leur foi;
Et, dans la passion dont s'aveugle ton âme,
Me vanter ta vertu qui n'est rien que ta flamme?

HYPERMNESTRE.

Ma flamme!... ah! l'honneur seul dans mon cœur aujourd'hui
De Lyncée en danger auroit été l'appui.
Mais de ce que j'ai fait, quoique mon cœur m'avoue,
Je ne m'applaudis point, ni ne veux qu'on me loue;
J'ai dû servir l'hymen; mes sœurs l'ont profané,
C'est de leur crime seul qu'on doit être étonné.

Je me suis plainte au ciel, au ciel inexorable,
Qui m'imposoit la loi de paroître coupable;
J'ai rougi qu'il fallût feindre de m'abreuver
De ce sang malheureux que je courois sauver;
J'ai rougi d'employer contre vous l'artifice,
De mes sœurs j'ai craint d'être un instant la complice;
Je hais trop leur fureur pour me la déguiser;
Je ne puis que les plaindre, et non les excuser.

SCÈNE III.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

IDAS.

On a couru partout dans Argos, hors la ville;
La recherche, seigneur, est encore inutile.
Vous le dirai-je? Argos n'a vu qu'en murmurant
Jusque dans ses foyers le satellite errant.
Peut-être sur la mer qui vit périr Égée
Sa barque vole au loin, par les vents protégée;
Peut-être en nos murs même un asile secret
A l'œil qui le poursuit le cache et le soustrait.
Lorsqu'aux rayons du jour la nuit aura fait place,
On pourra du proscrit mieux découvrir la trace;
De vos autres soldats on attend le retour.

DANAÜS.

Sors, et viens m'avertir.

HYPERMNESTRE, *à part.*

Dieux, servez mon amour.

SCÈNE IV.

HYPERMNESTRE, DANAÜS.

DANAÜS.

Ton espoir, infidèle, augmente avec mon trouble;
Tremble d'oser braver un courroux qui redouble.

HYPERMNESTRE.

Ah! peut-être les dieux, témoins de mon effroi,
Veulent dans vos desseins vous tromper après moi.
Peut-être en ces moments leur justice empressée
Se jette à ma prière entre vous et Lyncée.
Une seconde fois ne puis-je le sauver?
Votre fille éperdue est loin de vous braver:
Mais comptez-vous pour rien une nuit si funeste,
Si de ce sang proscrit vous ne versez le reste?
L'oracle qui l'exige est assez obéi.
Vous immolez Lyncée en m'arrachant à lui.
Vos filles plus que vous paroîtront criminelles,
D'avoir exécuté vos vengeances cruelles.
Mais d'un dernier forfait tout le crime est sur vous:
Souffrez mes vœux au ciel pour qu'il pare vos coups,
Pour que de vos fureurs il sauve la victime,
Moi d'une affreuse image et vous d'un nouveau crime.
Oui, je me flatte encor.

(Ici le jour commence à reparoître.)

SCÈNE V.

LYNCÉE *enchaîné*, HYPERMNESTRE, DANAÜS, GARDES, SOLDATS.

HYPERMNESTRE, *se retournant au bruit, et désespérée.*

CIEL! quelle horreur me suit!

LYNCÉE, *éperdu.*

(*Aux gardes.*)

Dieux! que vois-je? Ah! cruels! où m'avez-vous conduit

HYPERMNESTRE.

Lyncée! ah! malheureux! coup affreux qui m'accable!
Cher époux!

LYNCÉE.

(*A Hypermnestre.*)

Toi, des fers!... Tyran impitoyable!

DANAÜS.

As-tu cru m'échapper, tromper, braver un roi?

LYNCÉE.

As-tu cru que je fusse aussi lâche que toi?
Que timide témoin du trépas de mes frères,
Par ta fureur livrés à des mains meurtrières,
Quand par flots jusqu'à moi j'ai vu leur sang couler,
Mon dessein fût de fuir?... Il fut de t'immoler.
J'y courois; Hypermnestre en pleurs, sur mon passage,
A retenu mon bras, t'a sauvé de ma rage;
Tu ne dois qu'à ses cris, tu ne dois qu'à ses pleurs
La lumière du jour souillé par tes fureurs:
Et lorsque son secours t'arrache à ma vengeance,
Les fers, la mort peut-être en est la récompense!...
Ah dieux!... non, sans mourir je ne puis y penser.
Tyran!... c'est dans tes mains que j'ai pu la laisser!

C'est moi, c'est par tes coups, son époux qui l'opprime.
(Se retournant vers Hypermnestre.)
Quel prix de ta vertu!

DANAÜS.

Tu vis, voilà son crime.

LYNCÉE.

Voici mon sein, cruel; frappe, que tardes-tu?
Frappe, délivre-la; va, ce coup m'est bien dû.
Je t'ai laissé le jour; j'ai livré mon amante;
J'ai voulu ton trépas; rends ta rage contente;
Frappe, dis-je; ôte-moi ce spectacle d'horreur
De mon épouse aux fers, et d'un tigre en fureur.

DANAÜS.

Que tu vas payer cher ton insolente rage!
C'est trop peu de ce fer pour venger mon outrage.
Tu voulois mon trépas; de ce coupable vœu
Toi-même devant moi viens de faire l'aveu:
Tu confirmes ici, par ta fureur ouverte,
Les oracles des dieux qui demandoient ta perte.
Ma haine à mes sujets doit compte de ta mort;
C'est au supplice seul à terminer ton sort.
Holà, gardes.

HYPERMNESTRE.

Mon père!...

LYNCÉE.

Imposteur exécrable,
Tu veux que je paroisse un vil traître, un coupable!
Ah! perfide!

DANAÜS.

Soldats, qu'on l'entraîne.

HYPERMNESTRE, *se jetant au-devant des soldats.*

Arrêtez,

Barbares; que d'horreurs! quelles extrémités!
Où me réduisez-vous? tout mon cœur se déchire.
Ah! s'il vous faut du sang, qu'il vive et que j'expire.
Hélas! de tous les siens en apprenant le sort,
Lyncée étoit en proie au plus affreux transport,
Sa rage d'aucun frein ne sembloit retenue;
Mais, seigneur, quand il vit son épouse éperdue
Combattre par des pleurs son courroux trop aigri,
Quand il me vit trembler, il en fut attendri:
Tout plein de son injure, il promit à mes larmes
De n'oser se venger que par le sort des armes.
Les larmes d'une épouse arrêtoient son courroux;
Les mêmes pleurs ici ne pourront rien sur vous?
De la pitié Lyncée écoutoit le murmure;
Il cédoit à l'amour, cédez à la nature.

DANAÜS.

Tu m'implores en vain; elle est muette en moi;
Ma loi, le nom de père ont été vains pour toi.
Me venger, te punir est l'espoir qui me flatte,
Tu l'aimes, il mourra. C'est perdre trop, ingrate,
Ma vengeance en menace et le temps en délais.
Préparez son supplice aux portes du palais,
Redoublez son escorte: allez, qu'on les sépare.

LYNCÉE.

Adieu: ma mort te laisse au pouvoir d'un barbare,
Mon supplice est affreux.

HYPERMNESTRE.

Je meurs, si tu péris.

SCÈNE VI.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Toi, ne perds point de temps, cours, préviens les esprits.
Répands partout le bruit que dans leur perfidie
Lyncée et tous les siens attentoient à ma vie :
Qu'instruites du complot mes filles ont pâli,
Que sans elles l'oracle alloit être accompli ;
Qu'Hypermnestre insensible à ma perte annoncée,
Séduite par l'amour, faisoit grâce à Lyncée.
De la pitié publique il faut vaincre le cri ;
C'est peu de son trépas, que son nom soit flétri.
Après ce que j'ai fait, osons tout par prudence.
Que la raison d'État assure ma vengeance.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Eh bien! pour son supplice a-t-on tout préparé?

IDAS.

Le bûcher est déja par le peuple entouré;
Seigneur, Lyncée y monte en ce moment peut-être.

DANAÜS.

C'est peu de son supplice; as-tu servi ton maître?
Que produira l'oracle, et ces bruits confirmés
Que ta voix dans Argos par mon ordre a semés?
De quel œil aujourd'hui sur l'odieux Lyncée
Les peuples verront-ils ma vengeance exercée?

IDAS.

Partout, seigneur, mon zèle a répandu des bruits
Dont vous allez connoître et recueillir les fruits.
On a su que d'Argos préparant la conquête,
Égyptus à ses fils demanda votre tête,
Et l'on pense aisément que vos gendres cruels
Formoient contre vos jours des complots criminels,
Que de ces attentats le chef ou le complice,
Lyncée est en effet trop digne du supplice.
D'ailleurs, dit-on, l'oracle exigeoit tant de morts.
Un sang suspect aux rois est versé sans remords;

L'épargner, quand le ciel l'a montré redoutable,
C'est se rendre à la fois malheureux et coupable.
Mais quelques-uns, seigneur, moins superstitieux,
Osent plaindre Lyncée, et condamner les dieux.

DANAÜS.

Que m'importent, Idas, ces discours téméraires!
Peu les tiendront, il est trop d'esprits nés vulgaires,
Que même avec peu d'art on trompe en sûreté.
Combien sont absorbés sous leur stupidité,
Ou des vains préjugés esclaves volontaires,
Se font de leurs erreurs des vertus nécessaires!
Tout me sert, cher Idas, l'absence d'Égyptus,
Des crimes supposés, d'heureux bruits répandus.
Ah! quel doux sentiment dans mon cœur se déploie!
Lyncée expire, ami, je le sens à ma joie:
Je suis vengé; je suis au comble de mes vœux.

IDAS

A pas précipités on s'avance en ces lieux.
Vous êtes délivré d'une race ennemie.

SCÈNE II.

DANAÜS, IDAS, ARASPE.

DANAÜS.

Araspe, eh bien! Lyncée a-t-il perdu la vie?

ARASPE.

Non, seigneur. La révolte est prête à s'allumer.

DANAÜS.

Ciel!... Eh bien! je saurai prévenir ou calmer....

ARASPE.

On murmure, seigneur, on s'attendrit, on doute
Du crime de Lyncée, et pour vous je redoute

Ces meurtres de la nuit, votre courroux vengeur,
Les amis de Lyncée; et plus encor, seigneur,
Les fers de votre fille au désespoir livrée,
Devant un peuple ému dont elle est adorée.
Je tremble d'autant plus que ce peuple indomté
À la sédition trop souvent fut porté.
À la pitié qu'il sent se joint un air farouche :
Le cri de la vengeance est dans plus d'une bouche.
Peut-être si Lyncée avoit déja paru....
J'ai frémi de ce trouble, et je suis accouru.

DANAÜS.

Qu'on m'amène Hypermnestre, allez.

ARASPE.

Et le supplice;
Voulez-vous qu'à l'instant?...

DANAÜS.

Si je veux qu'il périsse?
Oui, courez, et soudain qu'on l'immole à leurs yeux,
Que son trépas impose à ces séditieux....
Non, ne hasardons rien.... Revenez. Oui, qu'il meure,
Mais aux fers, en secret. Obéissez sur l'heure.

(Araspe sort.)

SCÈNE III.

DANAÜS, IDAS.

DANAÜS.

Oui, qu'Argos aujourd'hui me croyant apaisé,
Nomme clémence en moi ce courroux déguisé.
Et toi, cours, cher Idas; tiens prêtes mes cohortes;
Surtout que du palais on défende les portes.

(Idas sort.)

SCÈNE IV.

DANAÜS, *seul.*

QUOI ! ce vil peuple oser s'armer contre son roi !
Quoi ! l'objet du mépris inspire encor l'effroi !
Mais non. J'aurai bientôt arrêté sa furie ;
Esclave des objets, sa foiblesse varie ;
Au hasard il s'irrite ; aveugle en ses efforts,
Et, tyran d'un moment, il n'a que des transports.
J'ai cru d'un ennemi par un coup politique
Autoriser la perte en la rendant publique ;
Mais puisque son supplice excite leur pitié,
Loin de leurs yeux qu'il meure, et qu'il meure oublié.
Qu'il tarde cependant au courroux qui m'anime,
Qu'on ait déja frappé ma dernière victime !

SCÈNE V.

HYPERMNESTRE, DANAÜS.

HYPERMNESTRE, *enchaînée.*

J'ACCOURS à vos genoux, seigneur, qu'ai-je entendu ?
Est-ce un songe ? est-il vrai que tout est suspendu ?
Est-il vrai que votre âme à demi désarmée
Au cri de ma douleur cesse d'être fermée ?
Quel secourable dieu, calmant votre courroux,
Veut me rendre à la fois mon père et mon époux ?...
Mais quoi ! vous rappelez votre fille éperdue,
Et de ses pleurs, hélas ! vous détournez la vue !
Pardonnez ; je frémis, seigneur, en vous parlant.
Le cœur des malheureux n'espère qu'en tremblant.
Terminez-vous mes maux, délivrez-vous Lyncée ?

DANAÜS.

Qu'oses-tu demander à mon âme offensée ?
Moi révoquer l'arrêt ! moi suspendre mes coups !
Non, non, il va périr, connois mieux mon courroux.

HYPERMNESTRE.

Il va périr ! eh bien ! bravez donc ma prière,
Étouffez les remords et comblez ma misère ;
Sur un dernier proscrit étendez sans pitié
Les étranges fureurs de votre inimitié,
Et dans vos cruautés croyez ne pouvoir prendre
D'espoir que dans sa mort, de paix que sur sa cendre.
Mais vous qui menacez, cruel, tremblez pour vous.
Vous brûlez de verser le sang de mon époux :
Voyez votre danger en ordonnant qu'il meure.
Vous me l'avez donné, je le perds, je le pleure ;
Tout malheureux qu'il est, sans espoir, sans appui,
Peut-être votre sort dépend encor de lui.
Craignez de l'immoler dans Argos attendrie :
Craignez de soulever tout un peuple en furie.
Je dois vous avertir et lui garder ma foi ;
Lyncée est mon époux, Lyncée est tout pour moi.
Vous n'êtes plus mon roi, vous n'êtes plus mon père ;
Vous-même en abjurez le sacré caractère,
Et livrée aux fureurs qu'ici vous exercez,
Si je sors du respect, c'est vous qui m'y forcez.

(*On entend un bruit de sédition.*)

DANAÜS.

Qu'entends-je ? ciel ! quel bruit ! quel tumulte ! perfide ;
C'est toi, c'est ta fureur qui les arme et les guide.

HYPERMNESTRE.

Quels coups vont éclater ?

SCÈNE VI.

DANAÜS, HYPERMNESTRE, IDAS.

DANAÜS.

Est-ce toi, cher Idas?
Mes soldats sont-ils prêts?

IDAS.

Ils marchent sur mes pas.

DANAÜS.

Fais avancer ma garde, et revole avec elle.

SCÈNE VII.

HYPERMNESTRE, DANAÜS *à la tête de sa garde*, LYNCÉE *à la tête du peuple*, ÉROX, IDAS.

LYNCÉE, *au peuple.*

Arrêtez un moment, au nom de votre zèle;
Je ne veux point, amis, qu'on périsse pour moi.
Érox, veille sur eux, qu'ils soient guidés par toi.
(Ici la garde arrive, Idas à sa tête.)
(A Danaüs.)
Le ciel est juste enfin, il m'arrache à ta haine;
Tyran, tu me vois libre, et ta fureur est vaine:
Ce peuple est soulevé contre tous tes forfaits;
Il a brisé mes fers, il remplit ce palais.
Bourreau de tous les miens, pour combler mon outrage,
Mon épouse est aux fers, mourante par ta rage.
Sans te reprocher rien, je devrois me venger,
T'accabler... Je devrois...
(Il veut s'avancer sur Danaüs. Hypermnestre étend les bras pour l'arrêter.)
Je tremble à l'affliger.
Elle respecte un nom qui te rend plus infâme.
Je l'adore, mais crains d'abuser de ma flamme,

Frémis encor, tyran... Je ne te réponds pas...
Regarde tout ce peuple, il accourt sur mes pas;
Je puis seul arrêter ou pousser sa furie.

HYPERMNESTRE.

Dieux!

LYNCÉE.

Rends-moi mon épouse, ou tremble pour ta vie.

HYPERMNESTRE.

Ah! Lyncée.

DANAÜS.

A quel point m'abaissent les destins!
Défendez votre roi, contenez ces mutins.
(*La garde fait un mouvement plus près de Danaüs.*)

LYNCÉE.

Rends-la moi, dis-je.

HYPERMNESTRE.

Ciel!... Ah! Lyncée! ah! mon père!
Où vous emporte, ô dieux, cette aveugle colère?
Dans cet affreux moment qu'allez-vous hasarder?

DANAÜS.

Penses-tu me fléchir, et toi m'intimider?

LYNCÉE.

Quoi! ta rage, barbare...

HYPERMNESTRE.

O jour! ô sort horrible!

DANAÜS.

Tu menaces en vain.

LYNCÉE.

C'est trop, monstre inflexible.
Délivrons Hypermnestre, amis, secondez-moi.
Tremble.

(*Le peuple avance et s'arrête.*)

DANAÜS.

Tremble toi-même et d'un plus juste effroi.
Ou retiens tout ce peuple, ou voici ma victime.

(Il lève le poignard sur sa fille.)

LYNCÉE, *désespéré.*

Cruel! arrête! ô dieux!

DANAÜS, *le fer toujours levé.*

Tu me forces au crime:
Fuis avec ces mutins; fuis, te dis-je, ou frémis.

LYNCÉE, *troublé.*

Où suis-je? ah! malheureux!

(Le peuple fait un mouvement en avant.)

Un moment, chers amis;
N'avancez pas, voyez mon désespoir extrême,
Regardez ce poignard levé sur ce que j'aime.
Ah! tout mon sang se glace en cet affreux danger.
O dieux! je tiens ce fer, et ne puis me venger.
Ah! barbare!

(On entend un nouveau bruit de sédition du côté du tyran.)

SCÈNE VIII.

ARASPE, *et les acteurs précédents.*

ARASPE.

SEIGNEUR, cette porte est forcée.
Vous n'avez que la fuite; on couronne Lyncée.

(Lyncée saisit cet instant de trouble, se précipite vers Hypermnestre par le devant du théâtre. Érox avec le peuple croise la garde de Danaüs, le désarme. Danaüs, repoussé du côté opposé, se jette sur l'épée de son confident. Érox l'arrête en lui tenant la pointe du fer sur la poitrine; Hypermnestre est dans les

bras de Lyncée ; le tyran veut ranimer ses soldats ; le peuple les met en fuite.)

LYNCÉE, *s'élançant vers Hypermnestre.*

Échappe à ton tyran.

DANAÜS, *arrachant le fer d'Araspe.*

Secondez mes fureurs,

(Il se tue.)

Soldats... C'en est donc fait ! tu l'emportes, je meurs.

HYPERMNESTRE, *s'approchant de Danaüs.*

Ah ! mon père !

DANAÜS.

Ote-toi. Tu redoubles ma rage :
De ton indigne amour ma ruine est l'ouvrage.
J'ai voulu me venger d'Egyptus sur ses fils ;
Je suppose un oracle, et toi tu l'accomplis.
Traîtres qui m'entourez ! vain courroux ! jour terrible !
O vengeance inutile ! ô destin trop horrible !
Araspe, entraîne-moi de ces funestes lieux,
Je mourrois trop de fois expirant à leurs yeux.

(On l'emmène.)

SCÈNE IX.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE.

LYNCÉE, *à Hypermnestre qui veut suivre son père.*

Où vas-tu, chère épouse ?

HYPERMNESTRE.

Ah ! Lyncée ! il expire,
Je succombe à l'horreur que ce moment m'inspire.

LYNCÉE, *détachant les fers d'Hypermnestre.*

Ah ! du moins dans ce jour marqué par nos malheurs,
Aux mains de ton époux laisse essuyer tes pleurs.

SCÈNE X.

LYNCÉE, HYPERMNESTRE, ÉROX *à la tête d'une troupe d'Argiens.*

ÉROX.

Seigneur, tout est calmé; les peuples vous demandent,
Vous entendez leurs cris; venez, ils vous attendent.
Hâtez-vous de répondre à leurs vœux les plus chers:
Argos vous doit un sceptre, ayant brisé vos fers.

LYNCÉE.

Je te suis, cher Érox... Viens, hâtons-nous de rendre
Aux miens que j'ai perdus, ce qu'on doit à leur cendre.

FIN D'HYPERMNESTRE.

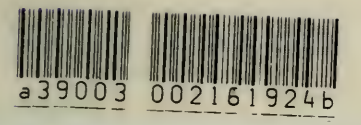
TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.




a39003 002161924b



